

# Le Point

[www.lepoint.fr](http://www.lepoint.fr) Hebdomadaire d'information du vendredi 27 septembre 2019 n° 2457

Jacques Chirac  
1932-2019



L 13780 - 2457 H - F: 4,90 € - RD

AFRIQUE CFA : 3500 CFA - ALLEMAGNE : 5,50 € - ANDORRE : 4,90 € - AUTRICHE : 5,90 € - BELGIQUE : 4,90 € - CANADA : 7,90 \$ CAN - DOM : 4,90 € - ESPAGNE : 4,90 € - GRECE : 4,90 € - ISRAËL : 27 ILS - ITALIE : 4,90 € - LUXEMBOURG : 4,90 € - MAROC : 42 MAD - NOUVELLE-CALÉDONIE : 750 XPF - PAYS-BAS : 4,90 € - POÛNIESE FRANCAISE : 750 XPF - PORTUGAL CONT. : 4,90 € - SUISSE : 6,50 CHF - TUNISIE : 6 TND

*La Fondation Ponant, pour un tourisme responsable*



www.ponant.com/fondation. Fonds de dotation de préfiguration. © Studio PONANT

## La Fondation PONANT s'engage pour les océans, les pôles et les peuples

Depuis plus de trente ans, PONANT, leader des croisières expéditions polaires, emmène ses passagers dans les endroits les plus secrets de la planète, à la rencontre de cultures fascinantes. Au-delà de ses actions pour promouvoir un tourisme durable, PONANT a souhaité renforcer son engagement, en créant la Fondation PONANT pour la préservation des océans, la protection des pôles et les échanges entre les peuples.



# L'homme qui pensait en millénaires

**Que sera la France après Chirac ?** Un orchestre sans instruments à vent ni percussions. Il lui manquera cette humanité hors norme, ce grand rire pantagruélique, cette façon aussi de traiter avec égard tous les gens de peu. A lui tout seul, cet homme était une leçon de vie.

**Entré au gouvernement en 1967, sous de Gaulle,** Chirac avait fini par incarner la France profonde dont il semblait connaître jusqu'au moindre hameau, dans le plus obscur canton. On avait tous en nous quelque chose de ce mousquetaire rustique, convivial et transgressif.

**Sans doute n'a-t-il pas suffisamment roulé sa meule sur un pays** qu'il jugeait, non sans raison, à cran et rétif aux réformes. Pourtant, il aurait pu : quatre ans Premier ministre et douze ans président (les deux en deux fois), sans parler de tous les postes ministériels, il a eu, comme on dit, la durée.

**Mais souvent France varie et bien fol est qui s'y fie.** La célèbre formule de François I<sup>er</sup> à propos de la gent féminine s'applique parfaitement à notre pays que Raymond Barre qualifiait drôlement de « *sondagier et émeutier* ». C'est ainsi que Jacques Chirac le souleva à l'automne 1995, quand, avec son Premier ministre Alain Juppé, il tenta de réformer la Sécurité sociale et les régimes spéciaux de retraites.

**1995 est un cas d'école** qui fait encore des vagues jusqu'aujourd'hui. L'affaire avait été rondement menée, avec l'aide de la CFDT, mais la réforme s'est fracassée sur le mur de la bêtise et de la bien-pensance gnangnan. Désinformé par ses clercs, le peuple de gauche est allé dans la rue, en masse, pour se mettre en travers. Après quelques pas de deux, le président et son Premier ministre ont fini par reculer. Un gâchis dont le souvenir explique la pleutrerie de tant de gouvernants, depuis.

**C'est pourquoi l'étiquette de « roi fainéant »,** accolée à Jacques Chirac par Nicolas Sarkozy, lui sied si mal. Après Valéry Giscard d'Estaing, qui, en 1981, rendit les clés avec un bilan économique qui aurait mérité un prix d'excellente gestion, il fut le dernier président de la V<sup>e</sup> à avoir essayé quelque chose de sérieux pour réduire les dépenses sociales. Sans parler du travail de fond mené par Thierry Breton, son ministre de l'Economie, qui, à la fin de son second mandat, réussit à faire baisser de 2,7 points l'endettement du pays par rapport au PIB. On n'a plus revu ça depuis lors !

**La postérité retiendra de Chirac l'image d'un homme qui a toujours tenu son rang.**

Si, après une tentative ratée, il n'a plus cherché à bloquer la France sur la pente qu'elle dégringole depuis plus de trois décennies, il a au moins su faire preuve de panache en plusieurs occasions.

Notamment en 1995, quand, avec son discours du Vél'd'Hiv, il rompit avec la fable gaullienne, reprise par Mitterrand, qui voulait que le régime de Vichy fût illégitime alors qu'il était issu, qu'on nous pardonne ce cruel rappel, de l'Assemblée du Front populaire (« *Oui*, déclara-t-il, *la folie criminelle de l'occupant a été secondée par des Français, par l'Etat français* »).

Ou bien encore, en 2003, dans une superbe adresse sur la laïcité que l'on devrait distribuer dans les écoles, tant elle reste moderne : « *La République s'opposera à tout ce qui sépare, à tout ce qui retranche, à tout ce qui exclut.* »

**Certes, son tempérament radical-socialiste amena trop souvent Chirac à suivre le peuple au lieu de le mener :**

c'est sous son règne, par exemple, que le lamentable principe de précaution entra dans la Constitution, d'où il serait temps de le déloger. Mais ça ne saurait faire oublier ses quelques fortes intuitions, surtout en politique étrangère à travers son prisme asiatique. Sur la tectonique des plaques civilisationnelles, il était incollable.

**« Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent »,** disait Napoléon à ses soldats, en 1798. Du haut du sphynx Chirac, c'était plus de quarante ! Pour expliquer les comportements de la Chine d'aujourd'hui, il n'hésitait jamais à remonter jusqu'à la Haute Antiquité. Dans une formule désopilante, Raffarin avait bien résumé son état d'esprit : « *Mitterrand pensait en siècles. Sarkozy, en secondes. Chirac, en millénaires.* »

**Que sera son legs ?** Un gaullisme géopolitique, un idéalisme républicain, une pratique radicale-socialiste et une flopée d'enfants prodiges ou prodigues : comme Mitterrand, Chirac a laissé derrière lui une génération dont on n'a pas fini de parler, avec les Le Maire, Baroin, Pécresse, Bertrand, Copé et tant d'autres. Sans oublier des seniors comme Juppé, Fillon ou Sarkozy, même si ce dernier a longtemps feint d'oublier qui l'a mis en selle.

**Chirac continuera de vivre à travers eux.** Ces gens-là ne meurent jamais tout à fait ■



**Le 7 avril 1998,**  
Jacques Chirac se rend à  
Sarajevo (Bosnie-Herzégovine)  
pour honorer la mémoire  
des deux Casques bleus  
français tués sur le pont  
de Vrbanja, en mai 1995.

## Le révolté du pont de Vrbanja

A chacun, sans doute, son « moment Chirac ».

Le « grand Jacques » a laissé des empreintes dans des proportions qui correspondent au personnage : pantagruéliques. Parmi elles, l'histoire du pont de Vrbanja mérite que l'on s'y arrête. Nous sommes en mai 1995. Le nouveau président est ulcéré par les prises d'otages de Casques bleus. Il affirme, en privé et à l'état-major de l'armée, qu'il n'est plus question de subir. Lorsque le 27 mai au matin, à Sarajevo, un poste de l'Onu est assailli et ses occupants faits prisonniers par les Serbes de Bosnie, les Casques bleus français contre-attaquent. L'assaut, sur le pont de Vrbanja, est victorieux. Deux militaires y laissent la vie, mais le cours du conflit en a été changé. Le temps de la passivité est terminé. Suivront en quelques mois le déploiement de la Force de réaction rapide puis les accords de Dayton.

Le plus surprenant est que le sursaut de Vrbanja a eu lieu en outrepassant largement le mandat onusien, et sans ordre. « *L'état d'esprit du président* » avait suffi

aux officiers, diront ces derniers plus tard. Où l'expression « incarner la France » prend son sens...

Quelques jours plus tard, le 13 juin, Chirac explique lui-même cet « état d'esprit » : « *On peut comprendre que des soldats soient blessés, voire soient tués. On le déplore, on le regrette, mais cela peut se concevoir. Mais on ne peut pas admettre que les soldats soient humiliés.* » Des propos difficiles à tenir quand la mort est en jeu.

Mais, en ce mois de mai 1995, Chirac a porté sur ses épaules la révolte, l'honneur et la force.

Le « bulldozer » – surnom donné par Pompidou – a certes connu des hoquets, bien résumés par la formule railleuse de Nicolas Baverez – « *debout devant Bush, couché devant Blondel* » –, relevant son courage à propos de l'Irak et son recul face aux grèves de 1995. L'énergie alternative de Chirac permettra aux dresseurs de bilans de lui attribuer bons et mauvais points. L'Histoire, elle, retiendra sûrement la force et la vie de cet homme-France ■ **Etienne Gernelle**

JEAN-BERNARD VERNIER/SYGMA VIA GETTY IMAGES

### LE POINT

1, boulevard Victor, 75015 Paris – Tél. : 01.44.10.10.10 – Fax : 01.43.21.43.24

Vice-président opérations  
et directeur général délégué :  
François Claverie

Président-directeur général  
et directeur de la publication :  
Etienne Gernelle

Vice-président  
et directeur général délégué :  
Renaud Grand-Clément

Service abonnements : tél. 01.44.10.10.00 – CS 50002, 59718 Lille cedex 9  
Tarif abonnement pour 1 an, 52 numéros : 149 €. E-mail : [abo@lepoint.fr](mailto:abo@lepoint.fr)

Publicité : Le Point Communication, tél. 01.44.10.13.69

Le Point, fondé en 1972, est édité par la Société d'exploitation de l'hebdomadaire Le Point - Sebdo.  
Société anonyme au capital de 10100160 euros, 1, boulevard Victor, 75015 Paris. R.C.S. Paris B 312408784  
Actionnaire principal : ARTEMIS S.A. (99,9% du capital social)

Dépôt légal : à parution - n° ISSN 0242 - 6005 - n° de commission paritaire : 0620 C 79739

Impression : Maury Imprimeur SA (45330 Malesherbes).

Diffusion : MLP.



Les noms, prénoms et adresses de nos abonnés peuvent être communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec Le Point à des fins de prospection notamment commerciale. Nos abonnés peuvent s'opposer sans frais à cette utilisation en contactant le service abonnements. En tout état de cause, les informations recueillies peuvent faire l'objet d'un droit d'accès et de rectification conformément à la loi du 6 janvier 1978.



LE POINT contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Il suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP, 23, rue Auguste-Vacquerie, 75116 PARIS.



Toute reproduction est subordonnée à l'autorisation expresse de la direction du Point.



## SOMMAIRE

### 3 L'éditorial de Franz-Olivier Giesbert

### 1932-2019, UNE VIE FRANÇAISE

- 12 Une force unique,  
par François Pinault
- 20 Les dernières confidences  
du grand Jacques,  
par Saïd Mahrane
- 30 Le roman de Chirac,  
par Jacques-Pierre Amette
- 72 Au vrai chic chiraquien
- 76 Si on m'avait dit...,  
par Benoît Duteurtre

### L'ART DE PRONONCER LES MOTS JUSTES

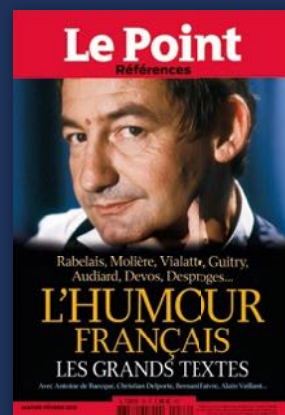
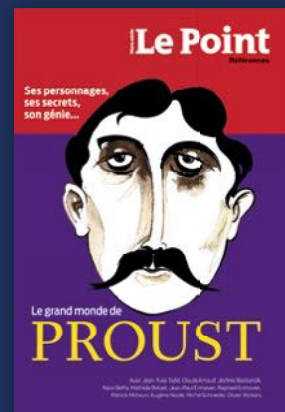
- 84 « La France, ce jour-là,  
accomplissait l'irréparable »  
(commémoration de la rafle  
du Vél-d'Hiv des 16 et 17 juillet  
1942, Paris, 16 juillet 1995)
- 85 « Civiliser la mondialisation »  
(ouverture de la 31<sup>e</sup> Conférence  
générale de l'Unesco, Paris,  
15 octobre 2001)
- 90 « Notre maison brûle et nous  
regardons ailleurs » (Sommet  
mondial du développement  
durable, Johannesburg,  
2 septembre 2002)
- 96 Le malentendu,  
par Franz-Olivier Giesbert
- 98 Lui et nous

*Le Point* is published weekly by Société d'exploitation de l'hebdomadaire Le Point-Sebdo, 1, boulevard Victor, 75015 Paris, France. The US subscription price is \$200. Airfreight and mailing in the USA by: IMX, C/O USA Agent, Cargo Bldg. 141, Suite 115-117, J.F.K. Int'l Airport, Jamaica, NY 11430. Periodical postage pending at Jamaica Post Office 11431. US POSTMASTER: send address change to: IMX, C/O USA Agent, Cargo Bldg. 141, Suite 115-117, J.F.K. Int'l Airport, a Jamaica, NY 11430. Copyright *Le Point* 2019. Origine géographique du papier: Allemagne, Autriche, Italie. Taux de fibres recyclées: 0%. Certification des fibres: PEFC. Eutrophisation: 0,014 kg/T - PRINTED IN FRANCE.



# Le Point

Retrouvez nos hors-séries



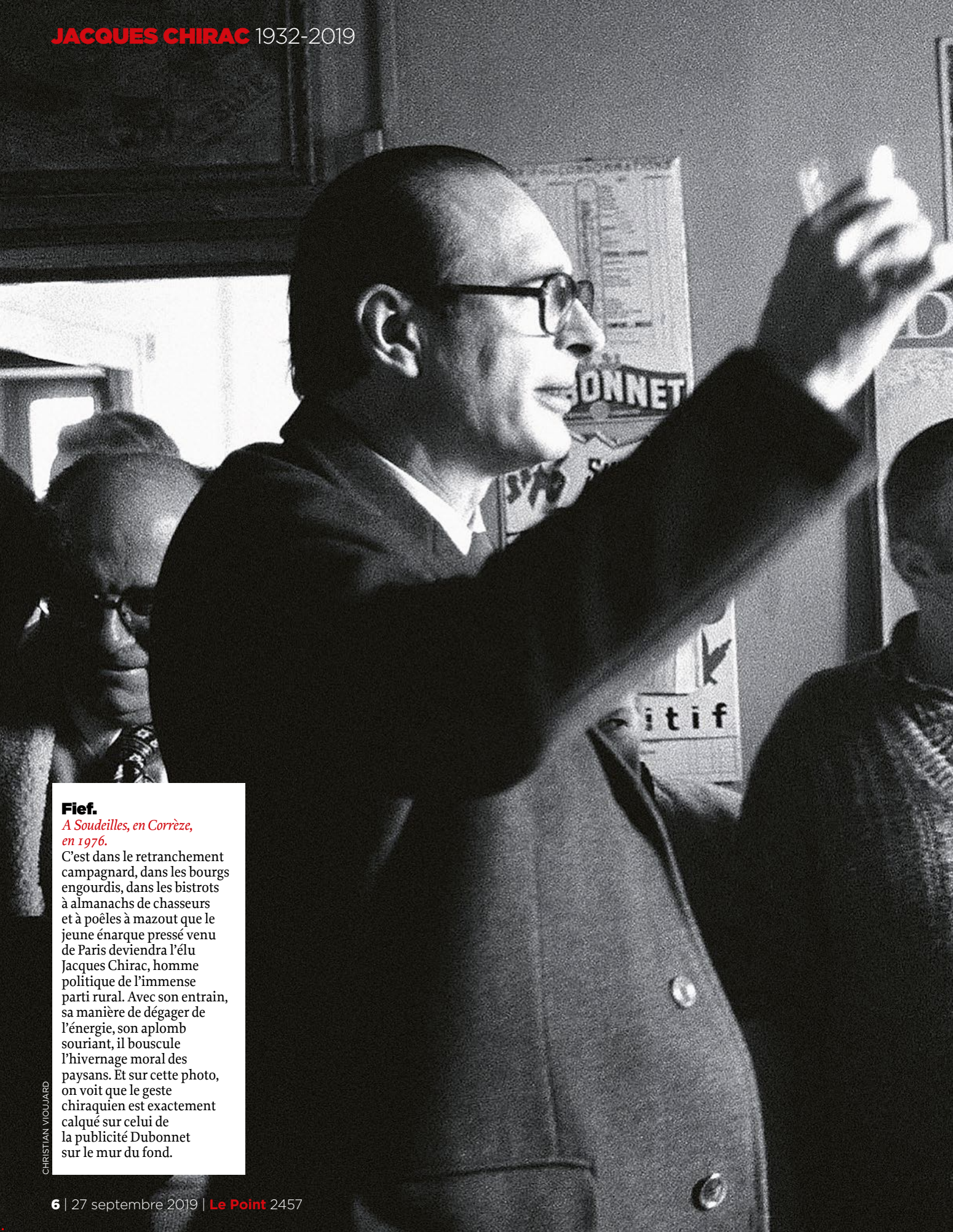
Egalement disponibles :

Comment est né Dieu,  
Les grandes expressions  
philosophiques,  
Les nouvelles frontières  
du cerveau,  
Game of Thrones...

En vente sur  
[boutique.lepoint.fr](http://boutique.lepoint.fr)

**Le Point**





**Fief.**

*A Soudeilles, en Corrèze,  
en 1976.*

C'est dans le retranchement campagnard, dans les bourgs engourdis, dans les bistrots à almanachs de chasseurs et à poêles à mazout que le jeune énarque pressé venu de Paris deviendra l' élu Jacques Chirac, homme politique de l'immense parti rural. Avec son entrain, sa manière de dégager de l'énergie, son aplomb souriant, il bouscule l'hivernage moral des paysans. Et sur cette photo, on voit que le geste chiraquien est exactement calqué sur celui de la publicité Dubonnet sur le mur du fond.













### **Tête-à-tête.**

*Au musée archéologique  
de Louqsor, en Egypte,  
le 22 novembre 1984.*

Est-ce l'héritage Malraux ? En tout cas, Chirac sait contempler, questionner, écouter les sculptures, les statues, les sarcophages, les fresques, les masques, les rouleaux calligraphiés, surtout quand ils sont éloignés de l'école occidentale et du christianisme. Mais, au contraire de Malraux, il n'a pas l'interrogation convulsive, lyrique et angoissée de la mort du ministre de la Culture de De Gaulle ; lui s'attache plutôt – qu'il s'agisse de l'Egypte ancienne ou du Japon traditionnel – aux créations dont nous ignorons, parfois, ce qu'elles portent et de quoi elles se réclament, qu'il cherche à saisir sans trop d'intermédiaires.









### **Liesse.**

*Au QG de campagne de Jacques Chirac, avenue d'Iéna, à Paris, le 7 mai 1995.*

Après trente-deux ans de combats politiques, Jacques Chirac, 62 ans, devient le président des Français. En janvier de la même année, il était pourtant au plus bas des sondages, loin derrière son rival Edouard Balladur. Mais, même trahi par les siens, Jacques Chirac ne s'avoue pas vaincu. Et doit son spectaculaire sursaut au retour qu'il opère à ses fondamentaux : les bains de foule. Durant cinq mois, il s'y jette de toutes ses forces, armé d'une thématique qui s'avérera largement payante, la « fracture sociale ».

# Une force unique

PAR FRANÇOIS PINAULT

Pourquoi les Français ont-ils aimé Jacques Chirac ?  
L'entrepreneur, qui fut son grand ami, raconte l'homme  
et son destin. Un témoignage rare.

**D**ire adieu à un ami est un exercice difficile. Jacques Chirac fut l'un de mes plus chers amis. Ce qui avait commencé comme une relation de circonstances s'est mué, avec le temps, en un lien fort, solide et indissoluble. Cela tenait beaucoup à la nature de cet homme exceptionnel. Comme nul autre, Jacques Chirac maîtrisait cet équilibre fragile entre la distance et la proximité, le respect et l'empathie, et enfin la fidélité et la liberté, qui constitue le socle même de l'amitié.

Notre première rencontre date d'il y a plus de quarante ans. Il était alors maire de Paris. Je n'avais de lui qu'une idée vague, celle d'un homme politique à l'ambition débordante. Il m'avait invité en ma qualité de jeune entrepreneur à l'hôtel de ville pour m'entretenir d'une affaire « *des plus importantes* ». Ce jour-là, dans son grand bureau, il m'avait parlé d'une entreprise de menuiserie au bord du dépôt de bilan à Meymac, en Corrèze. Il m'avait longuement exposé la situation des salariés, qu'il connaissait individuellement, les risques qu'ils encouraient, leur histoire personnelle... avant d'affirmer le plus sérieusement du monde : « *Mon avenir politique dépend du sort de cette entreprise de menuiserie !* » Son « numéro » m'avait amusé, mais c'est surtout sa détermination et l'énergie qu'il mettait à défendre cette petite entreprise qui m'avaient impressionné. J'avais décidé de jouer son jeu. J'avais repris la menuiserie. S'en est suivi un long compagnonnage qui m'aura permis d'approcher de près ce personnage complexe, tout en pudeur et retenue, mais ô combien attachant.

À l'époque, il avait décidé de vivre vite, d'agir avec conviction et ténacité, de ne reculer devant aucun obstacle, de ne jamais s'arrêter. Son énergie était inépuisable et son charisme, irrésistible. Il ne faisait jamais les choses à moitié. L'à-peu-près n'existait pas dans son vocabulaire. À chaque campagne électorale, fût-elle cantonale, municipale, législative ou, enfin, présidentielle, il éprouvait ses capacités physiques jusqu'à leurs dernières limites. Il a ainsi arpenté la majorité des communes de France, visitant autant

que faire se peut les boutiques, les commerces, les restaurants, les fermes... serrant toutes les mains sans distinction. Lorsque je l'accompagnais, j'étais frappé par la manière dont son charme opérait. Tout le monde se reconnaissait en lui, du paysan breton au bobo parisien, de l' élu local au chef d'Etat étranger. Il avait cette rare faculté de faire siennes les préoccupations d'autrui, en particulier celles des gens simples et humbles, qui suscitaient chez lui une sympathie naturelle, spontanée et authentique. Pour eux, il était plein d'attentions et de marques de respect, quitte à prendre tous les risques. Il aimait les discrets et les silencieux, même après avoir accédé à la magistrature suprême. Il se voulait le miroir de l'esprit français dans ce qu'il considérait de meilleur : l'attachement aux racines et l'aspiration à l'universalité. Les Français ne s'y sont pas trompés. Ils l'ont aimé, malgré les aléas de la vie publique.

**Energie.** Sous les feux de la rampe, il restait impassible et imperturbable. La lumière le laissait de marbre. D'une certaine manière, il l'avait domptée pour mieux se protéger. Tous ses faits et gestes étaient observés, scrutés, analysés, commentés. Mais l'homme est toujours resté une énigme. Rien ne lui aura été épargné, ni la critique, ni la caricature, ni même les hagiographies excessives. Il opposait à ses exégètes soit une distance amusée, soit une indifférence souveraine. Il s'était armé d'une carapace solide pour mettre à l'abri de la curiosité sa sensibilité, ses fragilités, en un mot son être intime.

Celui qu'on a longtemps présenté comme un amateur de westerns et de musique militaire lisait le soir les vers subtils de la poésie japonaise, méditait les préceptes de la sagesse chinoise et dévorait toute la littérature consacrée aux arts premiers. Pour lui, la culture représentait la plus noble des avancées humaines, celle qui soude les peuples. Son esprit ouvert et délicat se refusait pourtant à exprimer le moindre jugement en public. Aux postures il a préféré l'action. Durant sa carrière, il n'a eu de cesse de promouvoir la

Jacques Chirac  
se voulait  
le miroir de l'esprit  
français dans ce  
qu'il considérait  
de meilleur :  
l'attachement  
aux racines  
et l'aspiration  
à l'universalité.



culture. Maire de Paris, il a insufflé une nouvelle énergie à la vie culturelle de la capitale en investissant pleinement le champ artistique. Premier ministre, il a mis tout son poids dans la balance pour sauver le Centre Pompidou. Président de la République, il a œuvré sans relâche pour l'ouverture et le succès du musée du Quai-Branly. Il m'a appris à aimer les arts premiers. Hélas, je ne suis pas parvenu à éveiller son intérêt pour l'art contemporain. Quoique...

**Retenue.** La vie de Jacques Chirac ne fut pas soustraite aux épreuves. Au contraire. Mais rien n'entamait son calme apparent. Il affichait en toutes circonstances une retenue exceptionnelle. En cela, il suivait, à la lettre, le conseil du cardinal de Richelieu à Louis XIII quand il disait qu'un homme d'Etat doit savoir renoncer aux « *sentiments des particuliers* ». Il l'a fait et même davantage. Une seule fois je l'ai vu fendre l'armure, lorsqu'il a appris la mort de sa fille Laurence.

Dans les affaires publiques, il ne s'est jamais départi de son impassibilité. Aux mauvaises manières

il répondait par le silence. Rien ne trahissait la moindre émotion sur son visage. Je reste néanmoins persuadé qu'il a été profondément meurtri par l'attitude de ceux qui lui ont tourné le dos en 1994. Cela ne l'a d'ailleurs pas empêché de faire appel à certains d'entre eux dès lors qu'il les jugeait aptes à servir la France. Il avait le talent de s'élever au-dessus de lui-même.

La sphère privée se résumait à sa famille : son épouse, ses filles et son petit-fils. Mais, là encore, il affrontait ses angoisses dans une solitude sans doute douloureuse. Nous n'en avons jamais parlé, mais je devinais chez lui un fond religieux.

La mort, il n'en parlait jamais, mais il y pensait, ne serait-ce qu'en raison des signes qui l'annonçaient : la rage qui s'assoupit, la mémoire qui fait défaut, les mots qui se dérobent, le silence qui s'annonce... Mais il l'a défiée jusqu'à son dernier souffle.

Cette force le rendait unique.

Il était le plus précieux de mes amis.

Jacques Chirac est désormais rendu à l'Histoire et à la mémoire d'un peuple qui l'a tant aimé ■

### Fidélité.

*Jacques Chirac  
et François Pinault  
à Saint-Tropez,  
le 8 août 2007.*

*« Pinault est un ami  
et je souhaite à tout  
le monde d'avoir  
des amis aussi loyaux  
que lui »,  
avait coutume de  
dire Jacques Chirac.*











### **Antinomiques.**

*Face à Valéry Giscard d'Estaing, lors d'un rassemblement d'agriculteurs, à Paris, le 29 septembre 1991.*

Chirac sait que la politique, c'est la guerre. Sinon, il vaut mieux retourner jouer au billard dans une brasserie de Tulle. Le duel entre le fend-la-bise rustique et l'économiste tiré à quatre épingles aura marqué les années 70.



**Duettistes.**

*Dans la tribune officielle du Parc des Princes, avec François Mitterrand, le 13 mai 1995 (à g., Philippe Séguin et Jean Tiberi).*

*« Nous avions, Mitterrand et moi, des relations très cordiales, même si elles n'étaient pas intimes, et je ne me souviens pas que nous ayons eu un mot plus haut que l'autre lors de nos nombreux tête-à-tête, avant la cohabitation ou après. »*

Jacques Chirac, entretien avec Franz-Olivier Giesbert, le 29 novembre 2002.



DIEGO GOLDBERG/CORBIS SYGMA









GEORGES BENDRIEM/AFP





**Relève.**

*Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy en aparté lors d'un dîner, le 24 mars 1981.*

Pour la campagne présidentielle de 1981, Jacques Chirac choisit l'avocat Nicolas Sarkozy, 26 ans, pour présider le comité de soutien des jeunes à sa candidature. Cette entrée en chiraquie marque le début de la fulgurante ascension du conseiller municipal de Neuilly-sur-Seine.



# Les dernières confiden



## Proximité.

*Jacques Chirac étreint François Hollande lors de la remise des prix de la fondation Chirac au musée du quai Branly, à Paris, le 21 novembre 2013.*

L'amitié entre les deux hommes s'est renforcée en 2011, lorsque Chirac a annoncé son intention de voter Hollande à la présidentielle. Au grand dam de Sarkozy, que Chirac détestait, et qu'il surnommait « le Minuscule ».



# ances du grand Jacques



**Monument.** Pudique et gouailleur, Jacques Chirac n'aura cessé de se dissimuler. Retour sur ses dernières années.

PAR SAÏD MAHRANE

**E**n réalité, il n'est pas mort quand on le dit et comme on le dit. Jacques Chirac nous a définitivement quittés le jour où il s'est rendu à la levée du corps de sa fille, Laurence, décédée le 14 avril 2016. Il avait tenu à voir une dernière fois celle qui incarnait le drame de sa vie, sa fille aimée, son aînée, murée dans sa maladie depuis tant d'années. La voyant ainsi, sans vie, il a pleuré, comme jamais on ne le vit pleurer. Dès lors, on ne l'a plus reconnu. Silencieux, encore plus. Eteint. Ailleurs.

A l'Elysée, le communiqué annonçant sa mort était prêt, comme les nécrologies l'étaient dans les salles de rédaction. Nous y sommes. Maintes fois François Hollande, chiraquien à mille égards, a réfléchi au jour où cela arriverait, si cela devait se passer durant son quinquennat. Finalement, il reviendra à Emmanuel Macron, qui lui rendit visite peu de temps après son élection, de rendre hommage à l'homme politique le plus apprécié des Français. A Jacques Chirac la plus belle carrière de la V<sup>e</sup> République.

Depuis son départ de l'Elysée en 2007, on a tenu l'ancien président pour mort au moins une dizaine de fois. Les agenciers s'empressaient d'appeler Claude, sa fille, pour avoir une confirmation ou une infirmation. Il était, certes, mal, «*fatigué*», selon le mot employé dans les communiqués familiaux, il peinait à marcher, à entendre, à tenir une conversation, mais il était bien vivant, ce trompe-la-mort d'1,91 mètre qui a perdu quelques centimètres avec l'âge.

Le 26 septembre 2019, Jacques Chirac est finalement parti. Le temps était venu pour lui de tirer sa révérence, sans baisemain pour ces dames ni poignée de main virile pour ces messieurs. Il est mort à Paris. C'en est donc désormais fini de tout, des traits d'humour et d'esprit, des grognements et des caprices, des rires et des silences immuables. Des souffrances. Des Corona – ce n'est pas une légende. Des mimiques, aussi. Les traits de son visage parlaient à la place de sa bouche. Une ride tendue ou ramollie en disait plus que de longs discours.

C'est donc la fin, non seulement d'une vie, mais aussi de nombreuses années d'une grave ■■■

**Son visage parlait à la place de sa bouche. Une ride tendue ou ramollie en disait plus que de longs discours.**

JACKY NAEGELEN/AFP



■■■ déchéance physique, le privant de ses capacités. Les séquelles de son AVC de 2005. Les séquelles d'une infection pulmonaire survenue en 2016. Les séquelles de l'âge, aussi, qui ont miné le moral de ce grand escogriffe qui, toute sa vie, a travaillé, voyagé, comploté, dominé, fumé... Et honoré les plus belles femmes – avec une préférence pour les blondes. En 2010, pour ne rien arranger à son humeur colérique, ses médecins avaient décrété qu'il lui faudrait un fauteuil roulant pour se déplacer. Réaction immédiate de l'intéressé : « *Moi, dans une petite voiture ? Ça, non !* » râlait-il, avant de se soumettre au supplice, contraint,

à l'abri des regards. Ces dernières années, il a passé le plus clair de son temps entre le Maroc, où le roi Mohammed VI a mis à sa disposition une résidence d'Etat, les hôpitaux « *pour des examens* » – en 2013, il s'est fait enlever un rein pour une tumeur maligne – et son bureau de la rue de Lille, où l'ennui était son principal compagnon. « *Dieu merci, il n'est pas mort au Maroc. Il devait mourir chez lui, en France, c'était important* », confie un de ses derniers amis. Sauf que Jacques Chirac appréciait la douceur marocaine qui réchauffait ses vieilles articulations, il aimait les séances de relaxation dans le spa, les citronnades à l'ombre des palmiers



## Une vie française

**29 novembre 1932.** Naissance de Jacques Chirac à Paris (5<sup>e</sup>).

**1947.** Adhésion au RPF, le parti gaulliste.

**1949.** Etudes aux lycées Carnot et Louis-le-Grand, à Paris. Bac avec mention.

**1950.** Signe l'appel de Stockholm contre la bombe atomique et vend *L'Humanité* dimanche pendant quelques semaines.

**1952-1953.** Séjour aux Etats-Unis. Etudiant en auditeur libre à la Summer School de l'université Harvard, il prend ensuite une année sabbatique pour visiter le pays.

**1954.** Sort 3<sup>e</sup> de Sciences po.

**16 mars 1956.** Mariage avec Bernadette Chodron de Courcel. Ils auront 2 filles, Laurence (née en 1958) et Claude (née en 1962).



**Avril 1956.** Major de l'école de cavalerie de Saumur, il effectue son service militaire en Algérie.

**1957.** Elève à l'Ecole nationale d'administration (Ena, promotion Vauban), dont il sortira 1<sup>er</sup>.

**1959.** Auditeur à la Cour des comptes, il est mis à la disposition du Secrétariat général pour les affaires algériennes.

**1962.** Chargé de mission au cabinet du Premier ministre, Georges Pompidou.

**Mars 1967.** Elu pour la première fois député de Corrèze.

**Avril 1967.** Nommé secrétaire d'Etat aux Affaires sociales, chargé des problèmes de l'emploi.

**Mars 1968.** Elu conseiller général de Corrèze.

**Mai 1968.** Participe aux négociations de Grenelle.

**Juillet 1968.** Secrétaire d'Etat à l'Economie et aux Finances.

**1970.** Président du conseil général de Corrèze.

**1971.** Ministre délégué chargé des Relations avec le Parlement.

**1972-1974.** Ministre de l'Agriculture et du Développement rural, puis de l'Intérieur.

**1974.** Premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing.

**1976.** Démissionne de son poste de Premier ministre et crée le Rassemblement pour la République (RPR).

**1977-1995.** Maire de Paris.

**6 décembre 1978.** Hospitalisé après un accident de la route, il lance l'appel de Cochon contre la politique européenne du gouvernement et le « *parti de l'étranger* ».

**1981.** Battu au premier tour de l'élection présidentielle, il apporte son soutien à Valéry Giscard d'Estaing « *à titre personnel* ».

**1986-1988.** Nommé Premier ministre par François Mitterrand après la victoire de la droite (UDF-RPR) aux législatives.



**Mai 1988.** Battu au second tour de la présidentielle par François Mitterrand.

**7 mai 1995.** Elu président de la République avec 52,6 % des voix.

**13 juin 1995.** Annonce la reprise des essais nucléaires en Polynésie.

**16 juillet 1995.** Discours sur la rafle du Vél d'Hiv' de 1942 où il reconnaît la responsabilité de l'Etat français dans la déportation des juifs.

**8 janvier 1996.** A l'annonce de la mort de François Mitterrand, il rend hommage, lors d'une allocution télévisée, au « *lien particulier* » qu'ils ont tissé.

**21 avril 1997.** Dissout l'Assemblée nationale et nomme Lionel Jospin après la victoire de la gauche aux législatives.

**5 mai 2002.** Réélu président de la République avec 82 % des voix face à Jean-Marie Le Pen.

**2 septembre 2002.** Discours au sommet du développement durable de Johannesburg. « *Notre maison brûle et nous regardons ailleurs.* »

**10 mars 2003.** S'oppose à la guerre en Irak et menace d'un veto français à l'Onu.

**29 mai 2005.** Echec du référendum sur le projet de Constitution européenne. Le non l'emporte avec 55 % des voix.

**2 septembre 2005.** Victime d'un accident vasculaire cérébral et hospitalisation d'une semaine au Val-de-Grâce.

**16 mai 2007.** Fin de son mandat présidentiel.

**21 novembre 2007.** Mis en examen pour « détournements de fonds publics » dans le dossier des chargés de mission de la mairie de Paris.

**9 juin 2008.** Lancement de la Fondation Chirac pour le développement durable et le dialogue des cultures.

**5 novembre 2009.** Premier tome de ses Mémoires, « *Chaque pas doit être un but* » (NiL).

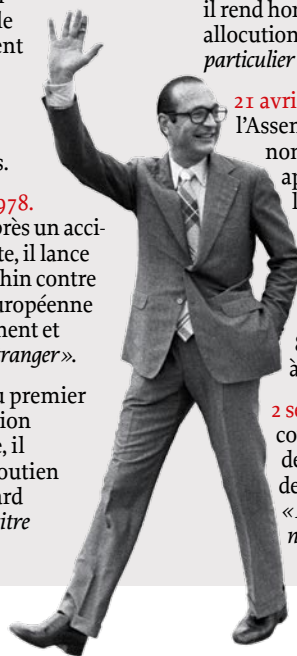
**11 juin 2011.** Déclare vouloir voter François Hollande pour la présidentielle de 2012.

**14 juin 2011.** Second tome de ses Mémoires, « *Le temps présidentiel* » (NiL).

**15 décembre 2011.** Condamné à deux ans de prison avec sursis pour « détournement de fonds publics », « abus de confiance » et « prise illégale d'intérêt » dans l'affaire des emplois fictifs de la ville de Paris.

**9 décembre 2015.** Admis à l'hôpital du Val-de-Grâce, « *afin de faire un contrôle général de son état de santé* », précise sa fille, Claude.

**26 septembre 2019.** Mort à Paris.





et, plus que tout, le calme ambiant, sous l'œil de ses agents de sécurité, derniers témoins de cette retraite crépusculaire. Seule la présence, par moments, de sa femme, Bernadette, elle aussi amoindrie, venait rompre ce rituel quotidien. Entre eux, ce fut la guerre des mots et des regards. A qui serait le plus vachard. Chirac avait le chic pour mettre son épouse dans des états d'extrême nervosité, d'aucuns diraient d'extrême méchanceté. Lui en jouait, savait enquiquiner Madame comme personne, en faisant mine, par exemple, de ne pas l'entendre ou de comprendre autre chose. Elle se vengeait, Bernadette, en se répandant partout dans Paris pour dire combien son mari était mal, malade, malheureux.

Mais Chirac a toujours été un drôle d'oiseau, d'une grande pudeur et, chez lui, il faut savoir lire les gestes et les attentions. Ces dernières années, lorsqu'il fut encore mobile, il raccompagnait un ami, s'attardait longuement sur le seuil de la porte de son bureau avant de lui lâcher la main, pour poser la sienne sur son épaule. Il ne remerciait pas seulement, il disait au revoir, plusieurs fois. Et chacun l'entendait, évidemment, comme un adieu. Aux plus intimes il disait : « *Je t'aime beaucoup, tu sais. Prends soin de toi. Merci pour ton amitié.* » Des mots rares dans la bouche d'un homme qui ne livre que rarement ses sentiments. Pour ses proches, inquiets de le découvrir soudain si démonstratif, c'était bien la preuve que l'ancien président voulait disparaître en laissant le souvenir d'un hôte encore valide, par moments, fringant.

**Fier comédien.** Tous ses actes prêtaient à interprétations. Il y eut l'épisode des décorations, qui laissait déjà présager le pire. Un beau matin de 2012, quelques jours seulement avant son départ en vacances, il décida de remettre la médaille du Mérite à deux de ses plus fidèles collaborateurs, son agent de sécurité et sa secrétaire. Maintes fois il avait reporté cette cérémonie, qui eut lieu, finalement, dans le huis clos de son bureau. Là encore, il remercia longuement ses deux fidèles serviteurs, les yeux rougis comme les leurs. Il avait le visage doux, affichait une grande sérénité, ou était-ce un soulagement ? et cela angoissait ceux qui l'aimaient. Quelques jours plus tard, et malgré ses problèmes de motricité, il avait tenu, aussi, à se rendre aux Invalides pour la décoration de son vieux copain, le rabbin – aujourd'hui grand rabbin de France – Haïm Korsia, aumônier général israélite des armées.

Comme toujours, il était dans le déni de sa maladie, préférant s'appuyer sur l'épaule d'un tiers pour avancer plutôt que s'afficher appareillé. Question d'orgueil. Jamais, ce Corrèzien en mocassins – les mêmes depuis des lustres – ne s'éternisait sur son état de santé, objet de toutes les spéculations parisiennes. « *Vous savez, je n'écoute pas tout ce qu'on dit à ce sujet, sinon la vie deviendrait impossible. Je suis détaché de ce genre de chose* », affirmait-il. Et pourtant, ce mal était là, sur son visage de rides et de mélancolie. Sur ces sourcils broussailleux, gris et noirs. Dans ces petits pas mal assurés... Fier comédien, il était le seul à ne rien voir. Comment va la santé ? lui demandait-on, lors de nos visites ; il

répondait : « *Très bien ! Et vous ?* » Cette manière de détourner la conversation... Puis il faisait du Chirac, du moins il essayait : les blagues, les tapes dans le dos, les sourires charmeurs... La force en moins. La grivoiserie en plus. Il racontait sa jeunesse rouge coco, ses années algériennes, son général de Gaulle, puis ça bloquait, puis ça s'enrayait dès lors qu'il s'agissait d'évoquer un souvenir de la veille. N'était-ce pas là une forme d'alzheimer ? Qu'allions-nous chercher, rétorquaient en chœur – ou par voie de communiqué – Bernadette, son épouse, Claude, sa fille, et Frédéric Salat-Baroux, son gendre, qui l'aimaient d'un amour surprotecteur, pour certains étouffant. Après la mémoire défaillante et les gestes mal assurés, le cœur a suivi, tout aussi capricieux. Le cœur au sens de la passion pour la vie, de l'amour qu'on porte aux siens. Quand il se sentait incompris, Jacques Chirac n'avait goût à rien. Lui qui aimait tant la bonne chère, lui dont le coup de fourchette nous rappelait les personnages de Rabelais, refusait de s'alimenter. Il lui arrivait, durant plusieurs jours, de bouder la nourriture, rejetant d'un grognement tous les plats qu'on lui tendait. Ce fut le cas durant l'été 2011, en Corrèze. Également à la Toussaint de la même année, au Maroc. A son retour, le teint était bistre, il avait perdu plusieurs kilos. Ses pantalons lui tombaient sur les hanches et non plus comme il aimait les porter, à mi-ventre.

Par ce refus, il exprimait sa volonté d'être libre. Un non gaullien devant un bol de soupe. Qu'importe le burlesque de la situation, seule comptait la motivation. L'octogénaire Chirac entendait faire ce qu'il voulait sans aucune entrave, sans aucun protocole imaginé par les siens. Et au diable la postérité ! On lui rebattait les oreilles avec le qu'en-dira-t-on, des « *ce n'est pas digne de vous, Jacques* ». Il voulait dire « *couilles* » et « *louloutes* », sans qu'on lui intimât, un doigt sur la bouche, l'ordre de se taire. Il était le seul à ne pas se voir en grande conscience morale qui prendrait la parole pour dire le bien et le mal, distiller des leçons de vertu. « *Le chiraquisme est un vieil arbre sur lequel viennent se poser les corbeaux* », soupirait-il avec une tendance à l'auto-dénigrement. Il a écrit ses Mémoires – avec l'aide de l'historien Jean-Luc Barré – en se demandant obsessionnellement « *qui cela pourra bien intéresser ?* » Et les baromètres de popularité le plaçaient tous en tête des personnalités politiques favorites des Français. Il n'y attachait guère d'importance. A l'inverse du général de Gaulle, il n'a pas quitté les Français fâché. Fâché, il l'était contre lui-même. Et triste, en son for intérieur, de leur offrir l'image d'un roc devenu craie.

Jusqu'au dernier jour, il recevait des lettres d'anonymes par sacs postaux, souvent empreintes de nostalgie. On lui demandait, parfois, un logement, une aide pour une régularisation administrative, une place en crèche... Et, quand il le pouvait, il usait de ce qui lui restait de réseaux pour répondre favorablement.

Il était lui, et non dans un rôle. Libre d'être lui. Enfin. Ce n'était pas toujours la maladie ou une quelconque absence soudaine de surmoi qui le conduisaient à exprimer sa pensée profonde. Quand ■■■

**« Le chiraquisme est un vieil arbre sur lequel viennent se poser les corbeaux », soupirait-il avec une tendance à l'auto-dénigrement.**



## Vedette.

Chez Sénéquier,  
à Saint-Tropez,  
le 14 août 2011.

Chaque été, le couple Chirac est l'hôte de François Pinault à Saint-Tropez. L'ancien chef de l'Etat n'aime rien tant que se mêler aux vacanciers et déguster un apéritif à la terrasse du fameux glacier. L'occasion de séances photo improvisées, que son épouse, en revanche, ne semble guère goûter.



■ ■ ■ il aimait, il le disait, et quand il n'aimait pas... Le 11 juin 2011, il livrait à la France entière le nom de son favori pour l'élection présidentielle : « *Je peux dire que je voterai pour François Hollande !* » C'était lui, Chirac, son choix, sa conviction, son vote. Il était conscient, bien conscient, trop, sans doute, aux yeux paniqués de son clan, qui s'est s'empressé, sous la pression de Nicolas Sarkozy, de faire un communiqué pour prétexter un pseudo-trait d'humour corrézien. L'UMP avait daigné rembourser la mairie de Paris – environ 2 millions d'euros – dans l'affaire des emplois fictifs, entraînant le retrait de la plainte de Bertrand Delanoë. Ce geste de l'UMP, les Chirac le devaient à Sarkozy, lequel attendait en retour un soutien actif de son prédécesseur durant la campagne présidentielle. « *Je lui ai dit qu'il ne fallait rien attendre de moi de ce point de vue-là* », précisait l'ancien maire de Paris. « *Chaque fois qu'on approche d'une élection, on invoque le Chiraquisme. Mais le chiraquisme n'existe pas !* » poursuivait-il. Oui, lucide.

**Cabochard.** Cette campagne présidentielle fut, pour lui, un réel calvaire. Il la vécut sous très haute surveillance. Impossible de sortir sans la présence d'un collaborateur, chargé de lui interdire toute référence à l'élection. D'ailleurs, il n'eut droit qu'à de rares déplacements, sans jamais être en contact avec le public, et encore moins avec les journalistes. Ordre de Claude Chirac. Et quand il déjeunait au restaurant, c'était toujours en compagnie de son épouse ou d'un membre du clan. La première des sarkozystes était bel et bien une Chirac, Bernadette, qui n'eut de cesse, durant des mois, de rassurer Nicolas Sarkozy sur le silence de son mari. Mais, cabochard, et surtout

conscient du petit manège orchestré par l'Elysée, Jacques Chirac clamait partout sa préférence, scandait tout haut le nom de Hollande : au restaurant, dans la rue, à ses visiteurs, devant Alain Juppé, François Baroin, Christian Jacob...

Reconnaissant et sincèrement respectueux de l'homme, François Hollande ne manqua jamais d'égards vis-à-vis de son vieux prédécesseur. L'ancien président de la République donnait en effet pour consigne à ses proches de toujours répondre aux requêtes de Chirac, comme le fera Emmanuel Macron, devenu président. En juillet 2012, Hollande prenait lui-même la plume pour lui faire parvenir une lettre d'invitation à la cérémonie du 14 Juillet se terminant par ce mot : « *Fidèlement* ». Plusieurs anciens collaborateurs de Chirac firent le choix, durant la campagne, de soutenir le candidat socialiste, et il ne fit rien pour les en dissuader. Bien au contraire... Les mêmes, cinq ans plus tard, ont soutenu Macron. Le jour de la passation de pouvoirs entre Sarkozy et Hollande, Chirac était devant sa télé, branchée sur BFM TV. Extrême jouissance que de voir celui qu'il appelait « *le Minuscule* » quitter l'Elysée. Par courtoisie républicaine, il tenta de le joindre pour lui exprimer son « *soutien* », mais Sarkozy n'a jamais donné suite à ses messages. En apparence détaché, il n'oubliait en réalité rien des attaques. « *Roi fainéant* », avait dit de lui Sarkozy. Ça lui avait fait mal ; il avait serré les dents. Chirac : « *Vous savez, concernant ce genre de propos, j'ai une surdité sélective. Je laisse donc dire.* » Lorsque les critiques de son ancien ministre de l'Intérieur se faisaient quasi hebdomadaires, il demandait tout haut : « *Mais qu'est-ce que ça lui rapporte de dire ça ?* » On lui suggérait que cela s'inscrivait dans

Début juillet 2012, François Hollande prenait lui-même la plume pour faire parvenir à Jacques Chirac une lettre d'invitation à la cérémonie du 14 Juillet se terminant par ce mot : « *Fidèlement* ».



la «rupture», cet acte fondateur du sarkozysme. Il haussait les épaules, jurait ne pas comprendre la virulence de son successeur. «*Vous ne m'avez jamais entendu critiquer François Mitterrand*», soulignait-il. *Moi, je n'ai pas de problème avec le président de la République*[alors Sarkozy]. Il est mort en emportant avec lui ses impressions concernant Emmanuel Macron. Un regret...

**Routine.** La liberté avait, pour lui, un autre nom : François Pinault. François Pinault, qu'il considérait «*comme un frère*». C'était auprès de l'homme d'affaires [propriétaire du *Point*] qu'il se sentait le mieux. Et, pour François Pinault, tourner le dos à ce président retraité, c'eût été une trahison. L'ami corrézien était certes affaibli, certes radoteur, certes bien des choses encore, mais c'était un ami. C'est au moment où il quitta l'Élysée, alors que beaucoup de chiraquiens s'imaginaient un destin sarkozyste, que Chirac a vu Pinault prendre le chemin inverse des autres. «*Pinault est un ami et je souhaite à tout le monde d'avoir des amis aussi loyaux que lui*», confiait-il. Qui mieux que lui, l'ancien chef de meute politique, savait à quoi ressemble une trahison, pour en avoir été maintes fois la victime comme pour en avoir usé ? Chirac et Pinault partageaient une histoire commune, ô combien fondatrice de leur amitié : ils avaient fait la guerre d'Algérie. Les deux appelés n'aimaient rien tant que se raconter leurs souvenirs de pioupiou, les patrouilles en rangers, sous un soleil de plomb, les scorpions qui chatouillent le dos, les gradés impitoyables, les expéditions dans les maquis... Ils se voyaient fréquemment et, quand ils ne se voyaient pas, ils se parlaient longuement au téléphone. L'été, ils se retrouvaient à Saint-Tropez, puis à Dinard, chez les Pinault. Bien qu'usé, fatigué et vieilli, «Jacques» se sentait renaître, sous l'œil protecteur de «François». Avant de perdre sa mobilité, il avalait les «tomates» – mélange de pastis et de grenadine – avec fougue, retrouvait sa repartie, jouait les séducteurs, sortait en ville et ne rechignait jamais à poser pour les vacanciers photographes sur le port de Saint-Tropez, surtout quand c'étaient des vacancières. Il avait 20 ans. Et ça faisait rire François Pinault.

Le reste de l'année s'apparentait pour lui, quand il pouvait encore se mouvoir, à une immense routine. Un «jour-le-jour» lassant, plus encore sur la fin. Arrivée au bureau à 9 h 30, déjeuner à 12 h 30, sieste jusqu'à 15 h 30, puis retour au bureau. La journée se terminait souvent par une bière au comptoir, toujours au comptoir, du Concorde, un bar situé près de l'Assemblée nationale. Ses jours, il les finira chez François Pinault, qui lui aménagea une chambre médicalisée.

À sa sortie de l'Élysée, son agenda entretenait pourtant l'illusion d'être toujours au pouvoir, de compter encore parmi les grands de ce monde. En termes de sommités, le 119 de la rue de Lille, où se situait son bureau, n'avait presque rien à envier au 55 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Ceux qui y ont fait une halte s'appellent Kofi Annan, Boutros Boutros-Ghali,

## Ecrits de et sur Jacques Chirac

- «Discours pour la France à l'heure du choix» (Stock, 1978)
- «La lueur de l'espérance. Réflexion du soir pour le matin» (La Table ronde, 1978)
- «Oui à l'Europe» (Albatros, 1984)
- «Une nouvelle France. Réflexions 1» (NiL, 1992)
- «La France pour tous» (NiL, 1994)
- «Mon combat pour la France. Textes et interventions 1995-2007» (Odile Jacob, 2007)
- «Mon combat pour la paix. Textes et interventions 1995-2007» (Odile Jacob, 2007)
- «Mémoires. Chaque pas doit être un but» (NiL, 2009)
- «Mémoires. Le temps présidentiel» (NiL, 2011)
- «Jacques Chirac», de Franz-Olivier Giesbert (Seuil, 1987)
- «Les secrets d'une victoire», de Michèle Cotta (Flammarion, 1995)
- «Journal intime de Jacques Chirac», de Christine Clerc, en 4 tomes (Albin Michel, 1995-1998)
- «Chirac, bon pour le service!», de Jacques Faizant (Denoël, 1995)
- «Le roman d'un président», de Nicolas Domenach et Maurice Szafran, en 3 tomes (Plon, 1997-2003)
- «L'homme qui ne s'aimait pas», d'Eric Zemmour (Baland, 2002)
- «L'incroyable septennat», de Marie-Bénédicte Allaire et Philippe Goulliaud (Fayard, 2002)
- «La tragédie du président. Scènes de la vie politique 1986-2006», de Franz-Olivier Giesbert (Flammarion, 2006)
- «Les Chirac», de Béatrice Gurrey (Robert Laffont, 2015)
- «Chirac, une vie», de Franz-Olivier Giesbert (Flammarion, 2016)

Nelson Mandela, Abdou Diouf, le Premier ministre de Singapour, le roi Abdallah de Jordanie et Guy Verhofstadt. Chirac s'est également entretenu avec Shimon Peres à l'occasion de sa visite officielle en France, mais cette fois-ci à l'hôtel Marigny. En dehors des grands enjeux de ce monde, il abordait avec ces hommes d'Etat les missions de sa fondation, inaugurée en grande pompe au musée du Quai-Branly. Avec eux, il travaillait, disait-il, et ne «*faisait*» pas pouet pouet», pour reprendre son expression. Et comment occupait-il ses week-ends ? «*Je travaille souvent à mon bureau. Je vois des amis. Je vais parfois à des expositions avec mon petit-fils, Martin.*» Son petit-fils, Martin, auquel il était très attaché. Mille fois, il s'est reproché de ne pas avoir été davantage présent à ses côtés. «*Certainement moins que je ne le souhaiterais et que je ne le devrais*», ainsi répondait-il, quand on évoquait le temps consacré à son petit-fils. Pour les balades le long de la Seine, il y avait le bon Jean-Louis (Debré). Pour les clin d'œil complices, il y avait Maurice (Ulrich, ancien sénateur), mort en 2012. Pour les questions d'actualité, il y avait le jeune et «*toujours mal rasé*» Hugues (Renson), devenu député LREM, qu'il aimait comme un fils. Pour les franches rigolades, il y avait «*rabinou*» Haïm (Korsia). Pour la mémoire, il y avait le rigoureux Jean-Luc (Barré, historien et éditeur). Pour les arts premiers, il y avait Christian (Deydier, galeriste et sinologue de renom).

Et au ciel, il ne sera pas seul, non plus, il y retrouvera quelques camarades, ceux pour lesquels ils s'étaient retenu de pleurer à leur mort, sachant peut-être que les retrouvailles seraient pour bientôt : Henri (Cuq), Philippe (Séguin), Jacques (Friedmann), Charles (Pascua)... Jacques Chirac est mort. Et la seule question qui vaille, en cette heure d'hommage (inter)national, est celle de savoir si, là où il est, il croisera quelques «*louloutes*» ■



**Bête de scène.**

*Le président Chirac, accompagné du ministre de l'Agriculture, Dominique Bussereau (à g.), inaugure le Salon de l'agriculture, à Paris, le 3 mars 2007.*

Pour rien au monde il n'aurait manqué le rendez-vous annuel de la porte de Versailles. Superstar du Salon (il est capable d'y déambuler six heures d'affilée), Jacques Chirac, soucieux de garder à la France ses veaux, ses vaches et ses cochons, s'est fait le champion de la cause agricole à Bruxelles. Son incroyable entêtement mais aussi sa résistance physique pendant les marathons de Bruxelles (qui duraient des nuits entières) lui permettaient, le matin dans un bistrot, devant les journalistes éberlués, de déclarer en Napoléon des étables : « Vingt millions d'agriculteurs nous regardent ! Et nous avons gagné ! »









## Le charisme d'une star

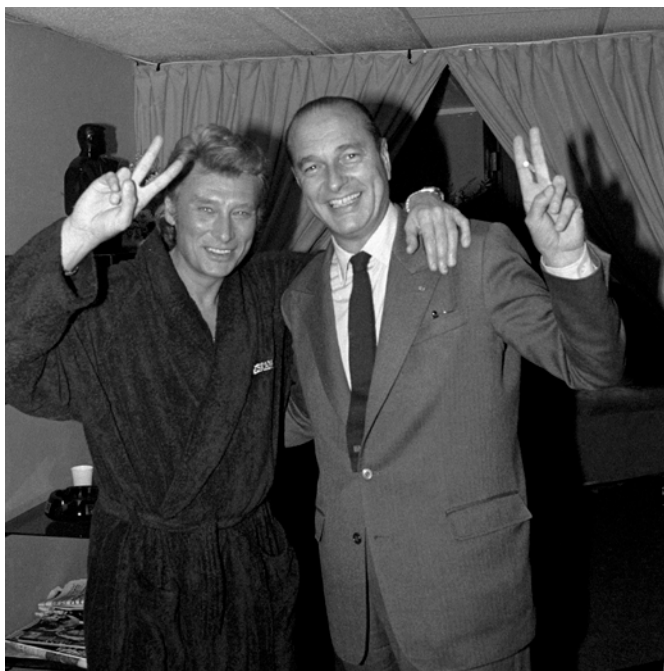
Avec son physique d'acteur et son allure décontractée, Jacques Chirac ne dépare pas en compagnie des vedettes du show-business. Mais il est aussi très conscient que s'afficher en compagnie de célébrités est excellent pour doper sa popularité d'homme politique.



### « Gigi l'amoroso ».

*Avec Dalida à l'anniversaire de Loulou Gasté, époux de Line Renaud, le 21 mars 1983.*

Celle qui a soutenu François Mitterrand au cours de la campagne présidentielle de 1981 fait jaser avec cette étreinte. Mais, comme Jacques Chirac, elle n'est qu'une grande amie du couple Line Renaud-Loulou Gasté.



### « Tennessee ».

*Avec Johnny Hallyday dans les loges du Palais omnisports de Bercy, à Paris, le 3 octobre 1987.*

« Nous avons tous en nous quelque chose de Jacques Chirac », dira le chanteur au meeting de campagne de Chirac à Vincennes, le 20 mars 1988.



### « La ragazza ».

*Avec l'actrice Claudia Cardinale lors de l'inauguration du Festival du film et de la jeunesse, à Paris, le 19 juin 1990.*

On connaît la passion de Jacques Chirac pour les arts asiatiques, moins sa cinéphilie. Mais la brune Italienne a des arguments...



**« Who's That Girl ».**

*Avec Madonna à la mairie de Paris, le 30 août 1987.*

La veille, l'Américaine a donné un concert au parc de Sceaux. Après avoir lancé sa petite culotte à ses fans – parmi eux, Jacques Chirac –, la star a versé la recette – 500 000 francs de l'époque, soit 124 300 euros – à l'association contre le sida présidée par Line Renaud.







# Le roman de Chirac

**PAR JACQUES-PIERRE AMETTE**

PRIX GONCOURT 2003  
POUR « LA MAÎTRESSE DE BRECHT »

S'il ne l'avait lui-même vécue, Jacques Chirac aurait pu qualifier sa vie d'« abracadabrantique ». Dès lors que l'exode, en 1940, le projette dans les collines toulonnaises, plus rien n'arrête le gamin frondeur, lancé à cent à l'heure vers son destin présidentiel. Jacques-Pierre Amette retrace le parcours de l'homme qui marqua la V<sup>e</sup> République d'un appétit de vivre devenu légendaire.

**Caractère.** Jacques Chirac à 47 ans, en février 1980.  
Exactement un an plus tard, il se déclare candidat à l'élection présidentielle.





**Chat-tigre.**

*Jacques Chirac  
à 12 ans, en 1944.*

Jacques Chirac passe son adolescence à vadrouiller dans les collines toulonnaises. En short, pieds nus, cheveux hérissés, il tape dans des cailloux, bataille contre ses copains paysans et ne se lasse pas de contempler la Méditerranée entre les oliviers.



# L'enfant de l'exode

En 1940, dans une maison de campagne louée près de L'Isle-Adam. Jacques, 7 ans, lance un couteau de cuisine contre un tronc d'arbre. Un ricochet : le couteau le frappe sous l'œil droit. Depuis, une cicatrice subsiste. Mais l'immense événement qui fera un écho noir dans sa jeunesse, c'est l'exode. Le 14 juin, sa mère, Marie-Louise, et un ami de la famille, Georges Basset, entassent les bagages dans une Juva 4 pour quitter la maison de campagne que les Chirac ont louée à Parmain pour y passer les week-ends. Embouteillages sur la route. Un officier français passe en courant. Basset, héros de la guerre de 14, demande : « *Mon capitaine, qu'est-ce qui se passe ?* »

– Les Allemands sont à 50 kilomètres.

– Et alors ? Vous ne vous battez pas ?

– Vous vous rendez compte ? Ils nous tirent dessus... ! »

Basset demeure bouche bée. L'enfant Chirac en reste sidéré. Le président raconte facilement cette histoire devant ses invités à l'Hôtel de Ville ou sous les lustres de l'Élysée. A un âge où on a besoin de héros, il a vu son pays sombrer, les pères fuir et culbuter dans les fossés, des uniformes français lancés dans les champs ou cachés sous des broussailles.

Le petit Chirac vit l'exode comme une découverte de la vie réelle. Traumatisant. Enfant choyé – on dit même chouchouté – par sa mère, il découvre des milliers de civils jetés sur les routes, familles anéanties, effarées, hagardes ou prostrées, des animaux affamés, des cadavres jetés sur les bas-côtés, des gens qui gesticulent, balayés par les tirs des avions allemands. Un pays en débîne : bagarres devant des magasins, gesticulations et panique, officiers qui vocifèrent pour passer... Une nation habituée à l'apéritif dans le jardin découvre en quelques heures la panique dans les embouteillages de carrioles, de camions, de charrettes à matelas. Un peuple court en chaussons, en galoches ou en sabots pour échapper à une armée motorisée vert-de-gris. Implacable. Chirac n'oubliera jamais cette effroyable capilotade, le sentiment de honte qui le submerge devant son pays écrabouillé. Quand le président Chirac reste au garde-à-vous devant le drapeau français, il pense souvent à ces heures terribles. Au fond, le sentiment d'appartenance nationale a dû naître dans ces journées d'abandon et de panique. Et son père, Abel Chirac, gaulliste modéré, joue aux cartes pendant quatre ans avec son directeur général chez Potez, où l'on fabrique des avions... qui ne serviront pas. Car, pendant quatre ans, dans un hôtel au Rayol, près de Toulon, Abel Chirac (qui se fait appeler François) et Henry Potez lisent les journaux, jouent au bridge... C'est Panisse et M. Brun sous l'Occupation. Ils plantent de petits drapeaux sur la carte d'Europe, écoutent les ondes courtes. Et commentent la guerre tout en préparant l'avenir.

Cependant, l'enfant, frondeur, bagarreur, grimpeur d'arbres, lanceur de pierres, espiègle, jubilant dans



## Joueur.

*Au Rayol-Canadel (Var), vers 1942.*

Sous l'Occupation, les Chirac se réfugient dans le village du Rayol-Canadel, près de Toulon. Tandis que le père, Abel (qui se fait appeler François), joue aux cartes et lit les journaux avec l'ingénieur aéronautique Henry Potez, le petit Jacques soigne son coup droit. Après guerre, au lycée, il deviendra un dragueur patenté.

les bagarres, devient un héros familial. La villa des Chirac, pas loin de Toulon, est située le long de la ligne de chemin de fer. Une nuit de 1943, une micheline crache des flammèches qui mettent le feu à un taillis. La villa est cernée par le feu, la famille fuit. C'est alors que le garçonnet se souvient que son père a oublié ses cigarettes dans l'armoire de la chambre. Demi-tour sous les yeux de la famille effrayée. Il court vers la maison en flammes, pénètre dedans sous les cris de sa mère et revient avec le tabac. « *Que je songe à récupérer son tabac, c'est une des choses qui, avec ma réélection triomphale aux élections législatives de 1968, a le plus impressionné mon père* », dit Chirac, cibiche au bec, plus tard. Ce qui esquisse qu'il n'a sans doute pas été facile de retenir l'attention du père.

A 15 ans, l'été, muscles longs, os qui pointent, en short, pieds nus, cheveux hérissés, il tape dans des cailloux, file, échappe, vadrouille dans les collines, revient genoux en sang, culottes déchirées, adore l'exploit un peu animal, l'explication pancrace, ■■■



■■■ le tohu-bohu, les longues excursions. Déjà il bondit, saute, fonce, bataille dans la garrigue. Il est bon copain, il aime regarder la Méditerranée entre les oliviers, nage, pédale, il profite de sa liberté presque totale. Ses copains racontent qu'« *il rigole facilement* », gueule, les hisse dans les arbres ou sur des échelles, les entraîne, les aide, et aime revenir sali, trempé, infatigable. Sans vraiment désobéir, sans vraiment être surveillé. Il lui arrive de se battre avec les paysans, lui, le citadin. Il chasse les oiseaux, pêche la rascasse. Violent en pleine campagne, il se verrouille, se discipline à la maison. L'adolescent est double.

Revenu à Paris, tifs en bataille, hâlé, rugueux, cabossé, il a du mal à enfiler des chaussures. En classe de seconde, son prof d'histoire note: « *Esprit vif et curieux* »; en première, le même prof note: « *Trop bavard, trop distrait et trop nerveux pour réussir.* » Un prophète, cet enseignant au lycée Carnot. Son prof de philo le prend en grippe. Avant même de commencer son cours, il dit: « *Chirac, à la porte!* » Mais le paradoxe, c'est que ses camarades de classe ne se souviennent pas tellement de lui. Il n'entraîne personne, n'attire pas particulièrement. Ce n'est pas du tout l'enfance d'un chef. Plutôt discret dans une cour de lycée: « *Mon unique but dans la vie, c'était de me promener.* » En fait, il drague les filles. Tombe-t-il amoureux? Pas sûr. Comme un personnage des « Quatre cents coups » de Truffaut, il musarde dans Paris, le parc Monceau, découvre le musée Guimet. Beau parleur, il s'assoit sur des bancs et aborde les filles.

Malin, il s'arrange pour passer dans la classe supérieure « au ras de la barre ».

## Un modèle de garde-à-vous

A 22 ans, il entre à Saumur, exactement à l'Ecole d'application de l'arme blindée cavalerie. Parmi les cantines, les galons, le crottin de cheval et les armes blindées, il est à son aise. On le note bien: il est discipliné, ardent, compétent, zélé. Sur les bords de Loire, il s'initie à la vie de caserne. Il adore la brutalité martiale, les ordres qui claquent, le lit au carré, l'esprit cavalier, le culte de l'honneur, mais aime surtout la topographie, la tactique, les exercices d'hiver en rase campagne et aussi les couplets salaces beuglés dans les chambrées, les instructeurs à la voix éraillée, le silence prolongé des cérémonies, les pavés de la cour d'honneur pendant les revues. Chirac a si aisément adopté la vie de caserne qu'il a envisagé de devenir militaire de carrière. Devenu président, il reste d'ailleurs imbattable pour passer en revue des spahis ou marcher droit devant les capotes de l'armée russe. Il possède la raideur, le pas régulier, le menton haut, le corps net, la noblesse des vrais chefs. En comparaison, les Tony Blair, les Schröder et même Bush font du roulis ou ressemblent



### Bon fils.

*Avec son père, Abel, en 1950.*

« *Que je songe à récupérer son tabac [alors qu'il y avait le feu autour d'une villa de vacances], c'est une des choses qui, avec ma réélection triomphale aux législatives de 1968, a le plus impressionné mon père* », se souvient Jacques Chirac. Ce qui esquisse qu'il n'a sans doute pas été facile de retenir l'attention du père.

à des postiers. Quand on joue « La Marseillaise », Chirac respire son rôle à pleins poumons; il est plus grand, plus haut, plus investi. Il est beau comme une statue, même quand il marche. Son garde-à-vous est un modèle du genre, digne d'être déposé aux Invalides. Mitterrand, lui, est resté un civil qui se promenait parmi des uniformes, le pied trop souple, l'œil flottant. Pour l'instant, à Saumur, il est si bonne recrue qu'il devrait être classé major des EOR (Ecole des officiers de réserve). Mais, le 15 septembre 1955, à la fin de l'instruction, le colonel lit le classement des EOR et oublie le nom de Chirac. Il déclare que cette année il n'y aura pas de major. Pourquoi? « *Le colonel me dit: – Chirac, vous étiez major. Malheureusement, avec votre dossier de la sécurité militaire, vous ne pouvez pas être officier.* – Pourquoi? – Vous êtes communiste. – Le problème, mon colonel, c'est que je ne suis pas communiste. »





On lui ressort une histoire de signature de l'appel de Stockholm. C'est vrai, pendant deux semaines, en 1952, il a vendu *L'Huma* et signé cet appel de Stockholm lancé par le Conseil mondial de la paix. « Ce qui m'attirait vers les communistes, c'était le pacifisme. Comme beaucoup de jeunes, j'étais traumatisé par Hiroshima. »

« **L'hélicoptère** ». Envoyé en Algérie alors qu'il pouvait pantoufler dans un bureau à Paris, il se trouve à la tête de 32 hommes à Souk el-Arba, près de la frontière marocaine. Opérations de ratissage, montage d'embuscades. « Ce fut un moment de grande liberté. » Ce jeune sous-lieutenant, avant de partir, a épousé le 16 mars 1956, en coup de vent, Mlle Chodron de Courcel, bien née, bien élevée, excellente famille du centre de la France, avec son air doux de jeune fille rangée et ses robes couleur tourterelle. Elle possède également un front immense cachant des pensées ordonnées qui étonnent le frétilant

### Engagé.

*Avec son épouse, Bernadette, lors de son départ pour l'Algérie, en 1956.*

En quelques semaines, le long de la frontière marocaine, à Souk el-Arba, le jeune marié devient le lieutenant enthousiaste qui sait mener 32 hommes au combat.

Chirac. C'est une bosseuse méthodique qui ne rate pas ses examens. Jacques et Bernadette ont échangé leurs polycopiés à Sciences po. Elle lisait davantage que lui : Tocqueville et Montesquieu ; elle lui fait des fiches de lecture. De cette époque Bernadette a dit : « Il m'a tout de suite distancée. Il fallait voir la rapidité avec laquelle il survolait les dossiers. Il comprenait au premier coup d'œil, mais ne s'impatiait pas de la lenteur des autres. » Rocard, de sa promotion, dit : « Il adorait rendre service. » « On l'appelait "l'hélicoptère", parce qu'il mouline tout le temps les bras comme des pales », dit son ami Michel François-Poncet. Il n'aime ni les bistrotts ni les surprises-parties. En revanche, il aime mettre des cravates parfaites, des chemises bien repassées, comme le voulait sa mère, si attentive. Il prend volontiers Bernadette par la main. Il aime aller sur le terrain visiter une usine ou un barrage et qu'on lui explique comment ça marche.

**Baroud en Algérie.** En mars 1956, le voilà donc en Algérie, à Souk el-Arba. En quelques semaines, il devient le jeune lieutenant enthousiaste qui sait mener 32 hommes au combat. Vite boucané par ses longues marches au soleil, il connaît plusieurs accrochages sérieux avec les « rebelles ». Au premier, une balle ricoche sur ses lunettes. Il a la baraka. Toujours en short, il est vif, rigole, inspire confiance. Très casse-cou, il se hisse toujours dans le véhicule de tête quand il s'engage sur des pistes minées. Les sables blancs, les oueds caillouteux, les soirées de bivouac, l'incendie des fermes, les accrochages mortels, la poudre, la peur, la camaraderie, les tentes et la canette de bière, les ordres qui viennent du fond du gosier, il aime. Ce n'est pas un soldat d'opérette, mais un baroudeur jovial. Il devient à fond « Algérie française ». Un matin, il enfle une djellaba, grenade à la main, pour pénétrer dans une cache à haut risque, un peu suicidaire, toujours prêt à inventer des scénarios dangereux : ils réussissent. L'ancien adolescent pacifiste adore désormais le treillis. Ce n'est pas sa dernière métamorphose. En 1995, président des Français, le chef de guerre se découvre à multiples reprises prêt à faire tourner la manivelle du téléphone de campagne et à jouer « le général-en-avant ». Il ordonne qu'on reprenne immédiatement les essais nucléaires sur l'atoll de Mururoa (gelés par Mitterrand), sous les huées d'une partie de la communauté internationale. Il sera net et tranchant pour créer la FRR (Force de réaction rapide) au pire moment de l'atroce démantèlement de la Yougoslavie et des épurations ethniques qui laissaient l'Europe tétanisée. Pas question pour lui qu'on bafoue l'honneur des Casques bleus français, pas question que des soldats de la République deviennent des otages, enchaînés, humiliés, transformés en boucliers humains par des Serbes de Pale. On peut l'attaquer sur beaucoup de choses, mais la vaillance, depuis Saumur, est en lui. Chirac-Goldorak, dans les cours d'école, sait jouer les Jedi s'il le faut. Vaillance et patriotisme ! C'est sans doute là une des clés ■■■





■■■ secrètes de la confiance que lui portent tant de Français. Vigueur, clarté, cordialité un peu sèche, sens de l'action dans les sommets européens. Il se montre souvent plus militaire que diplomate, plus culotté que rusé, plus inspiré par l'honneur et la patrie que par les contorsions diplomatiques. Quand on siffle « La Marseillaise » dans un stade, il devient blanc comme un linge.

Revenons à l'Algérie française « en pacification ». Pour l'instant, le jeune officier de cavalerie est convaincu de l'incompétence des politiques de la IV<sup>e</sup> République après la chute du gouvernement Guy Mollet. Il cherche à rempiler.

## Enarque malgré lui

Henri Bourdeau de Fontenay, directeur de l'Ena, lui rappelle qu'il a pris l'engagement de servir l'Etat et non l'armée. Alors, le sous-lieutenant du 3<sup>e</sup> escadron du 11<sup>e</sup> RCA essaie de rouvrir son cartable et reprendre ses cours. Jacques Friedman, son camarade et ami : « De toute la promotion, c'était, de loin, celui qui avait le plus de mal à réintégrer la vie civile. » On l'envoie faire un stage à la préfecture de Grenoble. Le préfet se lève tard. On ne lui confie que des plis à porter. Un jour, il remet les plus urgents à l'huissier et s'en va.

De retour à l'Ena, il s'isole. Bernard Stasi, camarade de promotion, se souvient : « Il serre les mains à toute vitesse, mais ne se mêle guère aux autres. » Sa promotion

### Au front.

*Le lieutenant Chirac pendant la guerre d'Algérie, vers 1956.*

Baroudeur jovial plutôt que soldat d'opérette, Jacques Chirac devient à fond « Algérie française ». Très casse-cou, il se hisse toujours dans le véhicule de tête quand il s'engage sur des pistes minées.

Vauban comprend Jean-Yves Haberer, qui deviendra directeur du Trésor. En juin 1959, il est 16<sup>e</sup> au classement de sortie. Naissance de sa fille Laurence. Il écrit à l'époque : « Ce qui m'avait frappé en 1957, rentrant de mon service militaire, où j'avais été coupé de tout, c'était l'effondrement de la France et l'absence d'Etat [...]. Nos professeurs nous expliquaient, démonstrations lumineuses à l'appui, que le redressement économique de la France était exclu [...]. Je me suis dit : méfions-nous des théoriciens, méfions-nous des technocrates, méfions-nous des économistes. Et, depuis, je n'ai pas modifié mon jugement. » D'après Paul Anselin, un proche à l'époque, il est à la fois gaulliste, de gauche et « Algérie française ». Fascinantes contradictions qui ne le quitteront jamais.

On l'envoie en renfort administratif à Alger, auprès du directeur de l'Agriculture. Il devient directeur de cabinet. C'est déjà un champion du monde du coup de fil, un artiste du « Allô, Chirac à l'appareil. Dites-moi, mon vieux... » Si on devait évaluer ses frais de téléphone depuis son premier bureau à Alger, il faudrait sans doute attaquer une bijouterie pour payer la note. Son boulot consiste à attribuer 25 000 hectares aux agriculteurs musulmans. Après les ratissages militaires, les réformes. Il est proche du jeune Jean-Pierre Chevènement. Il rencontre Pierre Joxe – fils du ministre Louis Joxe, gaulliste historique –, qu'il déteste et qui le lui rend bien. Quand éclate la semaine des barricades, dans les rues d'Alger, le 24 janvier 1960, il hésite. Selon ■■■

COLL. CLAUDE FRANCOIS/GAMMA - PAGE DE DROITE : ROGER-VIOLETT





**Au feu.**

*A. Matignon,  
le 31 mai 1968.*

Chargé d'une mission suicide auprès des syndicats, le secrétaire d'Etat aux Affaires sociales, Jacques Chirac, va ébaucher une première négociation avec la CGT dans une chambre de bonne...







■■■ les uns, il fraternise avec les insurgés, selon d'autres, il tente de maintenir la cohésion.

Les élèves de sa promotion signent une motion de soutien au général de Gaulle. Un seul ne signe pas. Lui. « *Je ne signe pas un chèque en blanc* », dit-il. Il finira par céder deux jours plus tard, mais ce refus, il ne saura jamais le justifier. Pour un futur chef de clan gaulliste, ça commence bizarrement.

En avril 1960, il revient à Paris. Devenu auditeur à la Cour des comptes, ils'oppose à l'OAS (Organisation armée secrète), lui, « Algérie française ». Plus tard, en campagne électorale dans sa chère Corrèze, il adressera des colis aux généraux « félons » rouleurs de mécaniques, Salan, Jouhaud et Challe, dans la prison de Tulle.

## A la conquête de la Corrèze

Pour l'instant, il étouffe à la Cour des comptes, songe à quitter le service de l'Etat, pour la Shell. C'est alors que le deus ex machina apparaît. Gérard Bélorgey l'appelle au secrétariat général du gouvernement. Là encore, paperasses, étouffoir. Il est pourtant dans le saint des saints, à l'hôtel de Matignon. Et plus envahissant que jamais. Un vrai Woody Woodpecker tourbillonnant dans les bureaux. Il pousse les portes, culbute les habitudes, court-circuite les réseaux, dérange, corrige, propose, apparaît, disparaît, revient, monte, descend, bouscule. Cette rafale humaine intrigue, mais déconcerte aussi. Pierre Leloir, qui travaille à la cellule économique de Georges Pompidou, l'approche. Pompidou, le banquier matois, ancien prof de français, robuste, paysan, terrien, provincial à gousset, excellent latiniste, silhouette notariale. Ce parfait inconnu des Français a été nommé Premier ministre le 14 avril 1962. Arraché à la banque Rothschild pour être placé par de Gaulle en première ligne. Qui est ce financier aux sourcils broussailleux, ce méfiant, mégot vissé à la lèvre comme un maquignon ? Entre Chirac, jeune loup aux crocs affûtés qui se faufile, cravate au vent, dans les couloirs de ministère, et le discret Raminagrobis, volontiers taciturne, l'approche sera lente, sinieuse, oblique. Mais l'entente, au fil du temps, deviendra profonde, avec quelque chose de filial. Notamment dans les journées chaotiques, difficiles, de mai 1968, quand les deux se sentiront à la tête d'un navire à la dérive, voiles affalées, capitaine disparu, tandis qu'on enfume le Quartier latin, brûle des voitures et que les usines ferment sur tout le territoire. La rencontre improbable entre le banquier discret et le turbulent jeune loup, entre le patient et l' impatient, aura lieu contre toute vraisemblance. Il se passera une de ces connivences qui, même si elle n'a pas les signes spectaculaires d'une passation de pouvoir, associe, derrière des différences de style, un accord profond sur l'héritage politique qu'attend la France des classes

### Connivence.

*Avec Georges Pompidou, lors de la négociation des accords de Grenelle, à Paris, le 26 mai 1968.*

L'ascension politique se fait avec Georges Pompidou. C'est avec lui que Chirac apprend ce mélange particulier de conservatisme moral tandis que la modernisation économique du pays devient une priorité. Pompidou le surnomme d'ailleurs « le bulldozer ».

**Entre Chirac, jeune loup aux crocs affûtés, et Pompidou, le discret Raminagrobis, volontiers taciturne, l'entente deviendra profonde, avec quelque chose de filial.**

moyennes. Remarquable épisode pour l'avenir du pays, mais personne ne le sait encore.

La carrière chiracienne commence dans la bouse. Cours de ferme et purin des étables de Corrèze. Dans ces terres qui appartiennent traditionnellement à la gauche, il monte à l'assaut pour les législatives du printemps 1967. Pompidou, prêt à lui trouver un parachutage confortable, est surpris que ce jeune énarque choisisse la Corrèze, fief réputé imprenable et enveloppé de brumes, et gouverné par des notables matois, voire ficelles. Mais c'est là que Chirac se sent des racines et une affinité. Il achète une vieille Peugeot beige et cible la circonscription d'Ussel, qui fut longtemps tenue jadis par le bon docteur Queuille ; ce dernier déteste les gaullistes. Plusieurs fois ministre de l'Agriculture sous la III<sup>e</sup> République, Queuille est un professionnel des services rendus et du renvoi d'ascenseur : figure délectable du radicalisme, trois fois président du Conseil. Un incontournable pour qui veut conquérir le département. Dans un premier temps, Queuille refuse de recevoir ce godelureau, cette grenouille sortie de l'étang pompidolien. Une entrevue suffit. Queuille confiera plus tard à Jérôme Monod : « *Ce garçon est si charmant qu'il mériterait d'être radical.* » Second obstacle, de taille : Marcel Audy. Sénateur radical, maire de Meymac, haute figure locale, et surtout capitaine de l'armée secrète pendant l'Occupation. Le héros de la Résistance sur son socle. Il est FGDS (Fédération de la gauche démocrate et socialiste). La hardiesse de Chirac consiste à convaincre Audy de ne pas se présenter. Pari fou. Malin, il joue sur le réflexe anticomuniste d'Audy : « *Vous vous voyez, après le premier tour, vous désister en faveur du PC ?* » L'argument porte. Après une épuisante conversation qui dure jusqu'à 2 heures du matin, Audy jette l'éponge. La FGDS n'a plus de candidat.

**Clubs de foot et bals musette.** Chirac s'élance alors sur les routes autour d'Ussel. Hameaux, forêts, fermes disséminées, vent aigre. Paille et grandes cheminées. Familles à marmots dans des pièces noirâtres, manque d'eau, de téléphone, parfois d'électricité. L'énarque dépile alors son catalogue de promesses devant des paysannes ébahies... La conquête du pouvoir se fait, en France, dans les comices, parmi les bestiaux, chez les cantonniers... Il n'oublie rien, ni les hôpitaux, ni les clubs de foot, les maisons de retraite, les cours à fumier, les bals musette... Un mot gentil, un ton familier, des tapes sur l'épaule, il ne recule pas devant les dogues hargneux pour traverser les jardins, jusqu'à la nuit. Au milieu des rames à haricots, il recueille les opinions. Il a un atout : sa mémoire. Une mémoire infailible pour retrouver le nom du grand-père qui a eu la grippe l'hiver dernier. Il visite tout, lunettes sur le front, note les demandes et bourre ses poches d'adresses, de notes, de vœux. Partout où il apparaît, on croit au miracle. Il parcourt les campagnes, crotté, plein d'al légresse, cravate desserrée, poignée de main nette, familier, conquérant, au poil. ■■■





■ ■ ■ Un agriculteur endetté, à l'accent rocailleux, veut une bourse d'études pour son fils ? Chichi s'en charge. Une adduction d'eau ? Ça coule de source ! Un ramassage des ordures ? Comment n'y a-t-on pas pensé ? Quelle négligence ! Non seulement il y a de l'entrain chez ce garçon, mais de l'amour pour ce pays. Le paysan à casquette, ce sera son allié le plus sûr et sa base électorale. Sa mystérieuse complicité avec le monde rural commence là. Le paradoxe, c'est que l'énergumène pressé des bureaux parisiens prend ici son temps sur des bancs d'école. Il est sincère et de bonne foi, il écoute bien. Il joue au billard, lève le coude, écoute, écrit, plonge les doigts dans la crinière des chevaux. Feux de cheminée et châtaignes ? Il connaît. Dans les cuisines à papier tue-mouches, les coudes sur la toile cirée, il tend l'oreille et acquiesce. La photo du fils dans les Aurès, il connaît. Il en vient. Il rencontre tout le monde avec la même ardeur, apiculteurs ou veuves de guerre, notables à brioche ou bénévoles de club sportif. Son ambition ? C'est de « donner un coup de main », comme s'il était de la famille. Il écoute, comprend, partage. L'animal politique se vit chez lui à la fois comme vétérinaire, médecin de campagne, notaire, cousin, confesseur, voisin sympa. Actif qui fera la navette entre les bureaux à Paris et le bistrot du hameau. Il écoute une dame qui s'est foulé la cheville et le vieux combattant de 1914 qui n'a pas eu sa décoration. Week-end après week-end, il roule, s'arrête, blague, s'assoit, se lève, mange, note,

#### **Etape.**

*Au volant d'une Simca 1300 à Ussel, en Corrèze, en 1973.* Député depuis 1967 de la circonscription d'Ussel, où il succède à François Var (SFIO), le gaulliste Jacques Chirac (ici, en campagne pour les législatives de 1973) gardera son siège jusqu'à son élection à la présidence de la République, en 1995.

disparaît, réapparaît, rassure. Sens du contact instinctif, vrai. Immersion heureuse. Le meilleur moment de toute sa carrière. Moments d'effusion avec bambins ou vieillards.

Ça deviendra sa marque. Ajoutez que ce grand escogriffe possède une argumentation béton : il agite l'épouvantail communiste.

Sa campagne électorale deviendra un cas d'école, un modèle du genre. Salut l'artiste ! Il est élu par 18 522 voix contre 17 985 au communiste Georges Emon. Chirac le candidat devient Chirac l'élu.

À Paris, il cultive la Corrèze. Obtient les crédits. Le département change. On goudronne des routes, on construit des hôpitaux, on aménage des maisons de retraite, des centres pour handicapés mentaux. Il obtient des crédits pour adductions d'eau, chasse-neige, terrains de foot.

**Dévoreur et dévorant.** Il possède une arme psychologique prodigieuse : la liberté de ton, l'égalité-fraternité à table. Un mélange d'écoute vraie et de voracité alimentaire. Tout, chez lui, est bouche, mâchoire, englutissement, dévoration. Dévoreur et dévorant. Il engloutit cèpes, gigot-flageolets, châtaignes, bouchées aux noix, boudin aux pommes, anguilles, pigeons, pot-au-feu, *poutirous* farcis, côte de veau au vin, clafoutis, et reprend pâté, tarte aux myrtilles, vide le godet de prune, sans jamais cesser de converser, d'argumenter, de démontrer et d'acquiescer ou de confronter son point de vue. Sa





gourmandise passe de la table à la famille, de la famille au pays. Le chiraquisme est un appétit. Il a le génie de faire fondre la distance du pouvoir et de se mettre à table avant vous. Remarquez que, sur tous les perrons du monde, c'est lui qui a le geste enveloppant, cajoleur de celui qui invite à passer à table. La conquête de la Corrèze a été son printemps politique et sa révélation. Pompidou est bluffé.

## La filiation Pompidou

L'ascension politique se fait sous Pompidou. C'est une filiation majeure. C'est avec le nouveau, le trapu Pompidou qu'il apprend ce mélange de conservatisme moral tandis que la modernisation économique du pays devient une priorité. Il est ministre des Relations avec le Parlement. Le jeune Chirac est indécis, pas encore formé, il s'agit beaucoup, serviteur si loyal qu'il en devient un peu somnambulique. Voyons le décor d'époque. Matignon. Les salons et leur foisonnement de vieil or, la fin du jour qui emplit les fauteuils de style, les huissiers, funèbres chandeliers en attente interminable près des portes, les meubles ornés, les tapis lourds et les frondaisons du parc. Maintenant, les personnages. Olivier Guichard, massif, lymphatique, grand bourgeois, le prototype du « baron » gaulliste – ah, ces barons gaullistes qui constituent cette curieuse noblesse d'après guerre en pleine République, et dont

### Premiers pas.

*Arrivée au conseil des ministres à l'Elysée, le 28 août 1969.*

Propulsé par Georges Pompidou, désormais président de la République, Jacques Chirac rejoint le gouvernement de Jacques Chaban-Delmas en juin 1969. Nommé secrétaire d'Etat auprès du ministre de l'Economie et des Finances, Valéry Giscard d'Estaing, il ne se sent pas encore tout à fait à l'aise face à l'aristocratie politique.

Pompidou se méfie comme de la peste... Ajoutez un bataillon de jeunes énarques. Disciplinés mais concurrents, ils préparent les dossiers dans l'ombre. On installe des centrales nucléaires le long des fleuves en pensant que la puissance du pays est retrouvée grâce au verbe gaullien. Au loin, au fond du couloir, le cabinet de Pompidou, vigoureux, paysan dur à la manœuvre, qui fait du dirigisme économique. Plus tard, on verra glisser les ombres de serviteurs de l'Etat de haut vol : Michel Jobert, tranchant, narquois, Edouard Balladur, que Chirac, en colère, appellera plus tard « l'étrangleur ottoman » en raison de sa naissance à Smyrne, et Jean-Philippe Lecat, le ministre modèle qui pose sur les photos avec une silhouette souple d'escrimeur. Mais le personnage le plus mystérieux, qui sort parfois dans le jardin de Matignon, c'est Pierre Juillet, l'homme du soir, venu de son château dans la Creuse. Personnage redouté, secret, brusque et bougon, considérable, il occupe le plus beau bureau, celui du rez-de-chaussée, aussi aimable et taciturne qu'un choucas dans ses machicoulis. Obsédé par le déclin de la France éternelle. Une sorte de La Varenne qui voit plutôt les Français comme des manants du roi. Le problème est de trouver le futur roi. Il respecte tant le passé qu'il voit toute transformation du pays comme un évident signe de déclin. Il ne croit qu'en la France chrétienne, patriotique et barrésienne. Blessé pendant ses actions dans la Résistance, il boîte comme le diable et claudique derrière les tentures du ■■■





■■■ pouvoir. Il croit en ce jeune Chirac, le déniaise, lui apprend à tendre quelques pièges et distille avec constance des jugements impitoyables sur la classe politique. Curieux maître et curieux élève... Juillet apprend à Chirac que la société est une guerre; il aiguise notre Chirac pour qu'il devienne une arme, notamment contre les barons gaullistes, ces parvenus.

**Clientélisme tranquille.** Le jeune Chirac rend des services à tout le monde. Il fait du clientélisme tranquille. Une marina qui voudrait se construire? Un orphelinat à subventionner? Une commune qui réclame un centre sportif? Un importateur de vins tunisien qui veut qu'on augmente les quotas des importations? Chirac prend l'affaire en main, c'est-à-dire téléphone. En général, il obtient ce qu'il veut auprès du Budget, de l'Aménagement du territoire. Il a la réputation de ne pas laisser tomber les gens. Humainement, c'est bien. Mais Juillet, avec quelque chose de méthodique, de paisible dans la cruauté, façonne un nouveau Chirac. Il y a celui qui visite les malades, s'intéresse tout particulièrement aux vieux, aux handicapés mentaux, aux faibles, aux gens en difficulté. Il transforme ses obligés – très subtilement – en informateurs, mais surtout en fidèles. Mais, versant plus secret, il apprend l'action rapide, ténébreuse, le coup de Jarnac qui permet d'avancer en coupant des têtes. Il apprend la méfiance. Il se constitue donc un bon réseau d'amis. Pendant ce temps, Paris bouge. Concert des Rolling

#### Mentors.

*Au siège du Rassemblement pour la République, à Paris, le 20 mars 1977.*

Depuis la fin des années 60, l'ambitieux Chirac s'est aguerri auprès de deux experts en stratégie politique : Pierre Juillet (à g.) l'a aiguisé pour qu'il devienne une arme. Femme des pouvoirs occultes, Marie-France Garaud (à dr.) lui a tout expliqué de la cuisine électorale.

Stones à l'Olympia. *Le Monde*, qui lit dans le marc de café, écrit : « *La France s'ennuie.* » Moment bizarre. Car, à la veille de 68, le gouvernement travaille bien, vite et fort. La machine Etat tourne : aérotrain, chantiers navals et, pour le reste, on imagine ce que Pompidou et Chirac partagent : le paquet de clopes, la tête de veau sauce gribiche, la foi dans l'Histoire, les foires et marchés, un peu de messe, les routes nues de l'Auvergne, les types à béret qui sortent le Laguiole pour manger un morceau, et cette méfiance à l'égard des intellos, forme curieuse d'aveuglement et qui constitue un vrai mystère chiraquien dans une France qui se veut la partie noble de l'intelligence du monde.

Au fond, ces deux terriens aux bottes crottées veulent bien ravitailler le pays en jouets modernes, comme le Concorde, mais pas question de toucher au clocher du village. Et pourtant, ça remue souterrainement de partout. Ce vieux pays voit arriver les sarcasmes d'une jeune génération, sans comprendre. Si Pompidou et Chirac avaient lu en 1963 un roman intitulé « Le procès-verbal » d'un certain étudiant niçois nommé Le Clézio, prix Renaudot, ils auraient mieux compris la jeunesse et ce que préparaient les classes terminales après l'horrible couvre-feu moral de la guerre d'Algérie. Attention, révolution sexuelle en vue, puis révolution tout court... Adam Pollo est sans doute le premier soixante-huitard squattant une villa sur les hauteurs de Nice.

HENRI BUREAU/SYGMA/CORBIS VIA GETTY IMAGES





Arrêt sur image. A mi-chemin de la trentaine, le grand Jacques est « le bulldozer ». Juillet lui dit : « Chirac, nous vivons un moment d'exception (le gaullisme), il faut en profiter. La France va maintenant dans cinq mille ans d'obscurité. » Ce qui prouve qu'on peut être au sommet de l'Etat et ne rien voir venir.

Marie-France Garaud, elle aussi, femme des pouvoirs occultes, explique la cuisine électorale à ce grand escogriffe, la manœuvre oblique, les poisons distillés, les affaires obscures, les arrière-pensées, le calcul, les coups fourrés, comment attacher des casseroles aux basques des autres. N'oublions pas que les partis politiques vivent de fonds occultes. On ne peut trouver de l'argent qu'avec des procédés abominables. Elle lui apprend à transformer les corrupteurs en corrompus, les naïfs en agents électoraux, les riches en banquiers malgré eux, les adversaires en alliés de circonstance. Mais l'école Juillet-Garraud l'a encoconné dans un rêve rural de vieux pays gelé. On se demande alors, avec de tels maîtres, comment Chirac va vivre les événements de 68. Comme Lemmy Caution dans un polar signé Georges Lautner.

#### Fiches.

*Jacques Chirac dans l'avion qui l'emmena en Corrèze, en 1974.*

De 1974 à 1980, le photographe Henri Bureau (1940-2014) suit l'« animal politique » qu'est Chirac. « C'est en Corrèze qu'il était le plus passionnant, mais le plus éprouvant à accompagner aussi, se souvient-il. Chez lui, familial, chaleureux, heureux... Avec, entre le café-jambon-pâté au bar-tabac de Meymac et le gin-rummy et scotch dans l'avion du retour, à peine un somme de quelques minutes dans la CX aménagée pour allonger ses grandes jambes. »

gouvernement. Les étudiants déferlent dans les rues et dépaient le Boul'Mich' pour le transformer en plage. A la fin du mois, on brûle les voitures. Une partie de la jeunesse veut échapper au gaufrier moral gaulliste. Une partie de la bourgeoisie assiste aux « événements » comme un surveillant général verrait le chahut s'étendre. Commencé comme une bataille de polochons dans un dortoir, ça finit en incendie du pays tout entier. Ambiance poulailler pour les uns, danse du scalp avant le grand soir pour certains, aube et clairière pour d'autres, c'est le défourloir, après une sale guerre d'Algérie et trop d'hivers gaullistes. Mai 68 reste une barricade dans la chronologie du XX<sup>e</sup> siècle. Au milieu des gaz lacrymogènes, que fait notre secrétaire d'Etat ? Il est chargé d'une mission suicide auprès des syndicats. Le 20 mai, Chirac, qui se fait appeler Walter, téléphone à Krasucki, numéro trois de la CGT. Rendez-vous sur un banc, près de la place Pigalle. Chirac, en costume gris, arrive à l'heure, dans une 403 banalisée. Pas de banc et presque plus de place Pigalle... mais un chantier. On creuse un parking. Angoisse. Une main se pose sur le bras de Chirac, celle d'un homme qui fume la pipe et donne le mot de passe. C'est l'envoyé de Krasucki. Ce cégétiste de base écoute les propositions de Pompidou : une grande négociation sur les revenus, la Sécu, le salaire minimum. On esquisse, en fait, Grenelle. Les jours suivants, nerveux, fébrile, Chirac cherche à joindre « Krasu » au ■■■

## Mission Mai 68

Quand commence Mai 1968, le 2, exactement, quand des maoïstes prennent le contrôle de la fac de Nanterre, Chirac est secrétaire d'Etat aux Affaires sociales, il est le vingt-neuvième sur la liste du





■■■ téléphone. Le 23 mai, on propose un rendez-vous rue Chaptal. « *Faites attention* », dit Pompidou. Jacques adore les missions périlleuses, les voitures banalisées, les rendez-vous incognito, la marche au danger, l'action louche. Il est satisfait de ce rôle dans les journées fiévreuses où les uns sont dans l'extase et les autres attendent la diligence pour Varennes. Notre secrétaire d'Etat glisse un revolver dans sa poche. Il informe l'officier de police chargé de sa protection qu'il se rend dans un « *lieu malfamé* ». Peugeot noire, feu dans la poche, col rabattu. Un vrai tonton flingueur. Il monte au troisième étage d'une maison grise, bruyante, avec des odeurs de friture, et se retrouve dans une chambrette à vieux papier peint. Ebahi, il découvre un soutien-gorge sur une chaise. Mais trois hommes l'attendent, assis, dont deux pontes de la CGT. Dans la Peugeot, l'officier de police attend en tapotant sur le volant. Il ne sait pas que, trois étages plus haut, dans une chambre de bonne, a commencé la négociation entre gouvernement et syndicats de gauche. Le soir même, Georges Ségué, secrétaire général de la CGT, remet un texte à la presse, réponse à la proposition secrète de Chirac. Grâce au secrétaire d'Etat aux Affaires sociales et à Pompidou, les barricades finiront par disparaître. Quand plus rien n'est ferme ni stable, Chirac peut se montrer fidèle, hardi, efficace. Pendant que la jeunesse en jeans et tee-shirt Mao pose la dalle funéraire sur le gaullisme dans des éclats de rire, Chirac, fidèle serviteur, a gardé la boutique.

#### Cabotin.

*Jacques, Bernadette, Claude Chirac et le cocker de la famille dans les jardins de l'hôtel Matignon, le 1<sup>er</sup> juin 1974.*

Devenu Premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing à 41 ans, Jacques Chirac se voit imposer Michel Poniatowski et Michel d'Ornano, proches de Giscard, pour composer son gouvernement. Mais accepter ce « *poste à emmerdes* » est pour lui la seule façon de reprendre en main un UDR exsangue. Deux ans plus tard, Chirac en fera une machine électorale : le RPR.

Des années plus tard, quand il parlera de Mai 68, Chirac restera ambigu. « *C'est un événement positif de notre histoire contemporaine. Regrettable dans sa forme, mais positif quant au fond.* » Sibyllin, il n'a jamais laissé de notes ni de confidences écrites sur cet épisode.

## L'Agriculture, à l'aise

Lorsqu'en juillet 1972 on compose le gouvernement Messmer, Chirac a failli être oublié. Finalement, on le nomme à l'Agriculture. Son rêve. Une de ses premières mesures est de renforcer l'exploitation de type familial. Succès électoral. Economiquement, c'est moins évident. Il suit le président Pompidou comme son ombre : croissance et augmentation de la production. On l'appelle « M. Anti-Quotas ». Il devient le virtuose des marathons de Bruxelles et des nuits blanches à discuter en remplissant les cendriers de ses mégots. Sur le sucre, les exportations de soja, le prix de la viande de bœuf, les excédents de pommes de terre, il est incollable. Les organisations paysannes l'aiment. Cependant, la grogne persiste dans les campagnes, car le revenu des paysans reste loin derrière celui des autres Français. Chirac a des idées. Il envisage des vacances pour les paysans, qui seraient remplacés par des stagiaires des collèges agricoles. C'est vraiment à cette époque qu'il devient le ministre préféré de Pompidou. Ce dernier donnera même raison à Chirac contre Giscard dans le conflit

HENRI BUREAU/SYGMA/CORBIS VIA GETTY IMAGES



des détaillants des fruits et légumes. On lui confie la patate chaude. En l'absence de Giscard, parti chasser le tigre en Malaisie, Chirac reçoit les détaillants, leur offre à boire et discute. Il leur assure que l'arrêté, maintenu, sera appliqué avec la « *plus grande souplesse* ». Chirac met au point cette méthode du repli élastique, de la promesse à son exact contraire, du recul pour mieux avancer. Il ira de la plus grande souplesse à la plus grande fermeté, et vice versa. Il confiera au *Point*, le 13 août 1973 : « *Si M. Pompidou venait à disparaître, je serais giscardien.* » Sapristi ! Prophétique!...

### Un brave garçon chez Monsieur le marquis.

Pendant l'été 68, la France se remet des événements au bord de la mer. Mais on s'apercevra, plus tard, que la fièvre du pays n'est pas retombée. Une déchirure a eu lieu, dans les mœurs, sur une longue période, et en politique, très rapidement. Ça commence par le référendum raté d'avril 1969 sur la régionalisation. De Gaulle prend son manteau sans manches et sa canne et quitte la France pour les verts pâturages irlandais. Pompidou pose pour la photo, qui prend la poussière pendant cinq ans dans les mairies de village. Chirac demeure secrétaire d'Etat à l'Economie et aux Finances. Le plus doué de la squadra Pompidou est déçu. Pis : Jacques Chaban-Delmas, le maire de Bordeaux, grimpe les escaliers du pouvoir d'un pas élastique. Il est nommé Premier ministre et ne consulte pas son secrétaire d'Etat trop pressé. Chirac se sent hors jeu. Puni. Ce qui change, c'est le ministre des Finances, un longiligne souple, britannique d'allure, avec un regard étroit, presque asiatique, une silhouette de joueur de golf avec des chuintements auvergnats : Valéry Giscard d'Estaing lui-même, peint par Whistler. Autant le ministre est tiré à quatre épingles et ductile, autant notre Chirac, à côté, apparaît rustique. « *Je ne sens vraiment pas ce type* », dira Chirac en aparté. Giscard doit penser la même chose mais ne se confie point. A son maître d'hôtel : « *On ne sait pas ce qu'il pense* », ajoute Chichi. Ce dernier est déconcerté par cette mécanique de précision comptable, ce financier acrobate, jongleur de chiffres et brillantissime, surdoué. A qui veut l'entendre Giscard donne d'éblouissantes leçons d'économie. Chirac se retrouve comme un brave garçon chez Monsieur le marquis. L'autre marque ses distances avec une implacable et caressante – et suffisante – courtoisie. Chirac va souffrir devant ce ministre glacé, qui prend du thé sans vous en offrir, cet orléaniste qui dévalue le franc de 11 % en août 1969, en oubliant de le mettre dans la confiance. Il y a aussi de tout petits trucs qui agacent Jacques : quand, par exemple, Valéry le laisse se débrouiller avec ses mégots sans lui offrir un cendrier. La minceur, le pied souple, les muscles longs d'un Giscard pourraient être ceux d'un moniteur de ski à Megève. Chirac se sent pataud. Il sort du bureau de Giscard toujours vaguement congédié.

Il n'empêche : le pays change, le MLF s'installe, les périphériques encerclent les grandes villes, la



### « Ecoutez... »

**Jacques Chirac en Guyane, en décembre 1975.**

La mâchoire aussi carrée que les lunettes, Jacques Chirac est passé maître dans l'art de l'allocation. Sa voix de stentor et sa manière de scander les mots feront le bonheur des imitateurs.

fièvre immobilière transforme le paysage et le littoral, les supermarchés scintillent la nuit, nouveaux aéroports de la consommation heureuse. De son côté, la SFIO devient Parti socialiste et nomme le 13 juin 1971 un certain François Mitterrand premier secrétaire, tandis que, moment miraculeux, les seins nus apparaissent sur les plages, sauf en Corse. C'est une décennie merveilleuse pour les jeunes. On bouscule le vieux pays catholique ; un hédonisme cool émerge avec des hippies et des boutiques d'encens. La jeunesse s'envole pour Ibiza ; une génération arrive en lévitation heureuse. Un film, diffusé dans deux salles parisiennes, dynamite le pieux mensonge gaulliste en avril 1971 : « Le chagrin et la pitié ». ■■■



■■■ La mort de Pompidou, le 2 avril 1974, ne va pas stopper la fiesta. Vingt-cinq millions de téléspectateurs vont regarder Giscard affronter le chat François Mitterrand. Le jeune Giscard libéral-charmeur présente une famille soudée, jeune, tendance cachemire, new-look. Il est élu président de la République avec 50,8 % des suffrages exprimés. Sous l'influence de Poniowski, le jeune président propose le poste de Premier ministre à Chirac, qui sait que c'est le poste des emmerdes et n'a qu'une obsession, reprendre en main l'UDR. Chirac ira consulter son diable boiteux, Pierre Juillet, qui a tout manigancé de ce dénouement-là. Il conseille : « Acceptez !... L'UDR a perdu l'Elysée. Gardons-lui Matignon ! » A cette époque, les caisses de l'UDR sont vides et les bureaux du parti, déserts. Au fond, c'est pour maintenir le parti gaulliste en vie que Chirac, à 41 ans, acceptera de devenir Premier ministre. Mitterrand confie à ses proches : « Je ne comprends pas comment Giscard a pu commettre l'erreur de prendre Chirac comme Premier ministre. »

## Premier ministre, « un boulot de chien ».

Le jeune Giscard, nouveau Roi-Soleil, invite des éboueurs à l'Elysée, ralentit le tempo de « La Marseillaise », diminue de moitié les agents chargés de la sécurité présidentielle, choisit ses chandails jaune canari, part en week-end chasser l'ours dans les Carpates, dîne avec son fils dans un bistrot des Halles. Il la joue « à l'anglo-saxonne ». Nous avions sans le savoir un Tony Blair avant Blair. Pendant ce temps, Chirac abat « un boulot de chien » en bras de chemise, cibiche au bec, car Premier ministre, c'est être dans la vraie galère. Chirac est isolé à ce poste. Il s'est fait imposer ses ministres par Giscard. Poniowski, à l'Intérieur, lui savonne la planche. Il transforme Beauvau en machine de guerre contre les gaullistes. Des élus centristes et schreïberiens déploient beaucoup d'énergie et montent des réseaux pour casser l'UDR. Quelle est la riposte de Chirac ? Une obéissance apparente à Giscard. Il sourit large sur le peron et répète tout, en écho, comme son président, mais... trois pas en arrière. En réalité, carnassier, il s'apprête à faire main basse sur l'UDR, conseillé par ses deux cuisiniers diaboliques, Pierre Juillet et Marie-France Garaud (qui gère les fonds secrets...). Il mijote donc dans les caves de Matignon un superbe 18-Brumaire. Il invite à dîner les gros pardessus du gaullisme. Rendez-vous avec Claude Labbé, président du groupe à l'Assemblée nationale. Rencontre avec Alexandre Sanguinetti, le plus pagnolesque de l'UDR, secrétaire du mouvement, fatigué mais influent. Il dépose les armes. Chirac, façon radsoc, tient table ouverte pour que chacun s'y déboutonne et trinque. Il cajole tout le monde, joue de son charme et flatte les amours-propres auprès des grands barons : Roger Frey, Guichard, les autres. Il endort les méfiances, car personne jusqu'ici n'a pensé qu'un Premier ministre puisse en même temps devenir chef du plus grand parti de la majorité. Tout est question d'appétit. Et Chirac montre qu'il a de ■■■

## Triomphal.

Jacques Chirac fête son élection à la mairie de Paris, le 26 mars 1977.

La capitale n'avait plus connu de maire depuis Jules Ferry, en 1871. En place jusqu'en 1995, Jacques Chirac fait de l'Hôtel de Ville une forteresse du contre-pouvoir et y exerce ses ambitions électorales.

Avec sa verve et ses blagues, Chirac plaît au bon peuple. Dans cette France, on aime le panache.



HENRI BUREAU/SYGMA/CORBIS VIA GETTY IMAGES







■ ■ ■ l'estomac. En jouant du téléphone, de l'audace, de sourires carnassiers, de la dramatisation, de la flatterie, de l'amabilité calculée, il gagne. Bondissant et confiant dans sa bonne étoile, Chirac sait, à 41 ans, que la politique, c'est la guerre. Sinon, il vaut mieux retourner jouer au billard dans une brasserie de Tulle. Tandis que Poniatowski lit avec gourmandise des rapports de police dans son bureau de l'Intérieur et déplie chaque jour, sur la commode, la carte de France du découpage électoral étonnant, Chirac réussit une prise d'otage : celle du plus grand parti de droite. Il faut se rendre à l'évidence, Chirac, sabre au clair, fait tomber l'UDR de son côté et pose ses bottes sur la table devant les barons médusés. Insolent. Et, de plus, il se donne le luxe de ne pas prévenir Giscard, parti se faire acclamer aux Antilles. Il avoue, matois, tartufe : « *C'est embêtant, je n'arrive pas à le joindre, les lignes sont mauvaises avec les Antilles.* »

Sa brusquerie, son côté impulsif, sa verve et ses blagues plaisent, trompent assez facilement, car ceux qui sont dans le sérail savent que les pièges sont savamment noués par Garaud et Juillet. Vous avez, sur le devant de la scène, d'Artagnan, mais vous prenez l'escalier dérobé et vous découvrez un mélange de Catherine de Médicis et de Javert. En sous-sol, ils préparent les filtres et les poisons contre les giscardiens.

Ce Premier ministre plaît au bon peuple. Dans cette France, on aime le panache, l'odeur de tabac, le repas des fauves, le duel entre fend-la-bise (venu de Corrèze) et le brillant économiste de France qui porte chemises bleu clair et cravates rayées (comme s'il travaillait à Wall Street). Le couple Chirac-Giscard ressemble, à ses débuts, à un mariage heureux. Mais il ne s'agissait que de fiançailles. Le mariage portera un nom moins romantique : la cohabitation. C'est la vie de couple, multipliée par les futurs avocats du divorce.

## Le prince de Paris

De 1977 à 1995, Chirac a été maire de Paris. Lui, l'ami des agriculteurs, a dirigé, modelé, façonné Paris. Pendant dix-huit ans, Chirac a vécu dans ce faux château à clochetons, surplombé par des chevaliers néogothiques aux cuirasses verdies. Ça dessine un rectangle grandiose, hérissé, imprenable ; une forteresse. Derrière ces murs-là, Chirac a reçu les promoteurs immobiliers. Il s'est barricadé avec ses complices et son Juppé, « *le meilleur d'entre nous* ». Quand il approche des fenêtres, il voit à travers les affreuses vitres colorées le peuple de gauche, qui, en 1981, vient d'applaudir son ennemi.

Imaginez ! En 1977, il pénètre dans l'Hôtel de Ville, roi du RPR. En 1995, il quitte son domaine gothico-poussiéreux pour l'Elysée. Curieusement, il semblait plus obscurément puissant, plus féodal, plus mystérieux, dans son Hôtel de Ville, avec un avenir latent, que comme président, dans un Elysée qui en a vu tant d'autres. Prince d'un décor gothique,

### Cliché.

*Jacques Chirac à l'hôtel de ville de Paris, avec Bernadette (en face de lui), Laurence (à g.), Claude (premier plan) et la chienne Jasmine, en 1977.*

Rien ne manque dans cette photo d'une famille française à table, même pas le chien, un braque d'Auvergne offert en 1976 par Valéry Giscard d'Estaing à son Premier ministre d'alors. Mais derrière le bonheur affiché subsiste la grande souffrance de Laurence, atteinte d'anorexie mentale.

**Dans l'Hôtel de Ville, il y a une famille. Il y a aussi un système avec des proches, des chevaliers de cette Table ronde qui comprend également des dessous-de-table.**

avec escaliers, balcons, claires-voies, plafonds à caissons, plantes vertes inusables, salles des pas perdus, il conduit en secret ses affaires. Un peu Volpone, un peu Louis XI. Il a tout le temps pour conspirer, faire entrer des conseillers secrets, jeter dans des cheminiées des notes douteuses. L'Hôtel de Ville est un machin tarabiscoté, poudreux, surchargé, un peu donjon, un peu cachot. L'hôtellerie de la chiraquie... On s'y installe entre chevaliers, avec longues tables et frais de bouche dignes des peintures flamandes ; mais aussi grands salons tristes, parquets qui craquent, cheminées énormes, chenets dorés. L'audace s'y étouffe et y prend vite un caractère comploteur. Tapisseries ennuyeuses, cabinets-placards, conversations sous les voûtes. Le sentiment d'être toujours entre la cave et les combles. La forteresse chiraquienne est là. Chirac se mure dans ses habitudes. C'est une immense chapelle fermée ; on y éloigne le citoyen curieux. Moments clés. Imaginez la jubilation secrète d'un Chirac dans son antre, auprès de sa cheminée, observant les remous et les raz de marée roses de la mitterrandie. Chirac, la tulipe noire dressée dans les parterres de roses de Mimitte.

Dans l'Hôtel de Ville, il y a une famille. Bernadette, l'épouse, et Claude, la fille. Il y a aussi un système avec des proches, des chevaliers de cette Table ronde qui comprend également des dessous-de-table : Juppé, Michel Roussin, Tiberi, Toubon, d'autres. Des gens du bâtiment abrités sous les clochetons de cet Hôtel de Ville, un vrai château hanté pour grenouillages... Il résiste aux changements du temps. On imagine la foule de bénéficiaires des HLM et la file des quémandeurs. La haute futaie des combines forme broussaille. Petit à petit, plus tard, la justice démêlera tout cela. Pendant dix-huit ans, on pénètre en chiraquie par des escaliers tordus, on y échange à voix basse des propositions de bonnes affaires. Faisans et vrais patriotes se croisent. Un couple de petits-bourgeois (il appelle Bernadette « Bichette ») reçoit les prédateurs et les crocodiles de la capitale. Le gratin du RPR y complot. Moment ineffable. En pleine fièvre immobilière, en pleine mitterrandie, en plein pays rose, en plein bétonnage de la banlieue, en plein passage au black-blanc-beur, Chirac est le roi d'un palais piranésien.

Il faudra au moins 30 kilos de dossiers pour savoir ce qui s'est passé dans ce château provincial situé au bord de la Seine. Juppé paiera pour les autres.

## Les grandes bouffes

L'arme politique préférée de Chirac, c'est la table. Tablées rustiques, banquets civiques, bamboches de victoire électorale, buffets campagnards, tables rondes avec charcuterie, pots de l'amitié, tout est bon pour cet homme qui est un appétit, une chaleur, une gourmandise, une franchise, un entrain. Grandgousier magnifique, il devient pédagogue, avocat, confident, avec cette roublardise qui ■ ■ ■













AGIP/RUE DES ARCHIVES - PATRICK CHAUVEL/SYGMA, CORBIS/IA GETTY IMAGES

■■■ vient des marchés, des foires, des campagnes. Devant un pot-au-feu, il s'anime, s'assouplit, devient gai, en forme, épanoui; il réchauffe, splendide et serein, devant cèpes, gigots-flageolets, châtaignes, bouchées aux noix, pigeons, côte de veau au vin, clafoutis. Tout en parlant et ingurgitant, il donne l'impression d'écouter. La ménagère aussi bien que le comptable, l'agriculteur aussi bien que le pêcheur sont médusés par cet homme qui sait créer un climat affectif quand il parle à la cantonade, loin des snobinards, et sous la treille... Il comprend et persuade tout citoyen devenu convive ou voisin de table. Ses plaidoiries et ses causes deviennent subitement bonnes devant plats canailles et pousse-café. La recharge énergétique d'un dîner le rend percutant. L'entente qui sommeillait entre lui et le citoyen s'éveille, les soupçonneux succombent à ce mélange de brutalité électrique dans le ton et de flexibilité dans le contenu. En engloutissant, il vous délivre des fatalités et des « problèmes ». Plus d'un sceptique a été converti au cours d'un déjeuner. La patrie appelle chez lui d'abord la fraternité des assiettes. C'est là qu'il fanfaronne, évacue les obstacles, fraternise et vous congestionne d'espérances et de promesses. Il a cultivé en maître queux la familiarité, la proximité, les deux mamelles du candidat aux élections. Il confiera : « Pour éviter de boire trop, j'ai une technique formidable : on porte son verre aux lèvres, on le repose et on reprend le verre vide d'un autre. » Oui, le chiraquisme fut d'abord un appétit comme « La comédie humaine »

### **Bamboche.**

*Un banquet du RPR en Mayenne, le 2 juin 1979.* Gaulliste et homme de réseau, Charles Pasqua (debout à g., lunettes) a contribué à l'ascension politique de Jacques Chirac. En 1986, dans son premier gouvernement de cohabitation, ce dernier le nommera ministre de l'Intérieur.

### **M. Propre.**

*Au volant d'une balayeuse de caniveau à Paris, en 1985 (ci-contre).* Chevalier vert de la propreté municipale, Jacques Chirac s'est également fait le promoteur des inoubliables « motocrottes », chargées de nettoyer les trottoirs de Paris jusqu'en 2004.

de Balzac fut, avec ses quarante tomes, la grande bouffe romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle, une manière de transfigurer le plus banal des Français et de le faire rayonner départementalement. Comme Balzac, Chirac a intégré le bâclage et le partage, les plaisanteries de table d'hôtes et la confiance parodique des grandes gueules. Il a enveloppé le pays d'en bas de sa chaleur et fait fondre le scepticisme naturel du citoyen au moment du vote.

Dans sa voiture, qu'il conduit à tombeau ouvert, s'encadrent les vallons, les fossés, les frondaisons d'un pays qui l'enthousiasme avec ses parfums, ses arches et ses caches de verdure, ses rivières, ses fermes grises. Une province qu'il dévore dans une sorte de film rapide. Il accélère sa campagne. Il a manqué en mourir, le 26 novembre 1978. Un terrible accident qui a failli lui coûter la vie. Et, de l'hôpital, emmaillotté, plâtré, cloué dans son lit, il lance son « appel de Cochin ». L'immobilité lui a donné envie d'être solennel et gaulliste, tout le contraire de sa nature.

## **Un coq bicéphale**

Le jeudi 20 mars 1986, le président François Mitterrand reçoit le fringant député de Corrèze pour le nommer Premier ministre. Il confiera le soir même à Attali : « Je suis sur mes gardes. Chirac est l'ennemi ! » Il ne s'y est pas trompé, le grand prélat de la gauche, quand il reçoit un Chirac encore tout crotté (*suite p. 54*) ■■■









### **Cercle.**

*Jacques Chirac dans son bureau de l'Hôtel de Ville, pendant la campagne présidentielle de 1981 (à côté de lui, Pierre Messmer; au fond, Alain Juppé; près de la cheminée, Edouard Balladur).*

Prince d'un décor gothique, avec escaliers, balcons, claires-voies, plafonds à caissons, plantes vertes inusables, salles des pas perdus, Chirac conduit en secret ses affaires. Un peu Volpone, un peu Louis XI. L'Hôtel de Ville est un machin tarabiscoté, poudreux, surchargé, un peu donjon, un peu cachot. L'hôtellerie de la chiraquie...



■■■ (suite de la p. 51) des chemins de Corrèze. Il est curieux de voir comment va se débrouiller ce grand type qui grille cigarette sur cigarette, toujours à la charge ou sur la brèche. A ceux qui lui conseillaient de choisir Chaban-Delmas ou Giscard pour Mitterrand, Mitterrand avait déjà répondu, malin : « On prendra le plus dur pour le casser. Et c'est Chirac, le plus dur. » Cette cohabitation de treize mois va opposer deux caractères et deux hommes d'Etat. Ils demeurent si dissemblables que ça s'apparente à un cas d'école. L'un est onctueux, flatteur, rusé, caressant et travaille déjà, à son âge, pour l'Histoire. L'autre, en pleine ascension, enfin, se frotte avec la vraie France de tous les jours, qui défile, fait grève, brocarde, résiste aux changements. Flatteur, stratège byzantin, Mitterrand observe, gourmand, le nouveau locataire de Matignon. Il le trouve agité, courant d'air, spontané, versatile, mais intéressant. Un homme de cour reçoit un énarque des champs. La course du lièvre Chirac, en zigzag, fascine le vieux joueur d'échecs... Très vite, le numéro de duettistes s'affine. C'est « Mimitte » façon archevêque, dans le velours présidentiel, qui accueille un hussard brouillon chaque mercredi. Enjôleur, Mitterrand, devant les ministres réunis autour du tapis vert, enrobe ses conseils de quelques phrases galantes qui subjuguent mais déconcertent Chirac. Le président n'élève pas la voix, mais il délimite son champ d'action. Mitterrand ne manque pas une occasion de griffer l'amour-propre de « Monsieur le Premier ministre » en le renvoyant à sa paysannerie culturelle. Il lui dit, par exemple : « Mais Monsieur le Premier Ministre, il faut lire, s'informer... » après lui avoir parlé de Marguerite Duras. Au fond, Mitterrand adore, en voluptueux, inquiéter son invité. Ses conseils sonnent en avertissements. Il aime troubler Chirac par des formules sophistiquées et ambiguës. Mais, derrière les fenêtres, le temps change, vient à l'orage.

On entend des déflagrations. C'est l'automne terrible des bombes. Attentat du Point Show sur les Champs-Élysées, attentat contre le vice-président du CNPF au Vésinet, revendiqué par Action directe, bombe dans un immeuble de la préfecture de police de Paris qui tue deux personnes et en blesse vingt-huit, puis en septembre six attentats par le CSPA (Comité de solidarité avec les prisonniers politiques arabes), notamment rue de Rennes, devant chez Tati (7 morts, 51 blessés). Ajoutez que Georges Besse, PDG de Renault, est abattu par deux membres d'Action directe. Pasqua et Pandraud sont à la manœuvre. Mitterrand, pelotonné dans les pénombres des ors élyséens, contemple un Chirac en première ligne, aidé d'un Pasqua robuste et grande gueule, devant un pays qui voit les barbares poser des bombes dans des corbeilles à papier ou sous des sièges de bus.

Chirac est combatif, offensif. Les électeurs qui ont cru malin d'équilibrer les forces du pays par un bicéphalisme commencent à s'étonner, puis à s'inquiéter. C'est qu'ils devinent qu'une cohabitation est un

### Dissemblables.

*François Mitterrand et Jacques Chirac arrivent à la réunion du Conseil de sécurité à l'Élysée,*

*le 19 septembre 1986.*

Au plus fort de la cohabitation, une vague d'attentats terroristes secoue Paris. L'occasion pour le président et le Premier ministre d'affiner leur numéro de duettistes : Jacques Chirac est en première ligne tandis que François Mitterrand, sous les ors élyséens, l'observe. L'écart entre eux ne tarde pas à se creuser.

**Mazarin en diable, léonin, le président exerce ses talents de flatteur avec les meilleurs ministres de Chirac pour affaiblir leur fidélité.**

curieux machin. On avait connu l'aigle bicéphale impérial autrichien ou prussien, mais un pays dirigé par... un coq bicéphale ! Ce coq, qui réveille les Français chaque matin, ressemble à une malformation dans le poulailler. Entre Matignon et l'Élysée naissent chaque jour de nouvelles frictions, des querelles de préséance, des agacements. Chacun délimite ses frontières et ses privilèges. Tout devient prétexte à cajoleries bien fourbes, rectifications et éclaircissements, mises au point de l'Élysée, messages de Matignon, petites phrases qui sentent la lame et l'épée à moitié sortie du fourreau, sous la dentelle. La cohabitation est une fermentation, une usure, un acide, un venin. Ça tend surtout à une paralysie de l'appareil d'Etat.

## Battling Chirac

Le duel à fleurets dénichés ne s'exerce pas qu'en face à face. Mitterrand vise tout le gouvernement.

Mazarin en diable, léonin, le président exerce ses talents de flatteur avec les meilleurs ministres de Chirac, pour affaiblir leur fidélité. Il ouvre en grand les portes de son bureau et cajole Carignon, Séguin, Juppé, Léotard, Noir, et même Pasqua. Tous écoutent, médusés, un Raminagrobis si sensible à l'avenir de leur carrière, si prévenant, si préoccupé de leurs soucis, si attentif à leur famille, et qui se découvre avec eux tant d'affinités. Les plus naïfs ressortent contents d'être enduits dans la glu des compliments présidentiels. Un vrai travail d'artiste. Lui, Chirac, joue du harcèlement téléphonique. Mitterrand répond en corrigeant sèchement la copie de Chirac au conseil des ministres. En plein 14 Juillet, le président socialiste refuse de signer les ordonnances sur les privatisations. Les proches conseillent à Chirac de démissionner. Pas question ! Battling Chirac veut son combat et sa victoire. Il n'est pas venu à Matignon pour un simple ring d'observation, mais pour s'imposer et gagner par KO... En septembre, Mitterrand confie à ses proches qu'il trouve Chirac « *raide et dévoré de tics* ». En décembre, il jubile : le RPR s'engage dans le projet de loi Devaquet. Le président allume la télé et regarde, goguenard, plus de 800 000 étudiants défiler dans les rues des grandes villes. « *Un faux dur entouré de faux professionnels* », commente-t-il.

Avec la mort de l'étudiant Malik Oussekin, rue Monsieur-le-Prince, coursé par deux policiers motocyclistes, les revers chiraquiens s'aggravent. Des cheminots sont en grève ? Mitterrand les reçoit tout sourire au fort de Brégançon. Tout devient sujet à disputes : code de la nationalité, négociations à Bruxelles, privatisations, options stratégiques, euromissiles... La guéguerre s'installe, une épuisante guerre de tranchées et d'usure. C'est alors qu'éclate l'affaire Wahid Gordji, cet Iranien soupçonné d'avoir trempé dans les attentats de septembre. C'est l'incroyable échange télévisé du 28 avril 1988. ■■■

STRINGER FRANCE/REUTERS







■ ■ ■ Jacques Chirac : « *Est-ce que vous pouvez dire, en me regardant dans les yeux, que je vous ai dit que nous avions les preuves que Gordji était coupable ? Pouvez-vous contester ma version des choses en me regardant dans les yeux ?* »

Mitterrand : « *Dans les yeux, je la conteste.* »

Minute de stupeur et d'effroi de la France. On se dit alors, avec Friedrich Nietzsche : « *L'Etat, c'est le plus froid de tous les monstres froids.* »

Le pays a observé dans la lucarne, en direct, deux animaux à basse température.

Au fond, si on relit les « Verbatim » d'Attali, on découvre que la cohabitation a permis d'obtenir un portrait en creux de Chirac par Mitterrand. Il suffit d'additionner les confidences du président à Attali. Les faiblesses y sont pointées : « *Sa position s'aligne sur celle des Américains. C'est la moins gaulliste des attitudes possibles* » ; « *Chirac a besoin de quelqu'un à admirer. Il ne fonctionne que comme ça. Il ne faut pas admirer ses collaborateurs, cela finit par leur donner des idées...* » ; « *Il est flambarde, mais il ne tient pas cinq minutes.* » Ou bien : « *Chirac a avec moi un ton de plus en plus cohabitant, mais au-dehors il lâche de plus en plus ses chiens.* » Ou encore : « *Chirac ne va jamais jusqu'au bout* » ; « *Il changera trois fois d'avis, puis il cédera. Ce n'est pas un mauvais type.* » Il lâche aussi un terrible : « *Il court vite, mais il ne sait pas vers où.* » Et en même temps le socialiste confie qu'il trouve « *du charme, de l'énergie et une réelle connaissance du pays* » à ce schizophrène, qui dit blanc à Matignon et noir devant ses troupes du RPR. Un seul terrain d'entente : la politique agricole à Bruxelles et devant la terrible Thatcher, que tous deux traitent d'« *épicière* ».

Enfin, Mitterrand gagne l'élection présidentielle.

## Jours intranquilles à l'Elysée

Le 7 mai 1995, après trente-deux ans de combats politiques, Jacques Chirac devient le président des Français. Il a 62 ans. Mais il sait qu'il est un miraculé. En janvier de la même année, il était au plus bas des sondages. Tout le monde politique et journalistique donnait Balladur favori. Chirac était seul et « ringardisé » par un certain nombre. Que s'est-il donc passé en cinq mois ? Jamais la « bête politique Chirac » n'a été aussi énigmatique, autant pour ses (rares) amis que pour ses rivaux. Celui qui fut ministre de 1967 à 1974, deux fois Premier ministre, maire de Paris, président fondateur du RPR, était un homme désavoué, isolé en janvier. Bourgeois se voulant popu, héritier de Queuille et Pompidou, retranché pendant quinze ans dans sa mairie de Paris, îlot de résistance en pleine mitterrandie, Chirac l'exubérant a subi la tontonmanie et appris la cohabitation, compliquée, meurtrière, vertigineuse, avec un maître de la ruse.

A l'approche de l'élection présidentielle, Chirac, en 1993, avait renoncé, cet impatient, à être ■ ■ ■

### Esthètes.

*Inauguration du musée d'Orsay, à Paris, le 1<sup>er</sup> décembre 1986.*

Accompagnés de François Léotard, ministre de la Culture et de la Communication (entre le président et le Premier ministre) et de Roland Dumas (à dr.), François Mitterrand et Jacques Chirac sont accueillis au musée d'Orsay par la conservatrice, Anne Pingot. Celle-ci est également la mère de Mazarine, fille qu'elle a eue en 1974 de François Mitterrand, et dont l'existence ne sera révélée que huit ans plus tard.

**Mitterrand ne manque pas une occasion de griffer l'amour-propre de Chirac. Il lui dit, par exemple : « Mais Monsieur le Premier Ministre, il faut lire, s'informer... » après lui avoir parlé de Marguerite Duras.**



DERRICK CEYRAC/AFP









■ ■ ■ Premier ministre pour laisser le fauteuil empoisonné à Balladur, persuadé qu'un Premier ministre en exercice ne peut être élu. Il découvre alors que, contrairement à ses calculs, Balladur, Premier ministre, préserve une bonne cote de popularité et ne dégringole pas dans les sondages; des députés gaulistes, jour après jour, rallient son rival. Son propre camp le trahit; Sarkozy et Pasqua passent à l'ennemi.

Chirac, sans faiblir, reprend son bâton de pèlerin, persuadé qu'un bain de foule est chez lui un bain de jouvence. Et c'est ce qui arrive, comme s'il puisait sa légitimité du contact direct avec la France de la province. Loin des états-majors, il replonge dans le pays profond, parcourt les villes en parlant de la «*fracture sociale*». Il serre des milliers de mains dans les entreprises, les rues, les cafés, sur les marchés, dans les cités. Il mène une solitaire cavale, acharnée, passionnée, tenace, pour écouter le sourd murmure du vrai pays. Tourne le dos aux cuisines électorales parisiennes. Il passe par la glacière de la solitude. Il lutte contre le «*pessimisme ambiant*». Il ne se plaint pas, ne s'épanche pas, ne se confie pas, il ne subit pas, il se bat, il affronte, tandis que la presse griffonne éditosur éditosans le ménager. Tout se passe comme si, en sillonnant villes et campagnes, en parlant à ses «*chers compatriotes*», il se remontait le moral. Il tient la cadence en oubliant l'ironie des médias et les nombreuses défections dans son propre camp.

Mais Séguin et Madelin le rejoignent. Arrive, fatidique, le 23 avril 1995, premier tour de la

### Rivalité.

*Avec Edouard Balladur à l'Hôtel de Ville, en mars 1993.*

Dès l'été de la même année, Edouard Balladur, alors Premier ministre de François Mitterrand, regarde vers la présidentielle. Et deux ans plus tard, «*l'ami de trente ans*» rallie à lui Nicolas Sarkozy et Charles Pasqua au cours d'une campagne particulièrement âpre pour la droite. Elu président au second tour, Chirac ne lui pardonnera pas cette «*trahison*».

présidentielle. Il monte et descend dans les chiffres au fil des minutes. A 16 heures, il l'emporte sur Balladur avec 23 %, contre 16,5 %. A 18 heures, il est à égalité avec Balladur. A 19 heures, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre.

Le vainqueur du soir est Jospin, avec 23,3 % des suffrages. Chirac est à 20 % et Balladur à 18,5 %, donc éliminé au second tour. Ce dernier, loyal, se retire aussitôt en faveur de Chirac le miraculé; de nouveau, contre toute attente, c'est lui le patron de la droite. Cependant, il n'oubliera rien des trahisons à l'intérieur du RPR. Balladur demande une rencontre. Refus: «*J'ai fait ma campagne seul. Il fut même un temps où j'étais très seul*», cette phrase va retentir pendant tout son septennat. Elle annonce le nouveau Chirac. Cet homme a vu le gouffre, l'oubli, le sable...

**Défiance et silence.** L'homme qui devient président n'est plus l'agité sympa, le charmeur, le galo-pant, l'optimiste, le pote exubérant, l'espèce de pistolet incontrôlable, le vaillant, l'effronté. Il a vu de près le cimetière des éléphants. Et surtout l'indiscipline, les intérêts immédiats, les infidélités en chaîne dans son parti, les avides, les fripons, les fré-tillants, ceux qui doucement passent à la maison d'en face avec barda et militants, tout un petit monde RPR plus instable et volatil qu'il ne croyait. Il y a sans doute beaucoup de réajustements de sa philosophie dans ses ruminations... Il collera désormais moins à la politique politicienne, plus attentif à





l'histoire française. Ses oreilles se sont définitivement bouchées à une certaine jactance au profit d'une vision plus large de la société et de ses indispensables changements à apporter. Il s'est intercalé entre lui et le monde politique une espèce de défiance et de silence, mais aussi une zone intéressante de méditation à plus long terme sur ce qu'il doit faire. Ce n'est pas un hasard si, dès le début de son septennat, il brise un tabou. Le 16 juillet 1995, à l'emplacement du Vél'd'Hiv, il reconnaît « *la faute collective de l'Etat français* » dans la déportation de 76 000 juifs, rompant ainsi avec la sacro-sainte doctrine de ses prédécesseurs. Qui sait si cet acte moral – capital pour notre pays – n'est pas né dans ces temps d'isolement et sur ce chemin ingrat ? En cassant l'image d'Epinal mensongère imposée depuis de Gaulle jusqu'à Mitterrand – sous prétexte de favoriser la réconciliation nationale, on mentait depuis 1945 –, il rétablit la vérité en rompant avec la doctrine chère aux vieux gaullistes. C'est une révolution...

Dans le même temps, il est révolté par ce qui se passe en ex-Yougoslavie. Lorsque Ratko Mladic prend en otages 367 Casques bleus, dont 174 Français, transformés en boucliers humains, il s'exclame : « *Plus jamais ça !* » Il passe sa colère sur l'amiral Jacques Lanxade et fait donner l'ordre aux forces françaises de se défendre si elles sont attaquées. Il passe un cran au-dessus lorsque le 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine reprend le pont de Vrbanja, le 27 mai. Deux jeunes

### Solemnité.

*Jacques Chirac remet la coupe à Akebono Taro, premier vainqueur du grand tournoi de sumo, au Palais omnisports de Bercy, à Paris, le 14 octobre 1995.*

Amateur éclairé de culture japonaise, Jacques Chirac est un inconditionnel du sumo, sport national de l'archipel.

Aussi, à peine élu président, il programme cette manifestation à Bercy. En 1986, il avait déjà reçu des lutteurs à l'Hôtel de Ville, en 1986. Clin d'œil à sa passion : l'un de ses chiens, un bichon maltais, est baptisé Sumo.

soldats, Marcel Amaru et Jacky Humblot, sont tués. Sur la base militaire de Vannes, où il leur rend hommage, Chirac déclare : « *La France ne tolérera plus que ses soldats soient humiliés ou blessés ou tués impunément par ceux qui ont choisi de s'opposer à leur mission de paix, de protection des populations.* » C'est une rupture éclatante avec la doctrine de Mitterrand, qui était de « *ne pas ajouter la guerre à la guerre* ».

Avec la Grande-Bretagne et les Pays-Bas, il propose de créer une Force de réaction rapide. Il convainc Bill Clinton le 14 juin, bataille au Capitole de Washington pour imposer ses vues, téléphone à ses homologues européens, obtient l'accord du secrétaire général de l'Onu, fait rédiger un projet de résolution, qui est adopté. En août, un bombardement sur le marché de Markale, à Sarajevo, fait 53 morts et 89 blessés. Le 30 août, l'aviation de l'Otan, appuyée au sol par la FFR, lance des raids contre les Serbes qui encerclent Sarajevo. Et le 5 septembre, sur France 2, Chirac déclare : « *J'ai été probablement celui qui a entraîné l'adhésion générale pour une riposte forte.* »

Quand deux pilotes d'un Mirage 2000 tombent aux mains des Serbes de Bosnie, Chirac téléphone à Belgrade au président Milosevic et lui dit :

« *Si je ne les récupère pas immédiatement, ma vengeance sera terrible.*

– *Ça veut dire quoi, terrible ?* demande Milosevic.

– *Imaginez le pire, vous êtes en deçà de la vérité !* »

Le 12 décembre, avant la signature des accords de paix, les deux aviateurs sont remis au chef ■■■



■■■ d'état-major de l'armée française. Début de septennat au clairon. Chirac, comme dans la reprise des essais nucléaires, marque sa rupture avec la miterrandie. En avant calme et droit, il se présente d'abord comme un chef des armées.

## Des légitimistes au Château

Chirac n'est pas un homme seul. Installé à l'Elysée, il a placé sa famille. D'une manière délicate. Bernadette, qui fut longtemps aussi discrète que Mme de Gaulle (l'absolu modèle déposé de la jeune fille à particule), est devenue épouse, maîtresse de maison exemplaire, loyale, zélée. Elle est restée dans l'ombre de l'époux. Puis elle devint discrète comme une cueilleuse de champignons pour se faire élire en Corrèze. Elle est devenue la muse du département, tandis que son époux était, lui, devenu l'illustre Gaudissart de la diligence France. Insensiblement, avec des pièces jaunes, des apparitions télévisées soigneusement distribuées le dimanche à l'heure de l'apéro, Bernadette a endossé le rôle de « mamie » sourire en coin et épigrammatique. Elle n'en dit jamais trop, pour qu'on n'en pense pas moins. A tort ou à raison, le citoyen aime bien avoir l'impression d'être invité chez les Chirac. Nous sommes un pays de notaires et d'héritage. Chirac a hérité de Pompidou, qui lui-même avait hérité de De Gaulle. Donc, Bernadette est l'épouse légitime du pays, comme elle est le « *point fixe* » de son mari, celle qui a tout supporté et qui peut donc tout excuser. En France, on gagne l'Audimat par un joli château, des rentes, une femme docile, une santé robuste. Les médisances médiatiques n'y peuvent rien ; les Chirac sont l'expression de la notabilité, de la propriété, de l'hérédité. Grâce aux délicieuses vallées de la Corrèze, aux familles méritantes, à la raison et à la civilité, les légitimistes sont installés au Château.

**Bulle familiale.** La fille, Claude, cheveux coupés court, chaussures plates, raisonnablement moderne, surveille le secteur clé : la communication. Après avoir dit qu'elle ne resterait pas auprès de son père s'il était président, elle fait le contraire. Elle exerce un contrôle strict sur l'« image du père ». Là encore, la descendance et le sang parlent contre les cabinets-conseils. Elle règne sur l'allure, la longueur des manches, la couleur du veston de papa. La vision des Alpes à la télé le jour où il annonce, à Avignon, qu'il se représente à la présidentielle, c'est elle ! Elle surveille la syntaxe et la ponctuation de ses discours, la place des caméras dans les salons de l'Elysée, la liste des invités, lui intime le silence ou la méfiance d'un doigt sur la bouche. Elle a le crayon rouge facile. Elle se fait la gardienne des vrais tabous. Elle surveille la turbulente piétaille médiatique en passant parfois par les supérieurs. Le lien est si fort entre le père et la fille, le dévouement si évident qu'il rassure la

### Miraculé.

*Jacques Chirac au balcon de son QG de campagne avenue d'Iéna, le 7 mai 1995.*

L'homme qui devient ce soir-là président de la République est un « nouveau » Chirac. Moins exubérant, plus défiant vis-à-vis du monde politique qui l'a malmené durant la campagne.

**Dès le début de son septennat, Chirac brise un tabou. Le 16 juillet 1995, à l'emplacement du Vél'd'Hiv, il reconnaît « la faute collective de l'Etat français » dans la déportation de 76 000 juifs.**

France de papa. Car ce Chirac turbulent, tout fou, enthousiaste, ébloui par le soleil de sa popularité, naviguerait volontiers à l'aveugle, trop confiant en son étoile. Il a besoin d'une boussole. Toujours en mouvement, ce père qui n'a, au fond, jamais habité que des palais, ne sait plus comment vit le Français moyen. A preuve : il paie en liquide dans des palaces, ce qui ne veut évidemment pas dire qu'il s'agit de fonds secrets. Il dévoile sa nudité de sexagénaire au bord des mers chaudes sans souci des paparazzi. Heureusement, Claude veille.

Mère et fille ont discuté une nuit entière des avantages et des inconvénients d'avouer dans l'immédiat l'accident vasculaire de Chirac, le vendredi 2 septembre 2005. Claude Chirac, telle une célibataire qu'elle n'est plus, entoure son père d'une clôture pleine de charmillie. Elle filtre les visiteurs du soir. C'est elle qui entrebâille les persiennes de l'Elysée. Elle impose des rites : celui de l'entretien télévisé du 14 juillet est le plus beau. Il conjugue le patriotisme et la détermination politique ; il donne au discours présidentiel un fond sonore de musique militaire, de « Marseillaise ». Merveilleuse bande-son pour discours martial, avec une France garance, une France bleu horizon, une France clairon-képi, une France Joffre, une France Garde républicaine à plumet, une France égalité... En filigrane, la sensibilité bourgeoise liée au passé piou-piou des armées qui défilent avec tablier de sapeur permet à Chirac de claironner sa détermination et de donner à son horizon politique une couleur bleue Patrouille de France.

Dans cette bulle familiale parfaite subsiste un mystère : Laurence, l'aînée, née le 4 mars 1958. Intelligente, ressemblant à son père, faisant du cheval et de la voile. Depuis son adolescence, Laurence est devenue un secret d'Etat. Le Masque de fer de la famille. L'ombre anorexique. Les Chirac, bons parents, l'ont fait examiner par les grands spécialistes mondiaux. Psys et sommités médicales.

Il n'empêche : un vendredi 13 avril 1990, Laurence saute par une fenêtre. Fractures multiples. Depuis, elle vit à Paris, recluse, s'arrange pour que personne ne la voie. A peine l'a-t-on entraperçue dans les salons de l'Elysée, le soir de la victoire de son père. Et les vieux amis ne savaient que dire : jamais Chirac n'en parle.

**« Je file ».** Tout le monde sait que les deux enfants du couple ont souffert, dans leurs jeunes années, des absences de leur père. Sa grande phrase, dit Bernadette, était : « *Je file.* » Quand on est née Chodron de Courcel, on tourne la tête si le mari ne file pas toujours vers une réunion politique tardive.

Au fond, le couple Chirac a sacrifié longtemps la stabilité de la vie familiale aux contraintes et au brouhaha du pouvoir. Mais la réélection à la tête de l'Etat, avec 82 % des voix, le 5 mai au soir de 2002, a installé une famille à laquelle la France peut s'identifier. Un nouveau régime de valeurs traditionnelles nous assure une sorte de vie à la campagne à l'Elysée. ■■■







■ ■ ■ Bon calcul contre les aventurismes de l'extrême droite et les grenouillages de la gauche, traditionnelle par elle-même. Le choix d'un notable poitevin, Raffarin, à la tête du gouvernement fut un Culbuto parfait pour affronter les vents violents de la crise.

Désormais, devant des caméras, Bernadette Chirac avoue qu'elle éteint elle-même la lumière, le soir, dans le parc et que volontiers son mari allume les feux « *lui-même dans la cheminée* ». Bernadette, Claude et Jacques modèlent ainsi une image de légitimisme tranquille, opposée au bonapartisme nerveux de Sarkozy, toujours à la veille d'un 18 Brumaire.

Les Chirac, de plus en plus seuls, menacés par des héritiers turbulents, des opposants enflammés, se serrent autour de l'âtre. A l'occasion de petites circonstances délicieuses et vieillottes, on voit ainsi Claude, Bernadette et Jacques embrasser Line Renaud pour inaugurer le square Loulou-Gasté (immortel auteur de la chanson « Ma cabane au Canada »). Endimanchés, un peu raides, sourire de photo de mariage : la sainte famille a quitté le parc du château pour un square parisien, comme si c'était l'inauguration d'une stèle au bout du village. Avec ses chemisiers beiges ou bruns, son sac Chanel, sa permanente, Bernadette nous rappelle ces familles à belles demeures qui veillent à l'héritage France. Elle les côtoie de mondanités en mondanités, auxquelles depuis belle lurette Jacques Chirac, qui les déteste, ne l'accompagne plus, mais où elle excelle à le rendre présent. Patrie et patrimoine s'accordent benoîtement dans ce régime de stabilité. Ainsi, pas mal de Français se sentent posséder un rond de serviette moral à leur table. On reçoit le prince d'Andorre, des mères méritantes, Line Renaud et David Douillet, le pigiste corrézien Tillinac, les gens du canton.

On avait commencé hussard de la République, on finit colonel.

## En guéguerre avec Jospin

Premier 14 Juillet de cohabitation avec les socialistes en 1997. Bernadette accueille les Jospin, « *ce jeune couple moderne* », à sa garden-party. Lionel et Sylviane se promènent dans les jardins de l'Élysée. Bernadette complimente Sylviane sur sa tenue, propose du champagne. La presse dans son coin thésaurise et suppute. A l'abri des indiscrets, dans un bureau, chacun défend ses territoires : on s'entend sur la Défense et les Affaires étrangères. Sur les attributions contestées par Matignon, Chirac réplique sèchement : « *La Constitution prévoit des choses [...] et, je dirai, donne un peu le dernier mot au président de la République.* » Le ton est souverain. C'est l'équipe présidentielle contre l'équipe de Matignon. Les deux camps voudraient la castagne. Pas les deux chefs, du moins officiellement ; car dans les salons nobles on ne tombe pas la veste

pour faire du catch. Jospin revient de l'Élysée : « *J'ai été plus impressionné par le bureau que par son locataire.* » Avec ses cheveux gris et son honnêteté en bandoulière, il apporte à ses propos un sérieux de prof de fac. Il revient du palais et trompette qu'il n'y a pas vu un colosse ni même un politique qui rayonne. Il faut ôter à Chirac son habit de président. Jospin y échouera.

Le 4 novembre 1999, il a dit à ses ministres : « *Arrêtez d'être sympas avec Jacques Chirac. Chirac n'est pas sympathique, lui, en rien.* »

Chirac, de son côté, répète, enjoué : « *Matignon est un truc à emmerdes !* » Chaque jour, c'est la guéguerre. Sauvagerie ouatée, camps retranchés, feux de bivouac : on s'observe à la lunette entre les balcons de Matignon et les toits de l'Élysée. Sur la place publique et dans les conférences internationales, on paraît côte à côte, le sourire longitudinal. Chacun est prisonnier de son rôle et s'oblige à étrangler l'autre avec des foulards de soie.

Guerre d'usure, guerre de maquis. Guerre bureaucratique, guerre de décrets, de communiqués, d'arrêtés. Chirac fonce sur le problème des farines animales pour mettre dans l'embarras Jospin, plus prudent et plus oblique sur l'affaire. Dans les premiers mois de cohabitation, Jospin appelle Chirac « *le président* », puis « *Chirac* », puis « *l'autre* ». Olivier Schrameck, directeur de cabinet de Jospin, et Dominique de Villepin, pour Chirac, sont à la fois les estafettes, les espions, les intrigants qui surveillent l'autre camp. Les deux – qui déjeunent régulièrement ensemble en se ménageant dans ces tête-à-tête – y prennent goût. Ils se dépensent sans compter. Le pays paie.

Ce chef-d'œuvre d'hypocrisie politique rappelle que l'Histoire française n'avance pas toujours par sursauts révolutionnaires, mais plus bêtement par petites mazarinades mesquines. Ce fut merveille de voir le Premier ministre et le président, dans leurs costumes gris ou bleus, avoir des gestes onctueux de gens d'Eglise devant les parterres européens. Et de savoir que chacun retournait en son palais pour lacérer le portrait de l'autre.

## Le vrai Chirac

Depuis ses débuts sous Pompidou, cet homme qui apparaît toujours résolu change volontiers de ligne et d'hommes. En avril 1990, il déclare à la télévision : « *Mais la monnaie unique, pour moi, non !* » Plus tard, il devient l'ardent défenseur de l'euro. Il suit Giscard dans sa modernisation économique, mais il bouscule ceux-là mêmes qui incarnent cette modernité postgaullienne, Chaban-Delmas le premier. Il renvoie Balladur au terminus des prétentieux. Il éclipse Léotard, Séguin et Noir. Il laisse un peu seul son fidèle Juppé devant les tribunaux. Il envoie 465 députés RPR à l'abattoir le 1<sup>er</sup> juin 1997, parce que l'année suivante les législatives auraient été pires. Il cloisonne son parti contre le FN, mais il déclare, le 19 juin

**Le 4 novembre 1999, Lionel Jospin a dit à ses ministres : « Arrêtez d'être sympas avec Jacques Chirac. Chirac n'est pas sympathique, lui, en rien. »**





1999: « Il est certain que d'avoir des Espagnols, des Polonais et des Portugais travaillant chez nous, ça pose moins de problèmes que d'avoir des musulmans et des Noirs. » Ça ne l'empêche pas de se poser en président antiraciste, universaliste et tiers-mondiste. En même temps, il serre la main des pires tyrans africains.

A chaque campagne électorale, le docteur Miracle déclare à tous vents « baisse d'impôts » en sachant que ses Premiers ministres ne pourront pas tenir la promesse. Personne ne peut le surpasser en bagout. Bernadette dit que, derrière son côté souriant, bon-homme et tape-sur-l'épaule, c'est un vrai « crocodile ». Croisons l'animal avec un « caméléon », et on aura une bête des marais, le vrai Chirac.

C'est celui-là qui, pendant longtemps farouche partisan du septennat, change d'avis le 5 juin 2000 et défend le quinquennat. Patriote et modèle de civisme, il refuse de se rendre à la convocation d'un juge de la République, Halphen. Ses amis spécialistes de la Constitution – l'alpiniste-juriste Pierre Mazeaud, notamment – lui forgent une armure juridique impeccable, à l'abri des vents de force huit qui soufflent de l'Hôtel de Ville vers l'Elysée. Le spectacle attendrissant de ce chevalier en armure regardant tomber les meilleurs de son carré de fidèles laisse un sentiment mitigé.

Ainsi, la liste est longue de cet ami de l'Amérique qui exploite les ressorts de l'antiaméricanisme. Vrai Zelig, comme dans le film de Woody Allen, tantôt de gauche ou tantôt de droite selon les circonstances,

### Duplicité.

*Avec Lionel Jospin, à la cérémonie des vœux aux représentants des syndicats et patronats à l'Elysée, le 8 janvier 2002.*

Le Premier ministre socialiste se dit plus impressionné par le bureau élyséen que par son locataire. Mais les tête-à-tête calculés et les mazarinades mesquines auront raison de son ambition d'ôter à Chirac l'habit de président.

il change, mue. Pense-t-il comme Louis-Ferdinand Céline: « Le peuple, il n'a pas d'idéal, il n'a que des besoins » ? C'est ainsi qu'il défend d'un même pas les agriculteurs productivistes et subventionnés et les écologistes militants. Cherchez la contradiction. Il s'appuie toujours sur les mots « raisonnable » ou « équité » ou « bon sens » dans ses discours, ce qui annonce en général un changement de cap.

Champion des petits commerçants, puis libéral grand teint des années 80, il devient l'ardent défenseur des « gens d'en bas », lui qui sort des liasses de billets dans les palaces. La fracture sociale n'est-elle pas psychanalytiquement en lui-même ? Il dit en 1995: « La gauche, la droite, quelle différence ? Vous voulez le fond de ma pensée ? Eh bien, je n'en sais rien. »

## Meilleur que sa marionnette

Au fil du temps, il est devenu « bête de scène », donc. Il multiplie les répliques hilarantes. Pagnolesques. Florilège: « Il faudrait parler de presse folle plutôt que de vache folle » (Conseil européen de Turin, 1996). Coluche aussi: « Ça m'en touche une sans faire bouger l'autre. » Très Obélix au Salon de l'agriculture, où il enfourne, sans fourchette, à pleine bouche, jambon de pays et tranches de fromage: « Le reblochon n'a jamais tué personne ! » ■■■



■ ■ ■ Quant aux insinuations sur les pots-de-vin à l'Hôtel de Ville, il se transforme en de Funès : « *Les sommes se dégonflent, elles font pschitt!!!* » Il est meilleur que sa marionnette sur Canal+. Bernadette, elle, en rajoute, genre Audiard tendance « tontons flingueurs », quand, devant des journalistes américains, elle proclame : « *On ne parle pas quand le chef parle.* »

Bien sûr, les Français l'aiment hussard, blagueur, tâteur de culs de vache, frimeur, tonitruant. Ils adorent le président au jarret infatigable, qui fend la foule, mange des tranches de gigot froid, signe des photos dans la bousculade, avec la perpétuelle joie du bouffeur de fond, qui se goinfre d'applaudissements, plonge dans les foules et jouit avec une concupiscence spectaculaire. Des dames, des demoiselles l'embrassent, l'acclament tandis que les officiels, en uniforme ou pas, les gardes du corps, regardent cette extase populaire, cette avidité partagée avec une sobriété bourgeoise. On sait qu'il gagne par magie et ficelle, en confiant aux images télévisées le soin de dire, sans sous-titres : « *Il vous faut de la rigolade, de l'enthousiasme, de la santé, manger, boire, c'est la loi du monde. J'ai des goûts simples comme les vôtres.* » Evidemment, il lui arrive de sortir les billets à poignées de son pantalon, ce qui choque l'imposable sous le martyre de l'ISF, mais amuse les truands et ceux à qui on a supprimé le carnet de chèques. Capable de jouer Othello et Desdémone pour mieux favoriser les agriculteurs à Bruxelles ; il est digne d'un molière d'or quand il est onctueux, aimable, mine excellente, huileux, en ramage et potage avec des retraités à Vire ou au milieu des princes africains sur le perron, sortant de sa maison modeste de l'Elysée. L'homme naturel qui est dans une inquiétude pas possible quand ses conseillers lui soufflent qu'il y a une fracture sociale... Il a endossé beaucoup de rôles. Il a joué « Arlequin serviteur de deux maîtres » avec Pompidou, puis Giscard. Avec Mitterrand ? Don Juan lui fauche la vedette ; mais lui, en cohabitation, joue « Les fourberies de Scapin » en matinée et en soirée et même, pour les scolaires, en tournée. Mais en Tartuffe, sur son passé de Vichy, « Mimitte » fut meilleur. Il a atteint la grande comédie en séduisant les paysannes, les beurs, les Blacks. Parfois il invita à dîner la statue du Commandeur, de Gaulle. La France subit le charme de Mitterrand, qui finit même par jouer « Le malade imaginaire » pour de vrai, mettant les docteurs Diafoirus de son côté. Face à un rival de ce calibre, que fait Chirac ?

**A l'américaine.** Il part travailler à New York. De 1989 à 1995, il prend l'avion. Où va-t-il ? A l'Actors Studio ? Non. Mieux. Il apprend la communication new-look auprès de Roger Ailes, ancien conseiller en image de Bush père. Décor : un bureau à Manhattan, stores à lamelles, air climatisé, deux grands gobelets de Coca devant lui, un homme décontracté de 50 ans, en bras de chemise. Roger Ailes prend le rôle du journaliste qui assaille le président de questions saugrenues, perfides, agressives, tordues, inattendues. Chirac travaille son geste, sa mimique, contrôle son

**« Il vous faut de la rigolade, de l'enthousiasme, de la santé, manger, boire, c'est la loi du monde. J'ai des goûts simples comme les vôtres. »**  
Jacques Chirac



**« Putain, deux ans ! »**

La marionnette de Jacques Chirac est l'une des plus populaires des « Guignols de l'info », émission culte de Canal+. Agité autant que débonnaire, le personnage use et abuse du comique de répétition, martelant dès 1993 son impatience d'arriver à l'échéance présidentielle de 1995.

visage. Nous sommes loin de l'image paysanne et corrézienne et des improvisations sous les préaux. Chirac, en bon élève, séance après séance, en anglais, écoute les conseils de celui qui a conseillé Reagan et Bush père. Sa fille Claude prend des notes. Elle acquiert même un prompteur fabriqué à Londres et qui avait servi aux présidents américains. Une petite merveille de technologie. Elle commandera des costumes à l'américaine. Des lentilles remplacent les grosses lunettes du vieil énarque myope. « *You are a leader! Jaaâcques, not just a politician.... A leader!* » Ensuite, de retour à l'Hôtel de Ville, l'entraînement continue. Claude analyse les sondages d'opinion, s'attache à deviner les tendances sociétales. Ajoutez Jacques Pilhan, qui fascine parce qu'il a travaillé avec Talma, pardon... Mitterrand. Cet ancien de l'agence RSCG réussit à faire croire à Chirac qu'il lui transmet les secrets, les recettes, les trucs, les philtres de Magic Mitterrand. Ainsi, Claude, dans le trou du souffleur, règle les lumières, les décors, le jeu de plein air, l'interview télévisée intimiste, la face, le profil, la mimique du candidat à l'Elysée. Elle veut que son père, aux cheveux plats gominés, encore tout enduits de IV<sup>e</sup> République, devienne le type le plus décontracté de la droite, le Cary Grant des classes moyennes.

Elle a en partie réussi. Quand on a voulu assigner Chirac avec la terrible cassette de Méry sortie d'outre-tombe, qui dévoilait les magouilles de l'attribution des grands marchés immobiliers à l'Hôtel de Ville de Paris, on a vu surgir à la fois Harpagon et Tartuffe. Cassette ? Quoi, cassette ? C'est Chirac qui joue l'ahurissement et tonne « au voleur ! à la magouille ! ». Traqué par les juges pour des histoires de HLM, de frais de bouche ? Il hausse les épaules. Il donne alors dans l'immense et retrouve ceux qui tonnent grand genre... Pierre Brasseur, Raimu...

**Résurrection.** Quand, le 9 septembre 2005, au Val-de-Grâce, il sort à midi 29 minutes d'une semaine d'exams, après un « *incident vasculaire* », on s'attend à voir un convalescent au sourire pâle quitter l'établissement. Dans cette journée nuageuse et instable, il choisit le seul moment de plein soleil pour sortir dans le jardin, sous les ombrages. Un malade sort d'une clinique ? Pas du tout. Frais comme une fleur, en veste claire, il donne le sentiment de sortir d'une pâtisserie. Il remercie les boulangers. Souverain, entouré d'infirmières, c'est le plus disert de la bande, lumineux, souple. Un profane le prendrait plutôt pour le médecin chef, tant il est papoteur, assuré et compétent par ses éternels gestes longs. Il pivote pour humer le frais et satisfaire les porteurs de caméra, tenus en lisière. Approchant du mur des photographes qui se bousculent derrière les barrières, au guichet d'entrée, il retrouve son monde médiatique, sa chère petite famille de toujours. Il distille alors ces fausses confidences sur le ton bonhomme du roi Dagobert : « *Pour ne rien vous cacher* [alors que le secret absolu a été gardé sur ses examens médicaux...], *je commençais à trouver le temps long!* » « *Pour ne rien vous cacher...* »,





formule admirable, qui résume un régime paternaliste. Il achève son speech par un « *c'est l'heure de déjeuner* » si franc, si pépère, si subit qu'on se sent son invité. Ça n'a l'air de rien, mais ces trois minutes de mise en scène d'une résurrection resteront un modèle d'école chez les communicants. D'obscures blouses blanches l'auraient peut-être retenu pour une simple escarbille dans l'œil... Grande scène où rien ne fut laissé au hasard, ni l'heure ni le moment; ni la couleur beige ni Bernadette, blottie, admirative, dans son ombre. Ni Claude Chirac, dans le voile ombré d'une baie vitrée, en coulisse, qui regarde si « *ça va* », si « *ça prend* », si « *ça marche* ».

« **Pschitt!** » Pourtant le temps lui a creusé les traits, strié le front, alourdi la mâchoire, voilé la voix parfois. L'argile du masque a séché et l'a rendu romain. Si la France d'en bas grogne, défile dans les rues et s'insurge, il devient le premier des insurgés. Après ses grandes défaites électorales, il disparaît dans sa loge. On ne dérange pas l'artiste. Impossible à joindre.

### 3-0.

*Le prince Albert de Monaco et Jacques Chirac fêtent la victoire de la France sur le Brésil lors de la Coupe du monde de football, au Stade de France, le 12 juillet 1998.*

Confidence de Bernadette Chirac : « *Quand il y avait un match, ce n'était pas la peine de compter avoir une conversation quelconque, même sur un sujet banal, parce qu'il était installé devant l'écran. Il mangeait quand il avait le temps, il n'y en avait que pour le foot.* »

Il doit se ressourcer, réapprendre, oublier le brouhaha et la bouderie du public. Il doit repêcher son corps pour ne pas être l'ombre de lui-même. Energie, volonté. C'est le spectacle ou la mort chez ce fauve. Pas le genre à se retirer, en charentaises, dans son château de Bitry, avec un chat sur le plaid. Un Chirac n'est pas un Coty.

Devant l'échec, il ramasse ses tréteaux, il attend son heure, change de pinceau et de fard. Il se souvient qu'il est l'idole de la rue en Algérie, alors il va reprendre confiance sur un bon public : les jeunes d'Oran. On diffuse et rediffuse son triomphe romain à Alger au « *Vingt Heures* », dans la France grise. Sarkozy le nargue à 200 mètres, place Beauvau ? Javert défiant Jean Valjean ? Mais Javert est petit, nerveux, en jarrets tendus, vengeance rentrée. Tendance à crier son texte. Trop d'allusions personnelles dans ses propos, trop de serments. Lyrisme grandiloquent de prétendant en boule. Lui, Chirac, dit « *pschitt!* » au milieu du palais, du haut de son mètre quatre-vingt-dix. Ça a une autre allure. ■■■



■ ■ ■ Quand les socialistes de Delanoë (les sans-culottes foulent désormais les parquets légitimistes) sont arrivés dans son bureau de la mairie de Paris, ils sont restés stupéfaits. Ni ordinateur ni même un bloc de papier, des volets clos. Au fond, une loge de comédien, cachée dans l'enchevêtrement de bois sombre de l'Hôtel de Ville. C'est donc là qu'il jouait du peigne, de la brillantine, de la mâchoire...

Casserolles, juges, affaires, menaces, procès Juppé, le président passe à travers. Le clown blanc crève les cerceaux de papier ou les cercles de feu. Chirac arrive dans sa voiture officielle aux reflets de propreté, il sort en costume croisé bleu nuit, pose une gerbe et recule, intact. La France remonte l'avenue avec lui. La légitimité ne se décrète pas, elle se vit. Elle se dégage de sa personne. Quand on voit les Fabius, les Hollande ou les DSK qui la cherchent sous le comptoir...

Affaire de pif, de tarin, de culot. Dans la lumière crue des feux de la rampe, Tabarin et Paillasse, Pinocchio et Arlequin, c'est lui. Incredable. Falstaff au banquet, c'est lui, quand les héritiers pressés préparent le nœud coulant sous son nez. Le gouffre des sondages (1 % des Français souhaitent qu'il soit le candidat de l'UMP à la présidentielle de 2007, selon le baromètre IFOP-JDD du 11 décembre 2005), c'est sa fosse d'orchestre. Il s'incline, mais la confiance est en lui. Après un long silence, musique ! On le croit disparu, englouti, laminé, effrité, déculotté, empalé, émietté par les sondages, en peignoir sur le palier, appuyé sur Bernadette, on croit qu'il a fait « *pschitt* » ? Qu'on lui donne une table, un drapeau, un micro, et on verra ce qu'on verra. Le show continue.

Et cependant un Chirac secret s'éloigne. Où est-il ? Parmi ses collections de terres cuites chinoises ? Allez savoir.

## Le retraité des bords de Seine

Le 16 mai 2007 au matin, le président Chirac, 74 ans, dirige encore la France. A midi dix, il monte dans sa Citroën C6, il devient le retraité des bords de Seine. La veille, lors de son allocution télévisée, il déclare « *sa fierté du devoir accompli* » et « *sa confiance dans l'avenir du pays* ».

En quelques minutes donc, l'homme qui, pendant tant d'années, a dirigé un pays découvre son refuge : un appartement de 400 mètres carrés qui n'est même pas à lui. Comme dans un conte de fées à l'envers, à midi, au lieu de minuit, le carrosse redevient citrouille. Chirac a perdu sa garde républicaine, ses huissiers, sa cour d'honneur, ses invités, son sceptre, sa mallette pour déclencher le feu nucléaire, ses conseillers, son chef d'état-major, ses berlines bien astiquées, ses cortèges, l'or et l'argent du palais présidentiel. Curieusement, il ne rentre pas chez lui au château de Bity. La famille de milliardaires libanais Hariri lui prête un huit-pièces quai Voltaire qui, selon les

agences immobilières, est évalué à 10 000 euros de loyer par mois. C'est tout de même étrange, cette vie de locataire qu'il mène depuis plus de trente ans, vie de nomade sans maison à lui, vie de château sans jamais de trousseau de clés du propriétaire.

Pour ses week-ends, Chichi, qui n'habite pas chez lui, se rend chez les autres. Il est reçu au château de la Morraire, près de Montfort-l'Amaury, chez son ami de toujours François Pinault, le fidèle des fidèles. C'est le Breton face au Corrèzien. Une amitié haute, profonde, solide et vraie. Pour les vacances de Pâques, Pinault l'accueille à Dinard à une époque où la mer est d'un beau vert bouteille. L'été, Pinault le reçoit dans sa grande villa à Saint-Tropez et veille lui-même à faire préparer une cuisine diététique pour le célèbre dévoreur de charcuterie.

La consigne est de distraire l'ancien président devenu morose et d'amuser un roi sans divertissement. Chirac l'hyperactif est devenu pensif. Désorienté.

**Une vie devenue friable.** Il endure ses premiers mois de retraite comme une séquestration, une forme de punition. Il se tasse physiquement, marche à petits pas. Perdant sa souveraineté, il perd un peu son sens de l'orientation. Il est dans une sorte de saisissement. La brusquerie du passage de la lumière à l'obscurité l'a éteint. Etre inactif l'épuise.

Ces premiers mois sont pénibles. Le temps lui martèle les tempes. Pour le ranimer, on l'entraîne en octobre 2007 à La Gazelle d'or, somptueux hôtel entouré d'une orangeraie près de Taroudant, au Maroc. Le jeune retraité s'approche du désert, contemple et hume le sable comme s'il avait devant lui une redoutable image de son avenir : des dunes à l'infini, une vie devenue friable. Il fait aussi une cure de deux semaines dans un hôtel-spa de Merano, dans le nord de l'Italie. Les curistes l'aperçoivent en peignoir, éteint, lugubre, le regard perdu, effacé. Il préserve un dernier carré d'amis. Il y a Jean-Louis Debré, ancien président de l'Assemblée nationale et ministre de l'Intérieur sous Juppé ; il y a Jean-François Lamour, ex-champion olympique au sabre et président du groupe UMP au Conseil de Paris ; et, enfin, Christian Jacob, maire de Provins, ancien agriculteur-éleveur qui fut, entre autres, ministre des PME sous Raffarin. Mais Chirac, qui se plaque toujours les cheveux sur le crâne – façon Tino Rossi –, bâille visiblement sa vie avec sa grande mâchoire. Il regarde la télé, zappe beaucoup. L'homme qui se ruait dans l'action et traversait les ministères au pas de charge reste morne, absent. Il fait des ronds dans sa solitude, jette du petit bois dans la cheminée, boit des bières et, selon les mots de Bernadette, « *salit une vaisselle colossale* ». Il ne fréquente pas les intellectuels car il ne l'a jamais fait, partageant sans doute le jugement de Louis-Ferdinand Céline : « *L'art des intellectuels, c'est de tourner autour du pot, esquiver l'essentiel, branler l'accessoire.* »

On peut se demander alors si cet homme tout de mobilité, de tchatche, d'échappée, de bravade, ■ ■ ■

### Incompatibles.

Jacques Chirac et son ministre de l'Economie, Nicolas Sarkozy, dans les jardins de l'Élysée, en mai 2004.

Nicolas Sarkozy paie d'une longue traversée du désert son ralliement à Edouard Balladur. Il est repêché en 2002 et rejoint immédiatement l'équipe gouvernementale. Pour autant, les relations entre Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy ne seront jamais bonnes. Dans le tome II de ses Mémoires, publié en juin 2011, l'ancien président décrit le nouveau locataire de l'Élysée comme un homme « *nerveux, impétueux, débordant d'ambition, ne doutant de rien et surtout pas de lui-même* ».









■ ■ ■ pris depuis plus de quarante ans dans le tohu-bohu flamboyant des événements, ne sent pas s'ouvrir la fissure de ce néant que masque la frénésie de l'action politique. Il a désormais le front contre la vitre et voit couler la Seine. Pense-t-il à ses anciennes bonnes fortunes, à ses blagues de caserne, à ses tablées de paysans bons vivants ? Nul ne sait car il ne s'attache pas au passé. Au cours de sa première année sans trône ni cour, il ne semble pas encore avoir bien éclos dans cette serre bizarre qu'est la retraite. L'homme qui aimait tramer, résoudre, agir, proclamer, courir, manger, serrer des mains, lutter, l'homme électrique se cherche et suit son ombre dans un appartement si sombre qu'il prend des teintes crépusculaires dès 5 heures du soir. Il faudra plusieurs saisons et beaucoup d'efforts de son entourage pour que Chirac rejoigne la silhouette du pugnace qu'il fut.

**Bains de foule.** Il renaît au cours de l'été en 2009. On le voit alors, chandail sur les épaules, tenue claire, détendu. Il descend, l'été, les rues de Saint-Trop, chemise col ouvert, pantalon clair, mains dans les poches, le pas souple de quelqu'un qui aurait des espadrilles. Il musarde et savoure des bains de foule devant la terrasse Sénèque. Il lit avec délectation les sondages le portant plus haut que Sarkozy qui, lui, connaît la chute. Deux ascenseurs se croisent. Mais c'est celui qui ne fait rien qui monte. Curieux message politique.

#### Irrésistible.

Angela Merkel et Jacques Chirac au sommet franco-germano-russe de Compiègne, le 23 septembre 2006.

Jacques Chirac a toujours su jouer de son charme. Il gratifiait Angela Merkel, avec qui l'entente était non feinte, tantôt d'un baiser sonore sur les deux joues, tantôt d'un baise-main plus – ou moins, comme ici – protocolaire. C'est d'ailleurs à son « amie » allemande que Chirac a réservé le dernier voyage officiel de son mandat, le 3 mai 2007.

En novembre 2009, il publie le premier tome de ses Mémoires, « Chaque pas doit être un but ». La meilleure flèche est décochée à son éternel ennemi Valéry Giscard d'Estaing à propos de la défaite de 1981. VGE avait affirmé avoir « jeté la rancune à la rivière ». Chirac réplique dans ses Mémoires : « Ce jour-là, la rivière devait être à sec, tant cette rancune est demeurée tenace et comme inépuisable. » Visiblement la rancune habite les deux présidents sous leur abat-jour. Chirac ne cache qu'il s'est fait aider, pour la rédaction, par un professionnel. Beau trait de modestie d'un politique qui n'affiche pas d'ambition littéraire et ne se prend pas pour Barrès comme Mitterrand ou pour Chateaubriand comme de Gaulle.

Le volume publié chez NiL (ça ne s'invente pas) ne dévoile rien du marigot politique. On relève quelques phrases hargneuses et répétitives sur Balladur et surtout Giscard, mais ça reste assez plan-plan et un peu en retrait. La presse est visiblement déçue et peu galvanisée par ce premier volume de 500 pages.

Pour ses 77 ans, on lui offre, après Sumo, un second bichon maltais – Sumette – qui mord moins les mollets que le précédent.

Mais, dans sa retraite, ses proches devinent que quelque chose de précis le trouble. Mais quoi ? L'idée d'être traîné en justice. La pensée qu'un peuple entier le regardera peut-être un jour en train de pénétrer dans l'enceinte d'un tribunal pour répondre à des juges. Il n'est pas rongé par le remords car il ne se sent pas coupable. Mais la crainte d'un procès en

PATRICK KOVARIK/AFP





détournement de fonds publics le tараude. En octobre 2010, un accord entre l'UMP et la Mairie de Paris est trouvé. Mais le 8 novembre 2010, le juge de Nanterre Jacques Gazeaux signe une ordonnance de renvoi de Jacques Chirac devant le tribunal correctionnel pour « prise illégale d'intérêts » dans l'affaire des emplois fictifs de l'ex-RPR. Le juge, toutefois, assortit son texte de considérations courtoises, eu égard au statut du prévenu. C'est un soulagement, mais il subsiste une inquiétude. Selon ses proches, la volonté de se battre et de prouver son innocence le ressaisit.

Par ailleurs, il apprend l'art d'être grand-père avec son petit-fils Martin, fils de Claude Chirac et de Thierry Rey. S'intéresse-t-il à la politique et à la manière de gouverner de Sarkozy ? En tout cas, en public, il prend grand soin de ne pas se répandre en commentaires sur la politique de son successeur. Ce qui n'est pas le cas de Bernadette, qui avance ses opinions sur le nouveau président.

Un détail curieux. Sur sa table de chevet, on trouve des volumes et des traités de paléontologie, comme si méditer sur les fossiles, les temps géologiques et ce qui reste quand tout s'efface le fascinait. Se sent-il dinosaure ? Est-ce une manière d'apprivoiser l'idée de la mort ?

Selon Christian Jacob, les bruits de remaniement ministériel qui courent si lentement pendant des mois, à partir de juin 2010, « sont le cadet de [ses] soucis ». Ce qui ne l'empêche pas, en octobre, de déjeuner avec Michèle Alliot-Marie chez Tong Yeng,

## Paternel.

*Mariage de Claude Chirac et Frédéric Salat-Baroux, à Paris, le 11 février 2011.*

Conseillère, communicante et confidente de son père, Claude Chirac a été mariée une première fois, en 1992, avec le politologue Philippe Habert, décédé peu après. Son témoin était Nicolas Sarkozy. Pour son union à Frédéric Salat-Baroux, ancien secrétaire général de la présidence de la République, elle choisit Line Renaud et Michèle Laroque (à dr. sur la photo).

son restaurant chinois préféré. Il déjeune aussi avec le ministre du Budget, Baroin, qu'il apprécie toujours. Il se rend à la Biennale des antiquaires, ce qui veut dire que ce globe-trotteur fait désormais le tour de son pàté de maisons. Il contemple des statuettes tainos ou se penche sur les collections des arts premiers dans « son » musée du Quai-Branly.

## La revanche de Bernadette

Dans les débuts de la carrière de Chirac, on a remarqué l'effacement de bon ton de Bernadette. On s'était vaguement persuadé qu'elle avait pris modèle sur Mme de Gaulle. Erreur. Bernadette Chodron de Courcel devint conseillère générale de la Corrèze. Elle est la seule épouse d'un président de la République à être titulaire d'un mandat électif. La retraite va la révéler. Quand lui se tasse, elle se redresse. Il multiplie les silences, elle multiplie les entretiens. Il se tait, elle pépie à la télé. On la croyait sertie dans un monde paroissien, elle s'étourdit dans le monde parisien. Lui stagne en chaussons devant la télé, elle court les dîners. Lui se replie, elle se déplie. Lorsqu'elle prend son sac Dior pour se rendre à un dîner, il ne manque pas de lui faire reproche : « Savez-vous que votre devoir serait de rester auprès de moi et de » ■■■



■■■ *vous occuper de moi ? C'est lamentable, vous sortez encore demain ! Mais, enfin, c'est effrayant, vous n'êtes jamais là, vous me laissez seul.* » Le bourgeois gentilhomme s'étonne de voir Mme Pernelle se transformer en Célimène septuagénaire.

La présidente de la Fondation Claude-Pompidou se rend chez Sotheby's pour savourer des Jeff Koons. Elle plaque son époux et le laisse devant le tableau de bord du lave-vaisselle à chercher le mode d'emploi. Avant de se coucher, il verse le paquet de croquettes pour Sumette, au pied de son lit. On voit le tableau : un ex-président à qui on a retiré son peuple voit s'éloigner sa femme et reste, le soir, devant un chien assis sur sa queue. Qui eût pu imaginer que cette discrète membre du comité honoraire du Centre international pour enfants disparus et sexuellement exploités plaque son retraité pour dîner avec Jean-Pierre Marielle ou Delon ? Pour résumer, elle attire sur elle, enfin, cette lumière médiatique qui n'était dirigée que sur son mari pendant tant de décennies. La revanche. Soyons franc : Bernadette a toujours eu un look assez messe, mantille, vie de devoir, épouse dévouée, province secrète et mains jointes, sortie visiblement d'un roman de Mauriac. On l'imagine bien flânant dans un magasin des Dames de France années 50 et désormais, il faut s'y faire, elle trotte d'un dîner en ville à un autre, gardant serré son sac à main qui contient un chapelet offert par Jean-Paul II. Parfois, elle s'autorise une petite vacherie lâchée dans *Paris Match*, histoire de se distraire. Elle se dégotte même un petit job chez LVMH et des jetons de présence au conseil d'administration dirigé par le grand Arnault, longtemps ennemi déclaré de François Pinault et, donc, par ricochet de Chirac. On se pose même la question de savoir s'il n'y aurait pas un petit air de revanche de la part de cette femme si longtemps écartée. Ou bien s'exerce-t-elle au veuvage auprès d'un homme qui plaisait tant aux jolies femmes.

Pour dominer les lourds silences de son mari, elle multiplie, en public, les caresses et compliments à l'égard de Sarko. Ça ressemble à une astucieuse déclaration d'indépendance. Lui, débonnaire, sort de son fauteuil et, à travers la fumée de ses songes, déclare à son petit cercle d'amis fidèles venus dîner : « *Bon, coucouche panier, bouboule en rond, papattes croisées* », pour signaler qu'il est temps de se séparer. Ça vous a l'air tout bête, ce genre de détail mais, soudain, à travers un grand président, on imagine assez bien un brave homme en bonnet de coton, heureux d'ouvrir son lit et de lisser les draps blancs pour se reposer.

Qui eût pu penser à une telle image au temps de ses premières victoires électorales, du temps de Pompidou, quand il était cet audacieux patrouilleur des campagnes françaises qui déplaçait ses grandes jambes pour séduire les Corrèziens autant que les personnels des ministères ? ■

## Compagnons de route.

*Le président Chirac et son épouse Bernadette à l'aéroport de Bangkok, le 17 février 2006.*

« Pour le bonheur des deux époux, ils pensaient tout haut en présence l'un de l'autre. Au milieu de ce monde politique si menteur, dans les relations intimes plus menteuses peut-être que celles de société, ce parfum de sincérité parfaite avait un charme auquel le temps n'ôtait rien de sa fraîcheur. » Stendhal, « Lucien Leuwen ».

**Bernadette Chirac est la seule épouse d'un président de la République à être titulaire d'un mandat électif.**



PHILIPPE WOJAZER/REUTERS







# Au vrai chic chiraquien

## Le rire à pleines dents

Avec Chirac, le protocole élyséen se dégèle. Il salue ici, en mai 2000, les athlètes français participant aux JO de Sydney, mais il pourrait tout aussi bien accueillir de la sorte le chancelier allemand Gerhard Schröder, friand de ses blagues.

## La main dans la poche

Tandis que la main droite invite, grande ouverte, la main gauche cale la posture, superbement décontractée.

## Le pantalon porté à mi-ventre

Rien de tel pour se donner une allure débonnaire. François Mitterrand a eu la « force tranquille », Chirac veut incarner la France pépère.





### Lunettes.

*Avec Edouard Balladur à Chamonix, en 1976.*

A cette époque, Jacques Chirac apprécie les montures épaisses en écaille. Mais, après son échec à la présidentielle de 1988, sa fille Claude les fait disparaître afin de moderniser l'image de son père. Elles réapparaissent sur le nez du président le 14 novembre 2005, lors d'une allocution télévisée.



### Survêt'.

*Avec Guy Drut dans les jardins de l'hôtel de ville de Paris, en novembre 1986.*

En bon supporter, Jacques Chirac pratique le sport... dans les tribunes des stades et devant son téléviseur. Difficile de ne pas voir dans cette séance d'échauffement avec le député RPR de Seine-et-Marne Guy Drut un clin d'œil à la campagne que l'athlète mena en 1977, pour le RPR, avec le slogan « Oui à la France qui gagne ».



### Fourchette.

*A Washington, en janvier 1983.*

Connu pour son appétit gargantuesque, c'est un Jacques Chirac affamé mais impeccable dans son costume trois pièces qui dévore ici un cheese-burger accompagné d'une bière. Pour l'occasion, il fait une infidélité à la Corona. La blonde légère mexicaine a sa préférence, au grand dam de son épouse, Bernadette, qui fustige cette boisson populaire.

### Collerette.

*A Wallis (Polynésie française), en 1986.*

Sanglé dans un pagne, couvert de couronnes de fleurs, le Premier ministre savoure l'accueil polynésien. Au cours de ses nombreuses visites dans les DOM-TOM, Jacques Chirac n'a jamais boudé le plaisir de se prêter aux coutumes locales.



**Copilote.**

*En voiture dans Paris avec sa fille Claude, pendant la campagne présidentielle, en avril 2002.*

A partir de l'élection de mai 1995, Claude Chirac, 33 ans, devient omniprésente à l'Elysée. Depuis la mort de son mari, elle est la confidente de son père. Ombre et ange gardien, elle a le titre de « conseillère en communication et en image ». Son travail consiste à casser l'image démodée, réac, gaulliste de son père pour le transformer en président « moderne ». Mais à ce rapprochement il y a une cause : le drame de l'autre fille, Laurence. Il renforce, par compensation, le lien entre le père et sa fille en bonne santé.









# Si on m'avait dit...

PAR BENOÎT DUTEURTRE\*

Jacques Chirac est resté l'héritier d'une certaine vision républicaine des années 1960, acquise à l'idée du service public, de l'ascenseur social, de la correction des inégalités tout autant qu'à l'affirmation du rang de la France, insupportable à ceux qui considéraient les nations européennes comme périmées.

J'en ai pas oublié Jacques Chirac, en 2003, invitant les gouvernements polonais, tchèque et hongrois à une certaine retenue. Au moment d'entrer dans l'Union européenne, ces derniers venaient de proclamer leur soutien radical à l'intervention américaine en Irak. Les mots du président m'avaient alors semblé parfaitement justes : les Etats qui prétendaient rejoindre l'Europe n'avaient pas vocation à imposer d'emblée leur dissidence. Cette déclaration provoqua toutefois un concert d'indignations, jusque dans la presse française. Pour qui se prenait cet arrogant président ? Tandis que Donald Rumsfeld dégainait son opposition entre la « vieille » et la « nouvelle Europe », il ne s'est trouvé personne pour défendre Chirac au moment où il rappelait la traditionnelle position gaulliste de la France sur l'indépendance européenne ; aucun observateur pour montrer comment les Américains (et leurs alliés britanniques) entendaient profiter d'un élargissement hâtif pour imprimer à l'Europe cette orientation nouvelle dont on voit aujourd'hui le résultat : une union trop vaste et sans projet, dont l'ambition diplomatique a fini par se dissoudre dans l'Otan.

Il m'est arrivé souvent, au cours des années Chirac, de m'agacer contre cet homme inconstant, changeant de ligne au gré de ses intérêts. Que pouvait-on attendre d'un président qui, un jour, s'affirmait comme le chef de la droite dure et le lendemain comme l'ennemi de la « fracture sociale » ? La réponse fut donnée durant ces quelques mois où la France allait incarner une forme de raison politique, profitant de l'occasion pour accomplir avec l'Allemagne un rapprochement par le haut. A la même époque, Nicolas Sarkozy s'efforçait, dit-on, de rassurer l'ambassade américaine en affirmant qu'il n'aurait pas agi de la sorte. Mais qui peut douter, quinze ans plus tard, que la position française était la bonne ? Celle qui aurait pu éviter au peuple irakien tant de malheurs ajoutés à la dictature de Saddam Hussein ; celle qui aurait pu épargner au peuple syrien et aux chrétiens du Moyen-Orient le chaos qui s'étend aujourd'hui partout. Cette obstination

courageuse aura d'ailleurs fini par souder, brièvement, une bonne partie de l'opinion française et étrangère, jusqu'aux manifestants anglais dénonçant les mensonges de Tony Blair !

Après quoi nous avons vu revenir le Chirac *bashing*, ce jeu cruel des faiseurs d'opinion dénonçant l'incurie du président, sa nullité, son je-m'en-foutisme. Ils n'avaient pas tort. Je me rappelle encore une allocution consacrée aux tournants de l'économie, au cours de laquelle Jacques Chirac répétait, avec cet air inimitable de fausse conviction, que l'important, désormais, c'était l'entreprise, nouvelle entité vertueuse par laquelle devrait passer l'organisation du pays. Ce discours aujourd'hui banal, il semblait l'annoncer comme un exercice obligé soufflé par ses conseillers, une parole circonstancielle qui devait davantage au cynisme de son prédécesseur François Mitterrand qu'à la tradition gaulliste.

**Bomber le torse.** Pour autant, sa difficulté à relayer le discours de l'entreprise n'était pas insignifiante. Parmi les différentes positions adoptées par Chirac au fil du temps, l'élection de 1995, avec son thème de la « fracture sociale », semble l'avoir montré particulièrement à son aise. Peut-être parce que cet animal politique est resté, malgré tout, l'héritier d'une certaine vision républicaine des années 1960, acquise à l'idée du service public, de l'ascenseur social, de la correction des inégalités tout autant qu'à l'affirmation du rang de la France, insupportable à ceux qui considéraient les nations européennes comme périmées (ainsi les Verts de toute l'Europe manifestant contre les modestes essais nucléaires français). Cette politique aura sans doute bénéficié de l'héritage des Trente Glorieuses qui permettait encore de bomber le torse. C'est ainsi que la ville de Paris put se transformer en vitrine, notamment dans le domaine culturel, où l'on doit aux chiraquiens tout le réseau de bibliothèques, conservatoires, théâtres d'arrondissement dont bénéficient aujourd'hui les bobos. Le chiraquisme aura également pris l'apparence d'une famille somme toute plus raffinée que la





## Frontière.

*George W. Bush et Jacques Chirac au cimetière militaire américain de Colleville-sur-Mer, le 6 juin 2004, lors de la commémoration du débarquement en Normandie.*

Deux ans plus tôt, les relations franco-américaines ont été mises à mal par les ambitions belliqueuses du président américain en Irak, auxquelles s'était fermement opposé son homologue français. Le 7 février 2003, Jacques Chirac avait néanmoins pris l'initiative de renouer le dialogue. « Sans grande conviction », concédera-t-il dans le second tome de ses Mémoires, en 2011.

sarkozie, avec ses Juppé, Toubon, Baroin, Gaymard et autres. Il semble toutefois que les forces se soient conjuguées, dès les années 2000, pour répandre l'idée que ce pays-là était ringard, vieillissant, inadapté, que le temps de la réforme était venu. Ce coup de balai a pris le nom de Nicolas Sarkozy puis de François Hollande, et enfin d'Emmanuel Macron, avec les mêmes conséquences : une Europe allemande où l'on parle anglais, une France agissant comme un petit soldat de Washington, de la Syrie à l'Ukraine, quand elle ne sème pas elle-même le chaos en Libye ; une société où les inégalités augmentent et se voient tout juste colmatées par les réformes sociétales.

Un tempérament porté à la nostalgie peut regretter n'importe quoi. Mais je n'aurais pas cru ceux qui m'auraient affirmé, voilà quinze ans, que je pourrais regretter les années Chirac. J'y parviens aujourd'hui, pour ces quelques raisons auxquelles j'en ajouterai

une autre, plus légère : c'est que les Chirac furent le dernier couple bourgeois de l'Elysée, ce qui n'était pas forcément un défaut. Après les réceptions clinquantes de Mme Félix Faure, après ma regrettée aïeule Germaine Coty servant la soupe à son mari, Jacques et Bernadette sont la dernière illustration, à la Dubout, de cet album de famille. Peu importent les tromperies et les ragots ; peu importe le tempérament de cette première dame plutôt revêche ; une autre page d'histoire s'est refermée avec eux. L'Elysée est devenu le temple des divorcés, des familles recomposées, des petites amies fluctuantes. Il s'est adapté à son époque, comme la France elle-même tente de s'adapter à ce nouveau siècle où rien ne subsistera de ce qui fait, désormais, le charme discret des années Chirac ■

\* Ecrivain. Dernier ouvrage paru : « En marche ! » (Gallimard, coll. « Blanche », 224 p., 18,50 €).

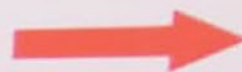






RGENCY  
EXIT

FOLD DOWN BACKREST  
FOR "EMERGENCY EXIT"



### **Urgence.**

*Le 19 septembre 2001, Jacques Chirac survole le site du World Trade Center dévasté par les attaques terroristes, à New York.*

Une semaine après les attentats, Jacques Chirac n'entend pas annuler un voyage aux États-Unis prévu de longue date. Au cours de cette visite, le président français mettra en garde son homologue, George W. Bush, contre les risques d'une riposte disproportionnée.





## Un activiste de la diplomatie

Premier président de la V<sup>e</sup> République de l'après-guerre froide, Jacques Chirac souhaite que la France qu'il gouverne redevienne « *un phare pour tous les peuples du monde* ». Il mènera la politique étrangère à sa manière, non exempte de spontanéité.



NEBINGER-MOUSSE-ABD RABBO-HOUNSFIELD/ABACA

### Dissipé.

*60<sup>e</sup> anniversaire du Débarquement allié, à Arromanches, le 6 juin 2004 (autour du couple présidentiel, de g. à dr. : Beatrix des Pays-Bas, Elisabeth II d'Angleterre, George W. et Laura Bush, Vladimir Poutine).*

« Voulez-vous dire que j'élucubre, mais la seule question qui se pose aujourd'hui, c'est : voulons-nous d'un système où une seule nation, à savoir l'Amérique, décide pour tout le monde contre l'opinion mondiale ? C'est ce qui est en jeu aujourd'hui. » Entretien avec Franz-Olivier Giesbert, le 19 novembre 2002.



MICHAEL URBAN/AFP

### Blagueur.

*Avec le chancelier allemand Gerhard Schröder, à Genshagen, près de Berlin, le 9 février 2004.*

Au cours des nombreux sommets européens, Jacques Chirac aurait – selon Lionel Jospin – confié à plusieurs reprises à Gerhard Schröder : « J'ai un principe simple en politique étrangère. Je regarde ce que font les Américains et je fais le contraire. Alors, je suis sûr d'avoir raison. »





### Pensif.

*Cérémonies du 60<sup>e</sup> anniversaire de la libération d'Auschwitz, en Pologne, le 27 janvier 2005 (de g. à dr. : le prince Edward d'Angleterre, Jacques Chirac, Vladimir Poutine, Alexandre Kwasniewski, président de la République de Pologne).*

Les présidents russe et français ont en commun une réelle popularité, et une passion pour le sumo et le judo. Jacques Chirac a même décoré Vladimir Poutine de la Légion d'honneur. L'événement a eu lieu à la sauvette, dans un salon de l'Elysée, fixé par un seul photographe russe.



### Remonté.

*A Jérusalem, le 22 octobre 1996.*

Lors de sa première tournée diplomatique au Moyen-Orient depuis son accession à la présidence, Jacques Chirac s'emporte contre le service d'ordre israélien qui l'empêche de saluer des Palestiniens dans la rue. En évoquant une « provocation », il échauffe durablement les esprits.









### **Retrouvailles.**

*Jacques Chirac en visite officielle à Oran, en Algérie, le 4 mars 2003.*

Jacques Chirac, qui se rend à l'invitation d'Abdelaziz Bouteflika accompagné de son épouse, est le premier chef d'Etat français à fouler le sol algérien depuis l'indépendance. Devant les étudiants de l'université Es-Senia, il commence par s'excuser « pour le retard que nous avons enregistré (...) L'accueil a été si chaleureux, si extraordinaire, qu'on n'a pas pu ne pas saluer celles et ceux qui, très gentiment, nous recevaient et que tout cela, inévitablement, a pris plus de temps que prévu ». Son discours exalte « les idéaux de liberté, de tolérance, de solidarité, de justice, de fraternité ». Deux mois plus tard, la France dit non à la guerre menée par les Etats-Unis en Irak.



# L'art de prononcer

## « La France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable »

Allocution prononcée lors de la commémoration de la rafle du Vél'd'Hiv des 16 et 17 juillet 1942.

Dimanche 16 juillet 1995

Il est, dans la vie d'une nation, des moments qui blessent la mémoire et l'idée que l'on se fait de son pays.

Ces moments, il est difficile de les évoquer, parce que l'on ne sait pas toujours trouver les mots justes pour rappeler l'horreur, pour dire le chagrin de celles et ceux qui ont vécu la tragédie. Celles et ceux qui sont marqués à jamais dans leur âme et dans leur chair par le souvenir de ces journées de larmes et de honte.

Il est difficile de les évoquer, aussi, parce que ces heures noires souillent à jamais notre histoire et sont une injure à notre passé et à nos traditions. Oui, la folie criminelle de l'occupant a été secondée par des Français, par l'Etat français.

Il y a cinquante-trois ans, le 16 juillet 1942, quatre cent cinquante policiers et gendarmes français, sous l'autorité de leurs chefs, répondaient aux exigences des nazis.

Ce jour-là, dans la capitale et en région parisienne, près de dix mille hommes, femmes et enfants juifs furent arrêtés à leur domicile, au petit matin, et rassemblés dans les commissariats de police.

On verra des scènes atroces : les familles déchirées, les mères séparées de leurs enfants, les vieillards – dont certains, anciens combattants de la Grande Guerre, avaient versé leur sang pour la France – jetés sans ménagement dans les bus parisiens et les fourgons de la Préfecture de police.

On verra aussi des policiers fermer les yeux, permettant ainsi quelques évasions.

Pour toutes ces personnes arrêtées commence alors le long et douloureux voyage vers l'enfer. Combien d'entre elles ne reverront jamais leur foyer ? Et combien, à cet instant, se sont senties trahies ? Quelle a été leur détresse ?

La France, patrie des Lumières et des droits de l'homme, terre d'accueil et d'asile, la France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable. Manquant à sa parole, elle livrait ses protégés à leurs bourreaux.

Conduites au vélodrome d'Hiver, les victimes devaient attendre plusieurs jours, dans les conditions

terribles que l'on sait, d'être dirigées sur l'un des camps de transit – Pithiviers ou Beaune-la-Rolande – ouverts par les autorités de Vichy.

L'horreur, pourtant, ne faisait que commencer.

Suivront d'autres rafles, d'autres arrestations. A Paris et en province. Soixante-quatorze trains partiront vers Auschwitz. Soixante-seize mille déportés juifs de France n'en reviendront pas.

Nous conservons à leur égard une dette imprescriptible.

La Torah fait à chaque juif devoir de se souvenir. Une phrase revient toujours, qui dit : « *N'oublie jamais que tu as été un étranger et un esclave en terre de Pharaon.* »

Cinquante ans après, fidèle à sa loi, mais sans esprit de haine ou de vengeance, la communauté juive se souvient, et toute la France avec elle. Pour que vivent les six millions de martyrs de la Shoah. Pour que de telles atrocités ne se reproduisent jamais plus. Pour que le sang de l'holocauste devienne, selon le mot de Samuel Pisar, le « *sang de l'espoir* ».

Quand souffle l'esprit de haine, avivé ici par les intégrismes, alimenté là par la peur et l'exclusion, quand à nos portes, ici même, certains groupuscules, certaines publications, certains enseignements, certains partis politiques se révèlent porteurs, de manière plus ou moins ouverte, d'une idéologie raciste et antisémite, alors cet esprit de vigilance qui vous anime, qui nous anime, doit se manifester avec plus de force que jamais.

En la matière, rien n'est insignifiant, rien n'est banal, rien n'est dissociable. Les crimes racistes, la défense de thèses révisionnistes, les provocations en tout genre – les petites phrases, les bons mots – puisent aux mêmes sources.

Transmettre la mémoire du peuple juif, des souffrances et des camps, témoigner encore et encore, reconnaître les fautes du passé et les fautes commises par l'Etat, ne rien occulter des heures sombres de notre Histoire, c'est tout simplement défendre une idée de l'homme, de sa liberté et de sa dignité. C'est lutter contre les forces obscures, sans cesse à l'œuvre.

Cet incessant combat est le mien autant qu'il est le vôtre.

Les plus jeunes d'entre nous, j'en suis heureux, sont sensibles à tout ce qui se rapporte à la Shoah. Ils veulent savoir. Et avec eux, désormais, de plus en plus de Français décidés à regarder bien en face leur passé.

La France, nous le savons tous, n'est nullement un pays antisémite.

En cet instant de recueillement et de souvenir, je veux faire le choix de l'espoir.

« Ne rien occulter des heures sombres de notre Histoire, c'est tout simplement défendre une idée de l'homme, de sa liberté et de sa dignité. C'est lutter contre les forces obscures, sans cesse à l'œuvre. »

Jacques Chirac



# les mots justes



## Dettes.

*Commémoration de la rafle du Vél'd'Hiv, à Paris, le 16 juillet 1995.* S'exprimant à proximité de l'emplacement de l'ancien vélodrome d'Hiver, boulevard de Grenelle, dans le 15<sup>e</sup> arrondissement, Jacques Chirac est le premier président à reconnaître officiellement la responsabilité « des Français, de l'Etat français » dans la déportation des juifs vers l'Allemagne.

Je veux me souvenir que cet été 1942, qui révèle le vrai visage de la « collaboration », dont le caractère raciste, après les lois antijuives de 1940, ne fait plus de doute, sera, pour beaucoup de nos compatriotes, celui du sursaut, le point de départ d'un vaste mouvement de résistance.

Je veux me souvenir de toutes les familles juives traquées, soustraites aux recherches impitoyables de l'occupant et de la Milice par l'action héroïque et fraternelle de nombreuses familles françaises.

J'aime à penser qu'un mois plus tôt, à Bir Hakeim, les Français libres de Kœnig avaient héroïquement tenu, deux semaines durant, face aux divisions allemandes et italiennes.

Certes, il y a les erreurs commises, il y a les fautes, il y a une faute collective. Mais il y a aussi la France, une certaine idée de la France, droite, généreuse, fidèle à ses traditions, à son génie. Cette France n'a jamais été à Vichy. Elle n'est plus, et depuis longtemps, à Paris. Elle est dans les sables libyens et partout où se battent des Français libres. Elle est à Londres, incarnée par le général de Gaulle. Elle est présente, une et indivisible, dans le cœur de ces Français, ces « Justes parmi les nations » qui, au plus noir de la tourmente, en sauvant au péril de leur vie, comme l'écrit Serge Klarsfeld, les trois quarts de la communauté juive résidant en France, ont donné vie à ce qu'elle a de meilleur, les valeurs humanistes, les valeurs de liberté, de justice, de tolérance qui fondent l'identité française et nous obligent pour l'avenir.

Ces valeurs, celles qui fondent nos démocraties, sont aujourd'hui bafouées en Europe même, sous nos yeux, par les adeptes de la « purification ethnique ».

Sachons tirer les leçons de l'Histoire. N'acceptons pas d'être les témoins passifs, ou les complices, de l'inacceptable.

C'est le sens de l'appel que j'ai lancé à nos principaux partenaires, à Londres, à Washington, à Bonn. Si nous le voulons, ensemble nous pouvons donner un coup d'arrêt à une entreprise qui détruit nos valeurs et qui, de proche en proche, risque de menacer l'Europe tout entière ■

## « Civiliser la mondialisation »

Discours d'ouverture de la 31<sup>e</sup> Conférence générale de l'Unesco.

Lundi 15 octobre 2001

A-t-on retenu toutes les leçons du XX<sup>e</sup> siècle ?

Telle est la question que beaucoup se posent aujourd'hui.

Avec la tragédie du 11 septembre dernier, c'est en effet une vision utopique du nouveau millénaire, comme temps de paix et de la fin de l'Histoire, qui a été touchée au cœur. D'aucuns avaient le sentiment que nous avions laissé derrière nous le siècle des deux guerres mondiales et de ses millions de morts, de la Shoah, du goulag et de tant d'autres massacres. Malgré les conflits qui continuaient d'ensanglanter notre planète, le siècle naissant était accueilli avec espoir et confiance. Esprit d'un monde libre et pacifié, ■■■



## Idéaux.

*Inauguration de la 31<sup>e</sup> Conférence générale de l'Unesco, à Paris, le 15 octobre 2001.*

Un mois après les attentats terroristes de New York et de Washington, Jacques Chirac réfute le « choc des civilisations », auquel il oppose « la polyphonie des cultures du monde ».



■■■ avec la chute du mur de Berlin et la fin de la guerre froide. Espoir d'un monde meilleur où les progrès de la science, les vertus de l'éducation, la rapidité des communications apporteraient davantage de prospérité, de justice, de bonheur. Confiance dans les avancées de la démocratie et l'affirmation des solidarités.

La tragédie de New York, dont nous n'avons pas fini de mesurer les effets, est venue ébranler cet espoir et cette confiance. De plus en plus, nous entendons évoquer un choc des civilisations, qui marquerait le XXI<sup>e</sup> siècle, de même que le XIX<sup>e</sup> siècle a vu s'affronter les nationalités et le XX<sup>e</sup> siècle les idéologies. Un choc de civilisations, présent et à venir, qui serait plus radical, plus violent, plus passionnel parce qu'il verrait s'affronter des cultures et des religions.

Ce discours qui se nourrit de toutes les peurs, il s'agit d'abord de le réfuter. Car l'adopter, c'est tomber dans le piège que nous tendent les terroristes, qui veulent soulever les hommes, culture contre culture, religion contre religion. Et si, devant l'horreur, les pays se rassemblent pour châtier les coupables, pour endiguer le terrorisme, c'est un combat pour l'homme, pour l'homme et contre la barbarie.

A ce discours il s'agit surtout d'opposer une autre réalité, politique, morale, culturelle, une autre volonté : celle du respect, celle de l'échange, celle du dialogue de toutes les cultures, inséparable de l'affirmation claire et sans concession des valeurs qui nous font ce que nous sommes.

Votre Conférence générale, qui s'inscrit dans un moment de doutes et d'interrogations, est l'occasion de reposer certaines questions, d'apporter des réponses, d'exprimer des idéaux et je suis heureux d'y faire entendre la voix de la France.

Sans céder à la tentation d'un quelconque vertige, nous devons tous nous interroger, chacun pour notre part. Et aussitôt, lorsque l'on s'interroge, les questions fusent. Sommes-nous restés fidèles à nos propres cultures et aux valeurs qui les sous-tendent ? L'Occident a-t-il donné le sentiment d'imposer une culture

dominante, essentiellement matérialiste, vécue comme agressive puisque la plus grande partie de l'humanité l'observe, la côtoie sans y avoir accès ? Est-ce que certains de nos grands débats culturels ne sont pas parfois apparus comme des débats de nantis, ethnocentrés, qui laissaient de côté les réalités sociales et spirituelles de ce qui n'était pas l'Occident ? Jusqu'où une civilisation peut-elle vouloir exporter ses valeurs ?

**Dialogue.** La réponse à cela, nous la vivons dans nos traditions, nous la sentons dans nos cœurs et dans notre raison, c'est le dialogue des cultures, gage de paix alors que le destin des peuples se mêle comme jamais. Un dialogue revivifié, renouvelé, réinventé, en prise sur le monde tel qu'il est.

Sur quels principes se fondera ce dialogue ?

Le premier, qui pourrait être inscrit au frontispice de l'Unesco, c'est l'égalité dignité de toutes les cultures, et leur vocation à s'interpénétrer et à s'enrichir les unes des autres. C'est tout à la fois une évidence, portée par toute l'histoire de l'humanité, histoire littéraire, artistique, architecturale. C'est aussi et surtout une grille de lecture du monde.

Que seraient l'architecture, la poésie ou les mathématiques sans la culture arabe, qui recueillit aussi les savoirs antiques, qui s'aventura bien loin de ses frontières quand l'Europe s'enfermait sur elle-même ?

Que serait la philosophie, sans l'obsession hindoue de la nature de l'être, sans son sens du rythme et des respirations ? Que serait l'art du XX<sup>e</sup> siècle, s'il n'avait été fécondé par l'Afrique et les peuples premiers ?

Que dire de l'Extrême-Orient, de sa recherche passionnée de l'harmonie, du geste juste, de son intuition de la tension des contraires comme source de l'élan vital ?

Que seraient le rêve de liberté et le respect dû à chaque homme sans la philosophie des Lumières, qui essaima de France au XVIII<sup>e</sup> siècle à travers toute l'Europe, pour finalement traverser les océans ?

Que dire de l'apport essentiel des religions à la vie des hommes, lorsqu'elles les élèvent au-dessus de



leur simple condition pour accéder à l'absolu ? Lorsqu'elles les éloignent de la haine et des égoïsmes, les rassemblent dans une communauté ouverte et généreuse ?

Certes, toutes les cultures ne se développent pas au même rythme. Elles connaissent des apogées et des déclin, des périodes de rayonnement et d'expansion comme des temps de silence et de repli. Pour autant, toutes continuent à vivre au présent dans notre mémoire collective. Elles construisent nos identités, nos raisons d'être. Elles apportent à nos vies la lumière et le plaisir, le chatoiement de la poésie et des beaux-arts, l'accès à la connaissance et à la transcendance. Elles s'attellent aussi à l'obscur, questionnent le mystère et l'énigme. Elles constituent ensemble, à égalité, la part de lumière et de progrès, d'exigence éthique de l'humanité.

Le deuxième de ces principes, inséparable de l'égalité dignité des cultures, c'est la nécessité de la diversité culturelle. Il ne peut y avoir de dialogue entre l'un et son double au mépris de l'autre.

Cette diversité est menacée. Je pense aux différentes langues du monde, qui sont aujourd'hui près de cinq mille. Nous savons qu'il en disparaîtra la moitié au cours de ce siècle si rien n'est fait pour les sauvegarder. Je pense aux peuples premiers, ces minorités isolées aux cultures fragiles, souvent anéanties par le contact de nos civilisations modernes. Je pense bien sûr à l'habitat, aux modes de vie, aux coutumes, aux productions artisanales, culturelles, exposés à la standardisation, qui est l'un des avatars de la mondialisation.

Qu'on ne s'y trompe pas. Je ne suis pas de ceux qui magnifient le passé et qui voient dans la mondialisation la source de tous nos maux. Il n'y avait pas, hier, un admirable respect des cultures, et il n'y a pas, de nos jours, une affreuse volonté d'hégémonisme. Qu'on se souvienne seulement des conquêtes et des colonisations qui, trop souvent, cherchaient à imposer par la force, force des armes ou pressions de toute nature, et d'ailleurs en parfaite bonne conscience, des croyances et des systèmes de pensée étrangers aux peuples colonisés.

Aujourd'hui, la mondialisation est souvent présentée comme une nouvelle forme de colonisation, visant à installer partout le même rapport, ou la même absence de rapport, à l'Histoire, aux hommes et aux dieux.

La réalité est plus complexe, si tant est que l'on puisse qualifier la mondialisation de « bonne » ou de « mauvaise », car cela lui confère une dimension morale, des intentions, des projets, alors qu'elle n'a que des objets, il n'en demeure pas moins qu'il y a un bon et un mauvais usage de la mondialisation. Bon si ce qui est mis en commun, ce qui circule, ce qui modèle les consciences, c'est l'information, la connaissance, le progrès, la compréhension de l'autre, le partage de valeurs comme de richesses. Mauvais, au contraire, si elle est synonyme d'uniformisation, de formatage, de réduction au plus petit dénominateur

commun, ou encore de primauté de la seule loi du marché, oublieuse de cette culture humaniste, dont l'essence même est de rassembler autour de principes éthiques.

La réponse à la mondialisation laminoir des cultures, c'est la diversité culturelle. Une diversité fondée sur la conviction que chaque peuple a un message singulier à délivrer au monde, que chaque peuple peut enrichir l'humanité en apportant sa part de beauté et sa part de vérité.

L'Unesco s'honore de préparer une Déclaration universelle, premier pas vers une convention établissant en droit la particularité du fait culturel. La France, depuis longtemps engagée dans ce combat, appelle à l'adoption rapide de ce texte, main tendue en quelque sorte à tous ceux qui veulent défendre leur identité. Contre l'assimilation des œuvres de l'esprit à des biens commerciaux, elle affirmera qu'il est légitime de les protéger, de les soutenir, de favoriser l'expression des créateurs et l'accès du plus large public à leurs œuvres.

**Justice et solidarité.** Mais au-delà des textes et des engagements, la défense de la diversité doit faire l'objet de programmes concrets. Programmes de soutien aux projets culturels, à l'installation d'espaces ouverts où peuvent être présentés œuvres, spectacles, créations qui reflètent et inventent l'âme des peuples. Programmes centrés sur les nouvelles technologies, porteuses de tant de promesses, et de tant de frustrations. Grâce à elles, chacun a accès comme jamais à la polyphonie des cultures du monde. Chacun peut désormais faire entendre sa voix. A condition d'en avoir les moyens. A condition que la Toile et le satellite ne soient pas le monopole de fait du monde occidental et, en son sein, d'une seule langue. Je souhaite que l'Unesco prenne à bras le corps la menace du fossé numérique.

Ce dialogue, comment l'instaurer ? comment le rendre possible ?

La première urgence, parce que rien n'est plus contraire au dialogue que le sentiment d'injustice, c'est d'introduire plus de justice, plus de solidarité, plus d'attention aux hommes et à leurs questions dans le mouvement du monde.

Si j'évoquais la réalité contrastée de la mondialisation, il n'en demeure pas moins qu'elle suscite bien des inquiétudes. Nombreux sont les peuples qui craignent d'être les laissés-pour-compte de ce grand mouvement mondial. Nombreux sont ceux qui redoutent d'y perdre leur âme et la maîtrise de leur destinée, comme en témoignent les manifestations qui ponctuent les grandes réunions internationales.

Ces craintes ne naissent pas du néant. Elles sont le signe qu'un monde nouveau se fait jour. Multiplication des échanges, qui bouleversent la notion de pays, de frontière. Primat de l'économie, avec l'accroissement des richesses et des inégalités. Pression sur les ressources naturelles, pression si forte que la nature ne parvient plus aujourd'hui à en assurer la ■■■

**« La réponse à la mondialisation laminoir des cultures, c'est la diversité culturelle. Une diversité fondée sur la conviction que chaque peuple a un message singulier à délivrer au monde, que chaque peuple peut enrichir l'humanité en apportant sa part de beauté et sa part de vérité. »**

Jacques Chirac



« Respecter l'autre, c'est le considérer comme le contraire de l'autre, ce qui est à la fois le plus évident et le plus difficile. »

Jacques Chirac

■■■ reconstitution. Révolution culturelle liée à la nouvelle société de l'information. Progrès des biotechnologies, qui nous donnent accès aux secrets de la vie. Devant ces perspectives, les unes enthousiasmantes, les autres troublantes, des réponses fortes sont attendues. Si chacun comprend que cette réponse ne saurait être le repli frileux sur soi-même, chacun a également conscience qu'il ne saurait être question de livrer le monde aux seules forces du marché. Le devoir des politiques et de tous les responsables est donc de civiliser la mondialisation, de faire prévaloir l'intérêt des hommes, de tous les hommes.

**Fractures.** D'où l'importance de ne pas laisser se développer le non-droit et ses dérivés. Je pense à l'Internet, cet extraordinaire instrument de connaissance mutuelle et de dialogue. Il a besoin d'une régulation éthique autant que de règles techniques. Nulle enceinte universelle n'est aujourd'hui organisée pour réfléchir sur la liberté d'expression et ses limites, sur l'équilibre entre le droit à la diffusion des œuvres et le respect des auteurs, sur la protection de la vie privée et surtout sur la protection de l'enfance. Il serait conforme à sa vocation que l'Unesco soit cet espace de réflexion.

Je pense également aux avancées scientifiques. Alors que se profile la menace du clonage humain reproductif; alors que monte le débat sur l'euthanasie; alors que se pose avec acuité la question des expérimentations médicales dans les pays du Sud; alors que s'amorce un autre débat sur la propriété des ressources génétiques, c'est vers l'Onu que doit se tourner la communauté internationale. C'est dans cet esprit que j'ai appelé à la mise en chantier d'une convention mondiale sur la bioéthique et à la création, autour du secrétaire général, d'un comité mondial d'éthique. Forte de son expérience, l'Unesco doit rester au cœur de cet effort.

Faire prévaloir l'intérêt des hommes, c'est aussi, c'est surtout s'attaquer vraiment à certaines fractures, de plus en plus insupportables.

Fracture entre le Nord et le Sud. Aujourd'hui, plus du tiers de l'humanité vit dans la pauvreté, pauvreté qui ira s'aggravant si les pays riches continuent à ne pas assumer leurs responsabilités en matière d'aide au développement. Une aide qui doit être accompagnée afin de ne pas être détournée de ses objectifs. Une aide qui doit être adaptée au terrain, aux attentes, aux identités des hommes et des femmes qui la reçoivent.

Fracture face à l'éducation, dont le président du Nigeria a fort bien parlé tout à l'heure, et qui est l'une des grandes priorités de l'Unesco. Force est de reconnaître que dans ce domaine crucial pour le progrès et l'émancipation des peuples, beaucoup, beaucoup reste à faire. L'alphabétisation progresse trop lentement. Dans certains pays, elle recule même, sous l'effet des conflits, de la misère, du sida. Et l'on voit s'amplifier la fuite des cerveaux du Sud vers les pays industrialisés.

Dans des régions entières, les filles sont interdites d'école, déni au droit le plus élémentaire, celui d'apprendre, et désastre pour le développement. Dans le drame afghan, le sort réservé aux femmes, enfermées, privées de tous les droits et notamment de tout accès au savoir, occupe une place centrale. Il témoigne de l'obscurantisme des talibans, mais il assure aussi leur emprise sur le peuple: éduquer les femmes, c'est permettre à toute la société de se libérer et de progresser.

Il faut donc nous mobiliser pour combattre la pauvreté et promouvoir l'éducation dans le monde, l'éducation qui permet de comprendre l'autre. Il faut le faire au nom de la solidarité, au nom de la justice, mais aussi au nom de la raison. S'il est faux et dangereux d'établir un lien direct entre le terrorisme et la misère, chacun voit bien qu'il y a un enchaînement entre le terrorisme et le fanatisme, fanatisme qui prospère sur le terreau de l'ignorance, des humiliations, des frustrations. A l'heure où les communications rétrécissent la planète, à l'heure où les images, partout diffusées, donnent à voir sans toujours donner à comprendre, suscitant colère ou rejet, convoitise, c'est à une profonde prise de conscience et à une action d'envergure que nous sommes conviés. Introduire davantage de justice et d'équité dans la mondialisation, c'est rendre possible le dialogue des peuples, c'est préparer notre avenir commun.

Mais le dialogue des peuples et des cultures porte en lui-même d'autres exigences, d'autres ambitions, d'autres générosités. Il suppose tout à la fois le respect de l'autre, la lucidité sur soi et le respect de soi.

Respecter l'autre, c'est ensuite l'écouter, travailler avec lui et ne pas décider à sa place. En 1952 déjà, dans cette même enceinte, Claude Lévi-Strauss exprimait de façon magistrale la nécessaire collaboration des cultures et des civilisations.

Il s'agit d'associer enfin toutes les nations aux décisions concernant la gestion des biens publics mondiaux. Il s'agit d'organiser la concertation avec la société civile internationale que l'on voit émerger. Il s'agit de consolider ces regroupements de pays qui forment des coalitions naturelles, unions régionales, ou encore unions linguistiques qui transcendent les frontières, telle la francophonie née d'une langue en partage. C'est ainsi que pourra se construire un monde vraiment multipolaire. C'est ainsi qu'émergeront des interlocuteurs nouveaux, représentatifs de peuples et de cultures, susceptibles de prendre toute leur place dans un dialogue équilibré et respectueux de chacun.

Respecter l'autre, c'est le considérer comme le contraire de l'autre, ce qui est à la fois le plus évident et le plus difficile. Nous vivons dans des sociétés ouvertes et multiples, où l'autre est notre voisin, notre double, prenant tantôt le visage de la différence, tantôt celui de la ressemblance. Avec cet autre-là, il faut inventer les règles de la vie ensemble. Nulle réponse toute faite ne conviendra. C'est à un immense défi que sont confrontées toutes nos sociétés.





Il requiert ouverture d'esprit, confiance, imagination, mais aussi esprit de responsabilité, force d'âme et fermeté, afin de résister à tout ce qui peut mettre en cause la liberté et les droits de la personne.

Il requiert amour, mais aussi que chacun ait conscience de ses devoirs à l'égard de tous. Pour que toutes les convictions, toutes les opinions, toutes les religions puissent coexister. Pour que jamais ne soit portée atteinte à la cohésion de nos sociétés. Et pour que soient respectées et partagées les valeurs de liberté et de tolérance sans lesquelles la vie en commun deviendrait impossible.

**Ethique.** Lucidité sur soi. Le dialogue des cultures doit être conduit avec clairvoyance et humilité, car son pire ennemi, c'est l'arrogance. Chaque civilisation et chaque peuple peut et doit être fier de ce qu'il a accompli et donné au monde. Chacune et chacun doit aussi mesurer ses parts d'ombre. Que dire en effet des crimes dont les civilisations sont capables et dont aucune, dans l'Histoire, n'a jamais fait l'économie ? Toutes, à un moment ou à un autre de leur histoire, ont laissé parler l'intolérance, le mépris, la haine. Toutes, à un moment de leur histoire, ont cherché à rabaisser voire à nier l'humanité de l'autre.

C'est pourquoi chaque culture, chaque religion doit mener sur elle-même un travail critique. Le courage de la mémoire, les actes de repentance sont un pas dans cette voie : devoir de toute civilisation, de toute société, de toute religion. Dans ce domaine essentiel qui est celui du regard que l'on porte sur soi, beaucoup reste à accomplir. Quelques jours à peine avant les attentats de Manhattan et de Washington, la conférence de Durban démontrait que ce travail lucide sur soi-même était encore balbutiant, et qu'il était parfois rejeté au profit de la désignation d'un coupable unique. Sortir de la logique du bouc émissaire est bien l'une des conditions du dialogue des cultures.

Respect de soi, enfin. Il faut s'aimer soi-même pour parler avec l'autre. Il faut se sentir sûr de ses propres valeurs, de ses propres idéaux, pour fonder un dialogue riche et constructif.

Veillons à ce que nos sociétés développées soient

capables de proposer autre chose que des biens matériels. Veillons à ce qu'elles ne donnent pas le sentiment que tout se vaut, que tout est égal à tout, que rien ne vaut la peine d'être défendu.

Ainsi, en France, ne craignons pas d'affirmer avec force ce que nous sommes : un peuple épris de liberté, de fraternité et d'égalité. Un peuple laïque mais respectueux des religions, et marqué par son histoire religieuse. Un peuple porteur d'un message. Message fondé sur une certaine idée de la femme, de l'homme, de leurs droits, de leur dignité, de leur liberté. Message fondé sur la défense du modèle et des principes démocratiques.

Ne craignons pas d'affirmer l'existence d'une éthique universelle, celle qui inspire la Déclaration universelle des droits de l'homme. Contrairement à ce que prétendent les ennemis de la liberté et les fanatiques de tous horizons, cette éthique n'est pas un modèle occidental, qui serait une sorte de cheval de Troie de civilisations honnies. Elle est un humanisme. Elle est de tous les peuples, de toutes les nations, de toutes les religions, car aucune religion ne s'est construite sur l'anéantissement des hommes, leur indifférenciation, le refus de les voir accéder au beau et au bien. Plus que jamais, nous devons la défendre, la faire vivre, assumer sa valeur universelle. Affirmer cette universalité, c'est souligner la solidarité qui unit tous les hommes. C'est proclamer que chaque femme, chaque homme, chaque enfant a des droits imprescriptibles. C'est chercher dans chaque civilisation l'expression d'un idéal commun. C'est reconnaître que la vérité s'exprime en une infinité de langues. Il n'y a aucune contradiction entre une éthique universelle et la diversité des cultures, parce que le respect des cultures participe de cet humanisme que nous appelons de nos vœux.

Telles sont les valeurs sur lesquelles nous ne saurions transiger. Le dialogue n'est pas renoncement à soi mais explication de soi, proposition de soi à l'autre. C'est ainsi qu'il est enrichissement mutuel.

Mesdames, messieurs,

quelque part en Afrique de l'Est, voilà plusieurs millions d'années, notre ancêtre commun s'est levé et a décidé de partir à la conquête de l'inconnu.

Au gré de ses errances, les peuples et les cultures sont nés. La même aventure s'est jouée aux quatre coins du monde : celle de l'invention d'une identité et de la reconnaissance de valeurs choisies. Souvent, chaque groupe s'est cru détenteur à lui seul de l'expérience ultime de l'humanité. Et pourtant, il s'est toujours trouvé des hommes pour passer de l'un à l'autre, écouter les uns et les autres, organiser la rencontre des valeurs et des idées.

L'homme était un au début. Aujourd'hui, il est tout à la fois un et multiple, riche des cultures des cinq continents, obligé d'inventer les règles de leur coexistence et de leur harmonie.

Et j'ai confiance, parce que l'homme porte en lui-même la capacité de relever les grands défis de son histoire.

## Symbole.

*Sommet de la francophonie à Beyrouth, le 17 octobre 2002.*

Accueilli par le président libanais Emile Lahoud (à dr., cravate jaune) et son Premier ministre, Rafic Hariri – ami de longue date de Jacques Chirac – (à dr., cheveux gris), le chef de l'Etat a tenu à inviter Mohamed Chelali (à g.). Ce dernier, Franco-Canadien d'origine algérienne installé au Liban, est l'un des cinq hommes qui ont désarmé Maxime Brunerie, auteur de la tentative d'assassinat contre Jacques Chirac lors du défilé du 14 juillet 2002. Il sera nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> janvier 2003.



■ ■ ■ Dans un passé encore proche, contre les forces de haine, de rejet, d'incompréhension, s'est élevée la voix de l'humanisme, la puissance de la démocratie. Pour faire triompher cette voix une fois encore, apprenons à nous comprendre, apprenons à nous parler, apprenons à travailler ensemble, dans le respect, la lucidité et la fierté de ce que nous sommes. Tel est le sens, tel est l'enjeu du dialogue des cultures, du partage des cultures. Votre mission. Notre mission. Je vous remercie ■

## « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs »

Discours à l'assemblée plénière du Sommet mondial sur le développement durable à Johannesburg (Afrique du Sud).

Lundi 2 septembre 2002

### Credo.

*Conférence de presse au sommet de la Terre à Johannesburg, le 3 septembre 2002.*

Le lendemain de son discours, Jacques Chirac réitère son engagement pour la protection de la biodiversité, le dialogue des cultures et le respect de l'environnement. Trois axes autour desquels s'articulera la Fondation Chirac, créée une fois ses mandats achevés, en 2008.

Monsieur le président, mesdames, messieurs, Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. La nature, mutilée, surexploitée, ne parvient plus à se reconstituer et nous refusons de l'admettre. L'humanité souffre. Elle souffre de mal-développement, au Nord comme au Sud, et nous sommes indifférents. La Terre et l'humanité sont en péril et nous en sommes tous responsables.

Il est temps, je crois, d'ouvrir les yeux. Sur tous les continents, les signaux d'alerte s'allument. L'Europe est frappée par des catastrophes naturelles et des crises sanitaires. L'économie américaine, souvent boulimique en ressources naturelles, paraît atteinte d'une crise de confiance dans ses modes de régulation. L'Amérique latine est à nouveau secouée par la crise financière et donc sociale. En Asie, la multiplication des pollutions, dont témoigne le nuage brun, s'étend et menace d'empoisonnement un

continent tout entier. L'Afrique est accablée par les conflits, le sida, la désertification, la famine. Certains pays insulaires sont menacés de disparition par le réchauffement climatique.

Nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas! Prenons garde que le XXI<sup>e</sup> siècle ne devienne pas, pour les générations futures, celui d'un crime de l'humanité contre la vie.

Notre responsabilité collective est engagée. Responsabilité première des pays développés. Première par l'histoire, première par la puissance, première par le niveau de leurs consommations. Si l'humanité entière se comportait comme les pays du Nord, il faudrait deux planètes supplémentaires pour faire face à nos besoins.

Responsabilité des pays en développement aussi. Nier les contraintes à long terme au nom de l'urgence n'a pas de sens. Ces pays doivent admettre qu'il n'est d'autre solution pour eux que d'inventer un mode de croissance moins polluant.

Dix ans après Rio, nous n'avons pas de quoi être fiers. La mise en œuvre de l'Agenda 21 est laborieuse. La conscience de notre défaillance doit nous conduire, ici, à Johannesburg, à conclure l'alliance mondiale pour le développement durable.

Une alliance par laquelle les pays développés engageront la révolution écologique, la révolution de leurs modes de production et de consommation. Une alliance par laquelle ils consentiront l'effort de solidarité nécessaire en direction des pays pauvres. Une alliance à laquelle la France et l'Union européenne sont prêtes.

Une alliance par laquelle le monde en développement s'engagera sur la voie de la bonne gouvernance et du développement propre.

Nous avons devant nous, je crois, cinq chantiers prioritaires.

Le changement climatique d'abord. Il est engagé du fait de l'activité humaine. Il nous menace d'une tragédie planétaire. Il n'est plus temps de jouer chacun pour soi. De Johannesburg doit s'élever un appel solennel vers tous les pays du monde, et d'abord vers les grands pays industrialisés, pour qu'ils ratifient et appliquent le protocole de Kyoto. Le réchauffement climatique est encore réversible. Lourde serait la responsabilité de ceux qui refuseraient de le combattre.

Deuxième chantier: l'éradication de la pauvreté. A l'heure de la mondialisation, la persistance de la pauvreté de masse est un scandale et une aberration. Appliquons les décisions de Doha et de Monterrey. Augmentons l'aide au développement pour atteindre dans les dix ans au maximum les 0,7 % du PIB. Trouvons de nouvelles sources de financement. Par exemple par un nécessaire prélèvement de solidarité sur les richesses considérables engendrées par la mondialisation.

Troisième chantier: la diversité. La diversité biologique et la diversité culturelle, toutes deux patrimoine commun de l'humanité, toutes deux sont







## Plaisir.

*Devant la villa de Nelson Mandela à Johannesburg, le 2 septembre 2002.*

Jacques Chirac est accompagné de l'animateur de TF1 Nicolas Hulot, devenu proche conseiller d'un président soucieux de placer son second mandat sous le signe de l'écologie. Le sommet de Johannesburg est l'occasion de retrouvailles amicales avec Mandela. La première visite d'Etat de Jacques Chirac à Pretoria eut lieu en 1998. Durant l'apartheid, il avait toujours refusé de se rendre en Afrique du Sud.

menacées. La réponse, c'est l'affirmation du droit à la diversité et l'adoption d'engagements juridiques sur l'éthique.

Quatrième chantier : les modes de production et de consommation. Avec les entreprises, il faut mettre au point des systèmes économes en ressources naturelles, économes en déchets, économes en pollution. L'invention du développement durable est un progrès fondamental au service duquel nous devons mettre les avancées des sciences et des technologies, dans le respect du principe de précaution. La France proposera à ses partenaires du G8 l'adoption, lors du sommet d'Evian, en juin prochain, d'une initiative pour stimuler la recherche scientifique et technologique au service du développement durable.

Cinquième chantier : la gouvernance mondiale, pour humaniser et pour maîtriser la mondialisation. Il est temps de reconnaître qu'existent des biens publics mondiaux et que nous devons les gérer ensemble. Il est temps d'affirmer et de faire prévaloir un intérêt supérieur de l'humanité, qui dépasse à l'évidence l'intérêt de chacun des pays qui la composent.

Pour assurer la cohérence de l'action internationale, nous avons besoin, je l'ai dit à Monterrey, d'un Conseil de sécurité économique et social.

Pour mieux gérer l'environnement, pour faire respecter les principes de Rio, nous avons besoin d'une Organisation mondiale de l'environnement.

Pour vérifier l'application de l'Agenda 21 et du Plan d'action de Johannesburg, la France propose

que la Commission du développement durable soit investie d'une fonction d'évaluation par les pairs, comme cela existe par exemple à l'OCDE. Et la France est prête à se soumettre la première à cette évaluation.

**Lien nouveau.** Monsieur le président, au regard de l'histoire de la vie sur Terre, celle de l'humanité commence à peine. Et pourtant, la voici déjà, par la faute de l'homme, menaçante pour la nature et donc elle-même menacée. L'homme, pointe avancée de l'évolution, peut-il devenir l'ennemi de la vie ? C'est le risque qu'aujourd'hui nous courons par égoïsme ou par aveuglement.

Il est apparu en Afrique voilà plusieurs millions d'années. Fragile et désarmé, il a su, par son intelligence et ses capacités, essaimer sur la planète entière et lui imposer sa loi. Le moment est venu pour l'humanité, dans la diversité de ses cultures et de ses civilisations, dont chacune a droit d'être respectée, le moment est venu de nouer avec la nature un lien nouveau, un lien de respect et d'harmonie, et donc d'apprendre à maîtriser la puissance et les appétits de l'homme.

Et aujourd'hui, à Johannesburg, l'humanité a rendez-vous avec son destin. Et quel plus beau lieu que l'Afrique du Sud, cher Thabo Mbeki, cher Nelson Mandela, pays emblématique par son combat victorieux contre l'apartheid, pour franchir cette nouvelle étape de l'aventure humaine !

Je vous remercie ■

**« Nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas ! Prenons garde que le XXI<sup>e</sup> siècle ne devienne pas, pour les générations futures, celui d'un crime de l'humanité contre la vie. »**

Jacques Chirac



HENRI BUREAU/ SYGMA/CORBIS VIA GETTY IMAGES



### **Décapotable.**

*Les Chirac en vacances en Corrèze, en 1974.*

A peine nommé chef du gouvernement de Valéry Giscard d'Estaing, le jeune premier Chirac, 41 ans, travaille son image. Au volant d'une Peugeot 204 cabriolet, accompagné de sa femme, Bernadette, de sa fille cadette, Claude (*à dr.*), et d'une amie de celle-ci, il cultive sans avoir besoin de se forcer la décontraction qui prévaut pendant les Trente Glorieuses.

REUTERS



### **Transat.**

*Jacques et Claude Chirac au cap d'Antibes, le 13 août 1987.*

D'abord chahuté par la cohabitation, le Premier ministre de François Mitterrand a montré sa détermination lors des attentats du Point Show et de Tati, à Paris, à l'automne 1986. Côté com, il sait qu'il peut s'appuyer sur sa fille, qui, le 29 août 1987, va réussir un coup magistral en organisant le concert de Madonna au parc de Sceaux. Parmi les 130 000 spectateurs, un inconditionnel de l'Américaine : Jacques Chirac.



**Tourniquet.**

*Jacques Chirac à la station Auber, à Paris, le 5 décembre 1980.*

Resquilleur, le maire de Paris, venu inaugurer une exposition d'art moderne dans cette station du RER ? Des années plus tard, le correspondant du *Financial Times* à Paris, Adam Thomson, livre son explication : « *Il n'est manifestement pas en train de frauder – à la vue de tous –, mais de faire preuve d'une résistance typiquement française au conformisme.* » CQFD.









### **Grand style.**

*Jacques Chirac dans son bureau de l'Hôtel de Ville, à Paris, en mars 1977.*

L'ami des agriculteurs corréziens n'a aucun mal à se glisser dans ses habits d'édile parisien. Elu le 25 mars 1977, il restera maire de la Ville lumière jusqu'en 1995, se murant dans ses habitudes. Sous son mandat, l'Hôtel de Ville devient une forteresse chiraquienne, immense chapelle fermée d'où on prend soin d'éloigner le citoyen curieux.

DAVID BURNETT/CONTACT PRESS IMAGES



# Le malentendu

PAR FRANZ-OLIVIER GIESBERT\*

**D**e tous les politiciens de la V<sup>e</sup> République Jacques Chirac aura sans doute été l'un des plus mystérieux. Présenté par ses adversaires comme un plouc solennel ou un fasciste de poche, il ne fut jamais celui que l'on croyait. C'était même quand on pensait l'avoir percé qu'on avait cessé de le comprendre.

Avec sa pudeur pathologique, son art de la langue de bois et son incapacité à se livrer, Jacques Chirac fut le cauchemar des journalistes et des chroniqueurs. Inapte au pathos, il se réfugiait sans cesse, dès qu'il était question de lui, derrière un paravent de formules creuses. Les moments d'abandon furent rares, mais ils étaient de grâce.

D'où lui venait ce mutisme ? Chirac ne s'est sans doute jamais guéri d'une enfance décrite comme enfermée sous « *une coquille familiale rassurante, sévère et castratrice* » dans « Les mille sources », ses Mémoires inédits, rédigés en collaboration avec l'éditeur-scénariste Marcel Jullian à la fin des années 70. De plus, il portait le poids d'une culpabilité si lourde qu'elle devait bien remonter jusqu'au péché originel...

C'est peu de dire que Chirac ne s'aimait pas. Il se méprisait. Champion de l'autodénigrement, il fut l'un de ses pires contempteurs. Son doute perpétuel sur lui-même l'amenait à se reposer sur des entoures qui finissaient par s'imaginer qu'ils avaient pris le contrôle de son cerveau. Ce furent les erreurs du tandem ultrasouverainiste Juillet-Garaud, puis d'Edouard Balladur, libéral louis-philippard, ou enfin du néobonapartiste Dominique de Villepin.

Tous l'ont pris pour un cheval qui avait besoin d'un jockey. Mais ce condottiere pouvait changer de monture sans ménagement ni états d'âme. S'il se prêtait volontiers à ses conseillers de passage, il ne se donnait jamais. Il mettait cependant tant de soin à paraître leur chose qu'ils se laissaient souvent prendre au jeu. D'où les malentendus. Jacques Chirac ou l'homme que tout le monde avait tort de sous-estimer. C'est ce qui perdit tour à tour Balladur, Sarkozy, Pasqua, Séguin et tant d'autres.

Son port martial et son éloquence militaire (« *pro-cédant du menton* », selon Barre) lui permirent de masquer, pendant des décennies, sa vraie nature radicale-socialiste, tendance mi-chèvre mi-chou, qui apparut au grand jour quand il accéda à la présidence de la République. Nombreux sont ceux qui s'y sont laissé prendre, à l'instar de Plantu, le dessinateur du *Monde*, qui força longtemps le trait en lui mettant de la bave aux lèvres.

Préférant Sancho Pança à don Quichotte, il admirait de Gaulle mais aimait Pompidou, son mentor, qui avait toujours sous ses semelles de la glaise des montagnes à vaches de son Cantal natal. « *Rien ne me prédestinait à la politique* », répétait volontiers Chirac. C'était vrai : dans les années 60, il guignait la direction des transports aériens et se serait bien vu travailler ensuite avec Marcel Dassault, un ami de son père.

C'est Georges Pompidou qui le repéra et fit de ce collaborateur prometteur un député, puis un ministre, avant de le surveiller comme le lait sur le feu. Partageant la même conception terrienne de la politique, ils avaient la même approche prosaïque des problèmes.

La clope au bec et le cheveu noir laqué, Chirac a tout calqué sur Pompidou. Le look, le pragmatisme, le culte du Français moyen. Jusqu'au bout il aura collé ses pas dans les siens. Il était fasciné par le calme olympien de son aîné, son refus de la gloriole et son aptitude à recevoir de vieux copains enseignants, « *des traîne-patins qui venaient l'engueuler* : « "Georges, tu ne fais que des conneries !" »

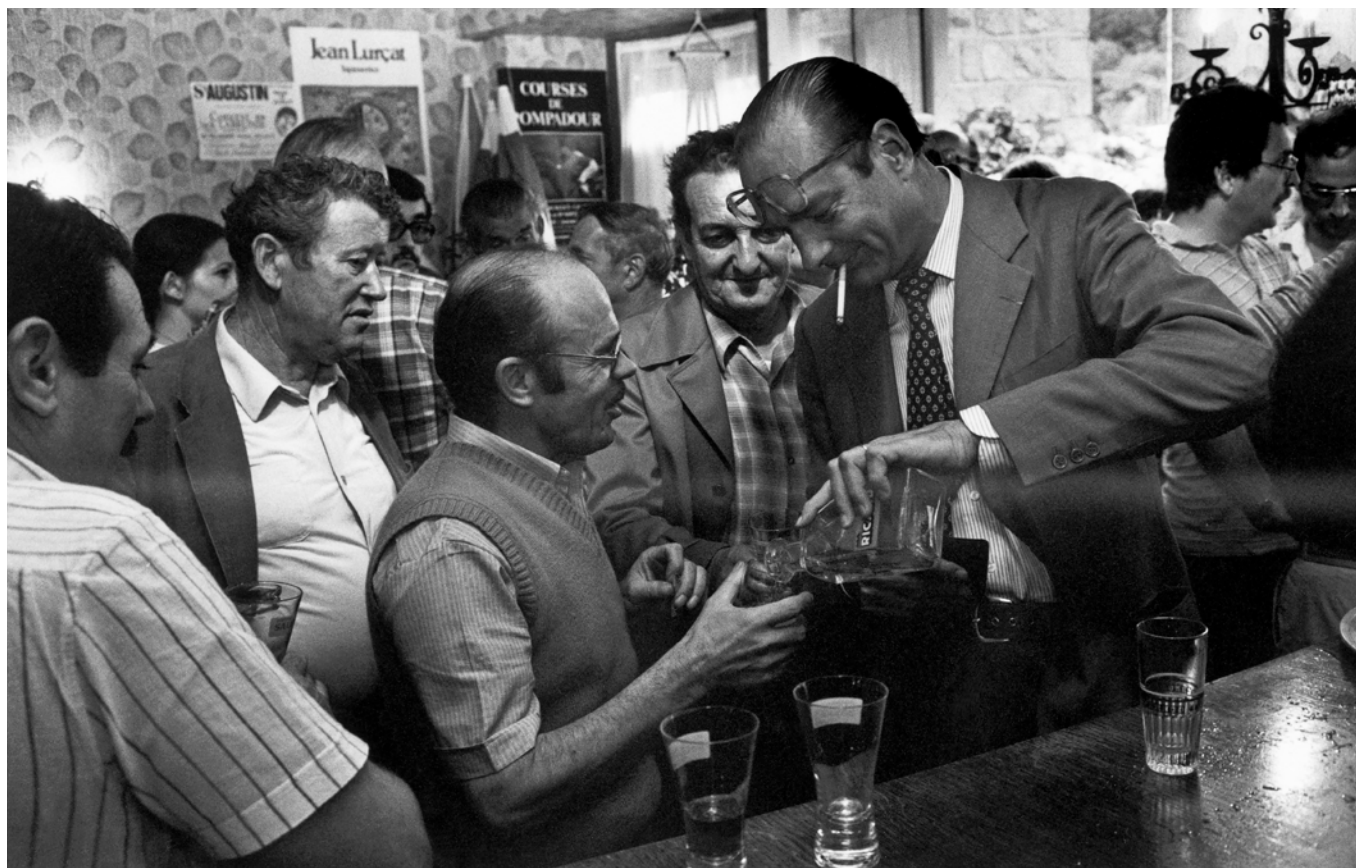
Même si, pour les besoins de sa cause, il célébra tour à tour le travaillisme ou le libéralisme, Chirac était rétif à toute forme d'idéologie. Ce n'est pas un hasard s'il reprit en 1967, avec son consentement, la circonscription corrézienne d'un paragon du radical-socialisme, Henri Queuille, président du Conseil sous la IV<sup>e</sup> et beau-père de son ami Jérôme Monod. « *Il n'est de problème qu'une absence de solution ne puisse résoudre* », répétait malicieusement celui que l'on appelait le bon père Queuille.

Convaincu, comme Céline, que « *la postérité est un discours aux asticots* », Chirac le « rad-soc » contextualisait et relativisait tout. Pour le cas où il aurait oublié de le faire, il gardait toujours à portée de main, au fond de sa serviette, des fiches sur lesquelles il avait noté les grandes dates de l'histoire de l'humanité, telle l'invention de la roue ou de l'écriture. Dans ses Mémoires, il cite ainsi, pour se moquer du déclinisme (déjà) ambiant, de vieux textes de l'Antiquité, comme cette inscription égyptienne, deux mille ans avant Jésus-Christ : « *Notre monde a atteint un stade critique. Les enfants n'écoutent plus leurs parents. La fin du monde n'est pas loin.* »

La légende de l'inculture chiraquienne a eu la vie dure. Il est vrai que le principal intéressé l'entretint avec soin. Dans « Les mille sources », il raconte qu'il avait l'habitude, pendant son premier passage à

**Présenté par ses adversaires comme un plouc solennel ou un fasciste de poche, Jacques Chirac ne fut jamais celui que l'on croyait. C'était même quand on pensait l'avoir percé qu'on avait cessé de le comprendre.**





Matignon, de fermer à clé un tiroir de son bureau alors qu'il était du genre à tout laisser ouvert. Après avoir démissionné de son poste de Premier ministre, en 1976, il vidait le contenu de ce tiroir quand Jérôme Monod, son directeur de cabinet, entra et dit, moqueur : « *Enfin, on va la voir, ta littérature érotique !* »

Stupéfaction de Monod. En fait, il s'agissait d'une collection de livres et de revues de poésie étrangère contemporaine. Et Chirac d'observer : « *Mon image de marque, même pour mes proches, ne m'accorde pas le droit d'aimer les poètes.* »

**Sourde tristesse.** Sur les arts premiers mais aussi sur l'histoire des civilisations, Chirac était incollable et pouvait donner, dans les musées, du fil à retordre aux conservateurs. L'auteur de ces lignes se souvient de l'avoir entendu lui parler, avec une érudition époustouflante, du prophète Zarathoustra, qui, pourtant, ne faisait pas partie de son univers de prédilection comme Bouddha ou Lao-tseu. En revanche, il n'aimait guère l'opéra, la peinture ou la littérature.

C'est sur ces passions pour les civilisations passées que Chirac se replia de plus en plus quand il s'approcha de son couchant. Il avait prévu de devenir archéologue dans une nouvelle vie, mais, après le pouvoir, elle lui échappa comme tout, désormais, lui échappait. Il s'est éteint à petit feu. « *Je ne suis pas quelqu'un qui pense à la mort*, écrivait-il dans ses Mémoires. *Je suis conscient que j'ai été conçu pour un temps plus ou moins long (...). Métaphysique mise à part,*

*je n'y peux rien. Il ne me reste donc qu'à vivre sans tenir compte de la brièveté certaine de l'aventure.* »

Il a bien vécu en tenant son rang et sans abaisser les fonctions qu'il occupait. D'où venait alors la sourde tristesse qui l'envahissait alors que sa carrière, longtemps placée sous le signe de l'euphorie, semblait à son apogée ? Sans doute de nombreuses déceptions, politiques ou personnelles, les moindres n'étant pas les incroyables trahisons de comédie, en 1993, d'Edouard Balladur, de Nicolas Sarkozy et de tant d'autres personnalités de son parti qu'il avait propulsées et dont il avait pratiquement bordé le lit. « *Je croyais avoir tout vu*, disait Mitterrand à l'époque. *Mais quand on voit ce qu'ils lui font, après tout ce qu'il a fait pour eux, c'est à vous dégoûter de la politique.* »

Chirac n'était certes pas un saint. Il a fait pas mal de cartons, au cours d'une carrière souvent épique, mais Chaban-Delmas, le premier, était un ennemi déclaré et Giscard, le second, un allié provisoire. Nuance. Encore qu'il n'hésita pas à faire battre VGE en 1981. Ni l'un ni l'autre ne l'avaient couvé comme il couva, avant qu'ils s'éloignent, les faux frères du balladurisme, avatars des Borgia. Après cet épisode, il devint chiche de sa confiance en la nature humaine et ne sortit plus guère du bunker psychologique où il s'était retranché.

Maintenant qu'il se présente devant l'Histoire, on saura peut-être rapidement qui il était vraiment ■

\* A lire : « Chirac, une vie » (Flammarion, 848 p., 25 €). Grand prix de la biographie 2016.

## Tournée.

*Dans un café, en Corrèze, en juillet 1982.*

Pour la quatrième fois, Jacques Chirac a été élu, en mars, conseiller général du canton de Meymac. Maire de Paris depuis 1977, il n'en oublie pas pour autant ses administrés corréziens et obtient crédit sur crédit pour moderniser le département.




# Lui et nous

**A la une.** Depuis le 3 juin 1974, 36 couvertures de notre magazine. Quel parcours !





A color photograph of Jacques Chirac sitting on a large log in a forest. He is wearing a dark grey three-piece suit, a white shirt, a dark tie, and glasses. He is smiling and holding a lit cigarette in his right hand. The background is filled with tall evergreen trees and bare deciduous branches against a clear blue sky. The ground is covered with dry, brown leaves.

Jacques Chirac  
à Saint-Sulpice-  
les-Bois, sur le plateau  
de Millevaches,  
en Corrèze,  
en février 1976.



Ma facture  
de grille-pain,  
ma fiche de paie  
ou ma licence  
de plongée, un jour  
j'en aurai besoin.  
Autant les avoir  
toujours sous la main.



Digiposte

**Digiposte** vous simplifie la vie à vie.

L'appli vous accompagne dans vos démarches et vous rappelle toutes vos échéances importantes. Carte d'identité, bulletins de paie, carnet de santé, justificatifs de domicile... Digiposte collecte automatiquement, classe et archive vos documents de manière sécurisée.

Rejoignez les 3 millions d'utilisateurs qui font déjà confiance à Digiposte.



simplifier la vie